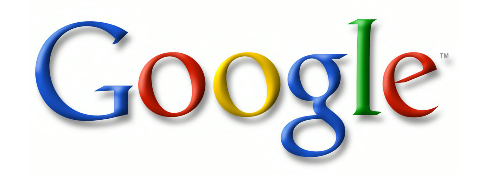
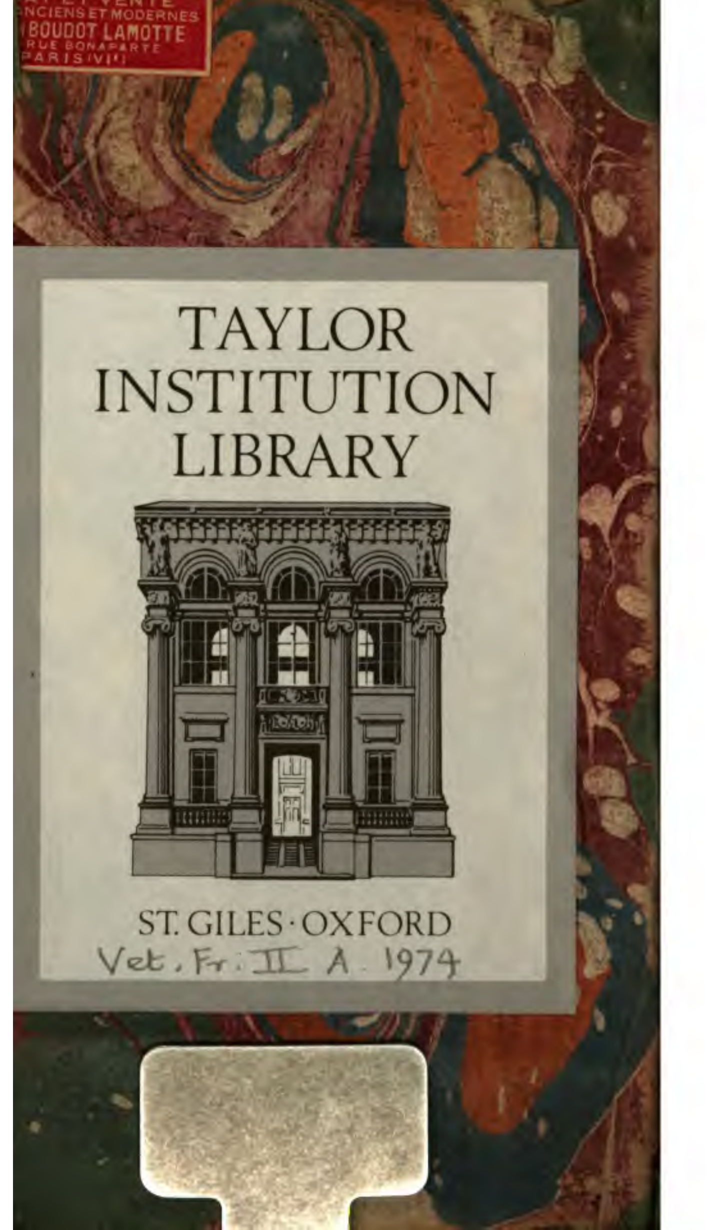
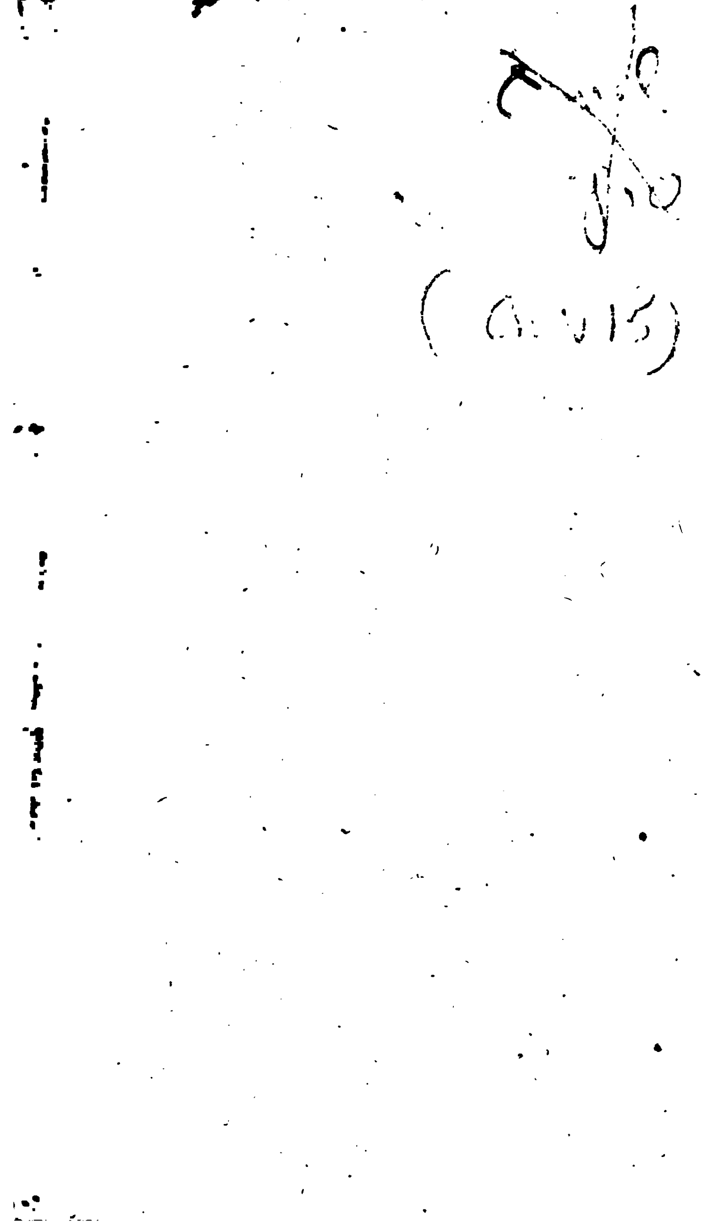
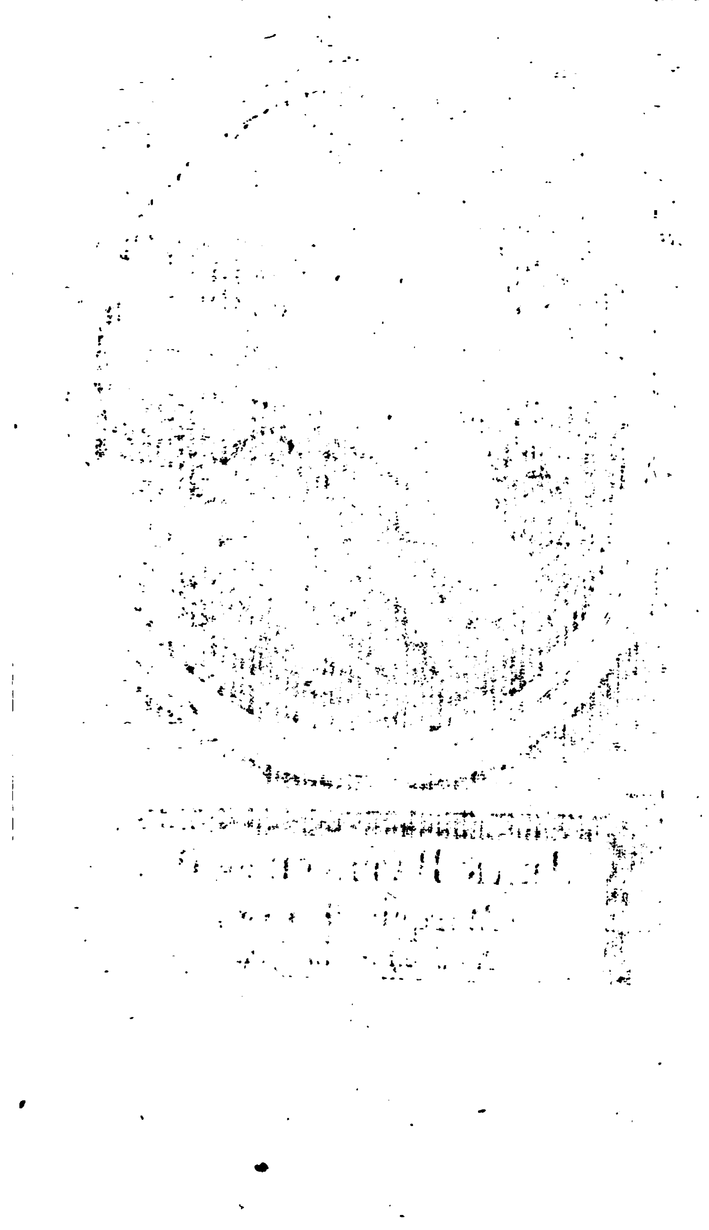





NCIENS ET MODERNES
BOUDOT LAMOTTE
RUE BONAPARTE
PARIS (VI)
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 1974








JEAN-BATISTE DE B***,
Marquis d'***,
Né le 24. Juin 1704.



L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE M'A APRIS A MÉPRISER DE
HONNEURS, QUI NE RENDENT NI MEILLEUR NI PLUS SAGE.

LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS; *OU* REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines, à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, Corrigée & Augmentée d'un Examen Critique des Remarques de

MR. L'ABBÉ D'OLIVET,

De l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs,

PAR MONSIEUR

LE MARQUIS D'ARGENS.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M.DCC.XLVII.


JEAN-BATISTE DE B***,
Marquis d' ***,
Né le 24. Juin 1704.



L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE M'A APRIS A MÉPRISER DES HONNEURS, QUI NE RENDENT NI MEILLEUR NI PLUS SAGE.



LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS; OU REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

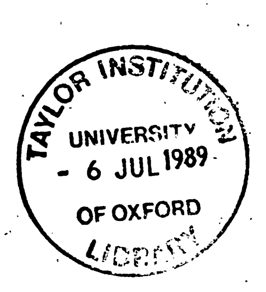
Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines, à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.

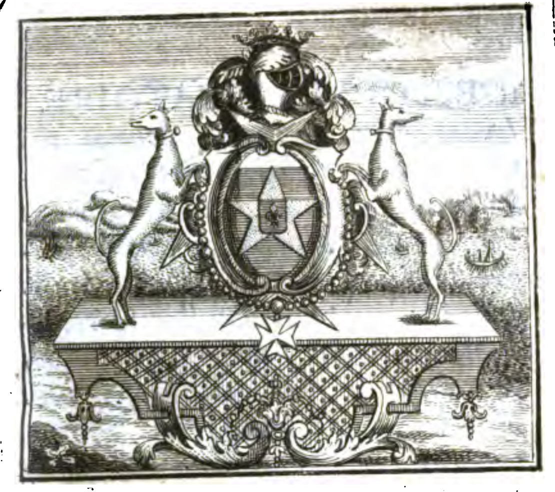
NOUVELLE EDITION,
Revûë, Corrigée & Augmentée d'un Examen Critique des Remarques de
MR. L'ABBÉ D'OLIVET,
De l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs,

PAR MONSIEUR
LE MARQUIS D'ARGENS.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M.DCC.XLVII.





A MONSIEUR
DE BOYER,

SEIGNEUR D'AIGUILLES, DE PIEDREDON, &c. &c.; CHEVALIER DE MALTHE; OFFICIER SUR LES GALERES DE SA MAJESTE' TRE'S-CHRETIENNE, &c. &c. &c.

VOUS *êtes assez assûré,* MONTRE'S-CHER FRERE, *de ma tendre amitié, sans qu'il soit nécessaire que je vous offre ce*

Livre, pour vous en donner des preuves. Les obligations essentielles que je vous ai, & qui sur un cœur vertueux peuvent encore plus que les liens du sang, vous sont des garands assûrés de ma sincère reconnoissance : mais j'ai cru devoir vous la témoigner publiquement, en vous offrant ce petit Ouvrage.

L'amour me l'aiant fait écrire pour une personne que je chéris jusqu'à l'idolatrie, l'amitié me le fait dédier à un Frére que j'aime plus que moi-même ; & je réunis ainsi les deux passions auxquelles je suis le plus sensible. Recevez donc avec votre bonté ordinaire pour moi cette legère marque de ma reconnoissance, & me croiez toujours avec l'attachement le plus sincère, & la tendresse la plus vive,

MON TRE'S-CHER FRERE,

Votre très-humble Serviteur,

LE MARQUIS D'ARGENS.

PRE'-

PRÉFACE.

VOici une nouvelle édition d'un Livre, dont les précédentes ne doivent être regardées que comme des essais. Elle est augmentée de plus de la moitié; & les augmentations sont pour le moins aussi utiles, que ce qui composoit autrefois tout le corps de l'Ouvrage. Le succès qu'il a eu, m'a engagé à le revoir avec beaucoup de soin, & à le perfectionner le plus qu'il m'étoit possible.

J'ai toujours suivi mon premier dessein, qui étoit d'être utile aux gens du monde; c'est-à-dire, aux personnes, pour le plaisir & l'instruction desquelles les Savans dévroient plus travailler qu'ils ne font. Il semble que la plûpart de ces Messieurs soient honteux aujourd'hui d'écrire d'une maniére qui soit intelligible à tout le monde. Quand je dis à tout le monde, j'entends à tous ceux, qui, aimant la lecture, ne veulent pas cependant qu'on les fatigue par des Livres qui semblent être faits pour être placés dans le Temple de Diane, à côté des Ecrits obscurs & sublimes d'HÉRACLITE. Ces Savans se trompent fort, s'ils se figurent qu'il y ait beaucoup de gens qui fassent

fassent pour eux ce que fit Euripide pour avoir les Ecrits du Philosophe Grec. A force de lire ces Ecrits mystérieux, il les apprit par cœur, & les publia. Je puis assûrer ces Messieurs, que puisqu'ils ne se sont point souciés d'être entendus; personne ne se donnera la torture pour les entendre. Il est vrai qu'ils auront la consolation de traiter d'ignorans, ceux qui mépriseront leurs Ouvrages; mais ceux-ci à leur tour les regarderont comme des pédans: ainsi voilà les choses compensées de part & d'autre.

Quand je veux qu'un Auteur écrive d'une manière claire, intelligible, je n'entends point qu'il s'abaisse & s'avilisse; il est un art de dire les choses les plus élevées, & de les mettre à la portée des esprits les plus ordinaires. Personne n'a possédé cet art comme Mr. BAYLE & Mr. DE FONTENELLE; leurs Ouvrages sont des preuves évidentes que les matières les plus abstraites peuvent être traitées avec une méthode qui les rend très-faciles.

Il est, au reste, ridicule de se figurer que parmi les gens du Monde il ne s'en trouve pas un grand nombre qui ont parfaitement bien étudié, & qui savent beaucoup. Si Messieurs les Docteurs en *us* connoissoient un peu plus les Courtisans, les Officiers, & même les femmes d'un certain rang, ils se détromperoient, & reviendroient de leur prévention; mais quoiqu'un homme ait cultivé les Belles-Lettres, il ne s'ensuit

pas

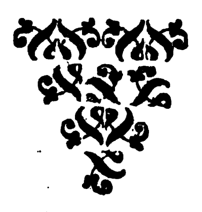
pas de-là qu'il soit obligé de s'ennuier, en lisant l'Ouvrage d'un Savant, dont la science n'a rien que de dur & d'épineux. Il ne doit donc point paroître extraordinaire que tant d'Ouvrages, remplis de Grec & de Latin, moisissent en paix dans la boutique d'un Libraire.

Rien n'est plus utile qu'une érudition amusante & instructive; mais rien n'est plus ennuiant qu'un Livre qui n'offre qu'un chaos immense; l'esprit le plus curieux craint de s'y abîmer. En vérité, c'est être sage que de ne pas emploier du tems à lire de pareils Ouvrages.

Quelques Savans se plaignent amérement du goût du siécle; selon eux, on n'aime aujourd'hui que des bagatelles & des Romans. Il est aisé de leur prouver qu'ils se trompent : on lit avec avidité les Ouvrages de BAYLE, de LEIBNITZ, de LOCKE, &c. On liroit les leurs de même, s'ils avoient sû faire usage de leur érudition & de leur Philosophie, ainsi que ces grands hommes.

Je finis une Préface, qui, quelque courte qu'elle soit, servira peut-être à ma condamnation; je crains qu'on ne m'accuse d'avoir mal imité les grands modèles que je propose. Si je n'y ai pas reüssi, je prie mes Lecteurs de m'excuser en faveur de l'intention. Le bon accueil qu'ils ont fait à la première édition de mon Ouvrage, me rassûre un peu : ils trouveront quelques petites dissertations nouvelles; c'est ainsi

qu'on peut appeller quelques remarques. assez longues, qui peut-être mériteront leur approbation. J'ai tâché d'y rassembler ce que j'ai cru appercevoir de plus intéressant & de plus instructif; j'ai aussi augmenté & changé considérablement le corps de l'Ouvrage. Je ne dirai rien ici de l'arrangement que j'y ai observé, on verra mes raisons dans le Discours Préliminaire ; & puisqu'elles ont été goûtées dans la première édition, j'espére qu'elles seront aussi heureuses dans celle-ci.



TABLE

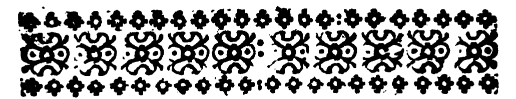


TABLE DES REFLEXIONS ET DES PARAGRAPHES DE CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I. *Première idée de cet Ouvrage.* Pag. 1
II. *Que les plus grands hommes ignorent bien des choses.* 4
III. *Des Sciences où l'on trouve le plus de certitude.* 6
IV. *Des Réflexions qui composent cet Ouvrage.* 9
V. *Du Respect dû aux Philosophes.* 16
VI. *Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II. Livre de la* Recherche de la Vérité, *contre Montagne.* 24

RÉFLEXION PREMIERE,

CONCERNANT L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE, DE LA TRADITION, ET DES OPINIONS DES SAVANS.

§. I. *INtroduction.* 45
II. *Que notre Raison ne peut nous tromper en ce que nous appercevons distinctement, & qu'elle doit prévaloir sur toutes les Autorités.* 50
III. *De l'incertitude de l'Histoire dans un grand nombre de faits.* 54
IV. *Incertitude de l'Histoire dans ses commencemens.* 57
V. *De la partialité des Historiens, prévenus en faveur de leur Nation & de leur Religion.* 78
VI. *Les Historiens sont remplis de prodiges.* 83
VII. *Oppositions de sentiment des Historiens d'un parti opposé, & d'une différente Religion.* 91
VIII. *Ridicule de l'Histoire, ou des Annales de tous les différens Ordres de Moines.* 101
XI. *Combien les véritables sujets d'une chose sont souvent ignorés des Historiens.* 111
X. *Récapitulation des raisons de l'incertitude de l'Histoire.* 116

XI.

XI. *De l'incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du peuple est méprisable.* 118
XII. *Les Traditions pour la plûpart ne sont fondées que sur nos préjugés & notre paresse.* 130
XIII. *Bien des Traditions prennent leurs sources des Ouvrages des Poëtes, des Orateurs & des Peintres.* 135
XIV. *La Tradition est commune à tous les peuples pour autoriser leurs erreurs.* 140
XV. *De l'incertitude de l'autorité des Savans, par la contrariété de leurs sentimens.* 144
XVI. *Que les Savans sont toujours prévenus en faveur de leurs opinions.* 149
XVII. *Des ridicules opinions, soutenues par bien des Savans.* 153
XVIII. *La moitié des opinions des Savans ne prend sa source que dans leur haine & leur jalousie.* 159
XIX. *La différence de Religion porte les Savans à des extrémités vicieuses.* 166
XX. *Que la plus grande partie des grands hommes ont avoüé qu'ils ne savoient que peu de choses.* 178

RÉFLEXION SECONDE,

CONCERNANT L'INCERTITUDE DE LA LOGIQUE.

§. I. *INtroduction.* 189
II. *En quoi consiste la Logique.* 198
III. *Toutes nos idées tirent leur origine de nos sens, ou de celles qui passent par nos sens.* 203
IV. *Des idées, considérées selon leurs objets.* 215
V. *Les idées que nous acquérons par notre propre expérience, sont plus parfaites que celles que nous acquérons par le secours.* 219
VI. *Il faut prendre garde de nous laisser tromper par nos propres sens, ou par nos passions, ou par l'autorité de ceux qui nous font quelque recit, ou quelque histoire.* 221
VII. *De la nécessité de définir les noms dont on se sert, d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embarrassées.* 229
VIII. *La définition d'une chose est juste, plus ou moins, suivant l'idée que nous en avons.* 232
IX. *Des causes de notre ignorance.* 236
X. *Des jugemens, par lesquels de deux idées simples nous en faisons une composée.* 242

XI. *D'où dépend la vérité des propositions ou des jugemens.* 244
XII. *Du syllogisme, ou vrai Raisonnement.* 247
XIII. *Des différentes espèces de syllogismes.* 248
XIV. *La vérité ou la fausseté des Prémisses du Syllogisme le rendent démonstratif, véritable, ou faux.* 252
XV. *De l'inutilité du syllogisme & de l'argumentation scholastique.* 256
XVI. *De la Méthode.* 270
XVII. *De deux sortes de Méthodes.* ibid.

RÉFLEXION TROISIÉME,

CONCERNANT L'INCERTITUDE DES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHYSIQUE.

§. I. *INtroduction.* 275
II. *Si le monde est éternel. Systême de ceux qui l'ont cru tel.* 288
III. *Examen des Systêmes différens de ceux qui ont cru le monde éternel.* 311
IV. *Raisons des Philosophes qui croioient que le monde avoit eu un commencement.* 314
V. *Examen du systême de l'ame du monde.* 329
VI. *Réfutation du dogme de l'ame du monde, & du systême de Spinosa.* 346
VII. *De la création du monde.* 354

VIII. *Des premiers principes des choses.* 360
IX. *De l'espace & du vuide.* 383
X. *De l'essence de la matière.* 389
XI. *Des raisons qu'ont les Cartésiens, pour n'admettre que l'étendue corporelle, & pour nier qu'il y ait du vuide dans la nature.* 392
XII. *Des raisons qu'ont les Gassendistes pour admettre des espaces incorporels, & du vuide dans le monde.* 401
XIII. *Qu'il semble que l'opinion, qui admet le vuide, est la plus naturelle, & qu'il peut y en avoir.* 407
XIV. *Que la puissance d'annihiler, prouver la possibilité du vuide.* 416
XV. *De la nécessité du vuide.* 418
XVI. *Des atômes des Epicuriens, & de la Matière subtile des Cartésiens.* 422
XVII. *De la divisibilité de la matière.* 433
XVIII. *Que les principales preuves de Spinosa sont tirées du système de Descartes.* 442
XIX. *Du mouvement des atômes.* 445
XX. *Du mouvement de la matière subtile, & de l'attraction.* 450
XXI. *Examen du système de Descartes.* 464
XXII. *Examen du système de Newton.* 471
XXIII. *Récapitulation.* 479



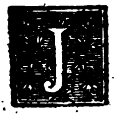
DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I.

PREMIE'RE IDE'E DE CET OUVRAGE.



J'AI toujours eu une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil & du pédantisme des demi-Savans. Dès que j'eus fait usage du peu de lumières que le Ciel m'a accordé, je m'apperçus que les personnes pour qui j'avois eu le plus de vénération, & que

je regardois comme les Oracles de la Science, n'étoient que de hardis ignorans, qui, étant eux-mêmes les premiéres dupes de leur vanité, ne se défendoient qu'à l'abri de quelques mots inintelligibles, contre les attaques de la raison & de la lumiére naturelle, à laquelle ils avoient juré une guerre éternelle. Je souffrois à regret qu'un homme fût en droit de mépriser les raisonnemens sensés d'un autre homme, qui, n'aïant pas lû Aristote, ou Scot, sembloit n'avoir permission de faire usage de sa raison que dans les choses les plus communes de la vie; car, à peine les demi-Savans accordent-ils à ceux qu'ils regardent comme plongés dans une ignorance crasse, la liberté d'agir d'une manière un peu plus intellectuelle que celle du reste des animaux. *Mais ils dévroient songer que Dieu n'a pas été si peu libéral de ses faveurs envers les hommes, que se contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laissé à Aristote le soin de les rendre des créatures raisonnables.* (*).

La

(*) LOCKE, Essai Philosophique sur l'entendement humain.

La raison est un don du Ciel, accordé à tous les hommes en général, & ceux qui veulent en faire usage, & réfléchir attentivement sur eux-mêmes & sur les idées qu'ils ont dans leur entendement, n'ont besoin ni des Philosophes anciens, ni des modernes, pour découvrir les vérités nécessaires au bonheur & à la conduite de leur vie. Je conviens que les Maîtres donnent une grande aisance à l'esprit pour pénétrer bien des difficultés, qui sans eux l'arrêtent long-tems: mais il faut que ces Maîtres soient de véritables Savans, sans quoi les leçons qu'on reçoit sont beaucoup plus nuisibles que profitables. Loin d'éclaircir nos doutes & nos difficultés, elles jettent la confusion dans notre entendement, & obscurcissent les idées claires & distinctes que nous pouvons avoir. Ainsi, quiconque veut s'appliquer à la recherche de la vérité, doit éviter de prendre des principes qui puissent l'éloigner pour toujours du bon chemin.

§. II.

QUE LES PLUS GRANDS HOMMES IGNORENT BIEN DES CHOSES.

LEs plus grands hommes, & ceux qui se distinguent le plus dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, avoüent ingénument qu'il est un grand nombre de choses au-dessus de leur connoissance, & auxquelles l'esprit humain ne sauroit jamais atteindre. Par cet aveu ils abrégent un nombre de difficultés qui arrêtent inutilement ceux qui veulent les approfondir, & qui, après avoir étudié long-tems, croient savoir quelque chose, lorsqu'ils n'ont acquis que le talent d'embrouiller leurs idées, & de communiquer leur ignorance & leur prévention à ceux qui sont assez malheureux pour recevoir leur instruction.

Ces demi-Savans n'ont jamais examiné s'il n'étoit pas absolument nécessaire, ou de tomber dans l'erreur, ou de n'accorder un entier consentement qu'à des choses entiérement évidentes. *La fausseté*, dit le Pere Mallebranche, *& la con-*

confusion régnent dans la Philosophie ordinaire, à cause que les Philosophes se contentent d'une vraisemblance fort facile à trouver, & si commode pour leur vanité & leurs intérêts. N'y trouve-t-on pas presque par-tout une infinie diversité de sentimens sur les mêmes sujets, & par conséquent une infinité d'erreurs? Cependant un très-grand nombre de disciples se laissent séduire, & se soumettent aveuglément à l'autorité de ces Philosophes, sans comprendre leurs sentimens (*).

La facilité de croire, & la vanité de vouloir tout connoître, sont les deux sources de l'erreur & de l'ignorance. Les véritables Savans parlent douteusement des choses douteuses, & avoüent ingénument leur incapacité touchant celles

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. I. Chap. III. pag.* 1:. *Voiez sur la fin.* N'est-il pas surprenant que le Pere Mallebranche ait donné lui-même dans un travers qu'il connoissoit si bien? On n'a jamais mieux réprimé l'orgueil des Dogmatiques, qu'il le fait dans bien des occasions, & dans cent autres il est lui-même plus décisif que les gens qu'il condamne.

celles qui sont au-delà de la portée de l'esprit de l'homme. Il est vrai qu'ils croient savoir beaucoup moins de choses que ceux qui prétendent les connoître toutes; mais du moins ils sont certains de celles qu'ils savent, & les autres ignorent celles-mêmes qu'ils croient connoître le plus évidemment.

§. III.

DES SCIENCES OU L'ON TROUVE LE PLUS DE CERTITUDE.

IL est des Sciences, telle que la Géométrie, l'Algèbre, une grande partie de l'Astronomie, la Physique expérimentale; où lorsqu'on emploie l'attention & l'étude, on peut se flatter de marcher dans le bon chemin. La vérité éclaire presque toujours de son flambeau les Géomètres dans leurs opérations, les Algébristes dans leurs calculs, les Astronomes dans leurs supputations, & les Physiciens dans leurs expériences. S'ils viennent à se tromper, ils peuvent reconnoître leurs erreurs eux-mêmes, on peut les leur montrer d'une façon sensible, qui

qui les ramene à la vérité; mais dans la Logique, la Métaphysique, & cette partie de la Physique où l'on traite des principes généraux, l'esprit peut errer impunément, sans craindre qu'on lui prouve son erreur. Il a beau champ pour se donner carrière; & comme les choses qu'on cherche à approfondir, sont impénétrables, tous les demi-Savans veulent donner leurs conjectures pour des décisions authentiques. On diroit qu'on est encore dans le tems du Schisme d'Occident, & que chaque Professeur de Philosophie est un Pape, qui décide qu'un certain nombre des opinions d'Aristote & de Scot seront desormais des articles de foi.

Une chose que j'ai remarquée, & dont on peut aisément s'appercevoir, c'est que dans les Ecoles & parmi les demi-Savans on fait très-peu de cas de la Géométrie, de l'Astronomie, &c. A peine en donne-t-on une legère idée aux jeunes gens; mais on leur apprend toutes les subtilités des Logiques de Scot & de Saint Thomas, & les inutilités de celle d'Aristote. On les exerce à criailler & à disputer avec beaucoup

de feu sur les huit Livres de sa Physique, qui ne sont qu'un simple ramas de mots. Ce n'est pas qu'il fût plus difficile de s'appliquer à quelque Science utile, qu'à des études aussi infructueuses; mais sans la dispute, les demi-Savans croiroient ne pas briller. Il en est d'un Scholastique, comme de la Comtesse de Pimbèche. La Plaideuse pense

Que vivre sans procès n'est pas contentement,

Et le Régent de Collège croit que

Vivre sans disputer n'est pas contentement.

Les demi-Savans trouvent donc dans la Logique ordinaire, dans les principes généraux de la Physique, & dans la Métaphysique de l'Ecole, un champ de bataille, digne de leur envie de combattre. Ils augmentent par leurs distinctions, divisions & subdivisions, l'incertitude des matières sur lesquelles ils disputent, & ils les rendent tout-à-fait inintelligibles.

§. IV.

§. IV.

DES RE'FLEXIONS QUI COMPOSENT CET OUVRAGE.

ENnuïé de voir le bon sens méprisé, je formai le dessein de prouver à une personne aimable chez qui j'allois souvent passer quelques jours à la campagne, que son Chapelain, grand sectateur d'Aristote, n'étoit qu'un ignorant. Cette Dame, qui avoit beaucoup de génie & d'esprit, mais qui, nourrie loin des gens qui pussent l'instruire de certaines Sciences, n'en entendoit parler que les six semaines qu'elle alloit passer dans ses terres toutes les années, crut que j'entreprenois une chose impossible. *Savez-vous bien*, me dit-elle, *que mon Aumônier entend le Grec; & qu'il dit que votre Descartes n'est qu'un benêt & un rêveur?* » Il dépendra de vous, lui dis-» je, Madame, que je vous montre, » non-seulement que votre Chapelain » ne sait rien; mais même qu'Aristote, » son grand ami, ne savoit pas grand-» chose. « *En vérité*, me dit-elle,

vous me feriez plaisir d'entreprendre une chose aussi extraordinaire ; & si vous me persuadez qu'Aristote ne savoit rien, je ne doute pas que vous ne veniez à bout de me faire croire que tous les hommes sont des ignorans. » Je serai peu en » peine, lui répondis-je, de vous prou» ver qu'ils n'ont de certitude que de » très-peu de choses dans la plus gran» de partie des Sciences auxquelles ils » s'appliquent ». *Ah ! je vous prends au mot*, dit cette Dame, *& je suis bien aise de vous voir rompre une lance contre tout le genre-humain.* » Vous » vous trompez, repliquai-je. Je n'au» rai rien à démêler avec les véritables » Savans, & les personnes, dont le » génie est doüé de justesse & de bon » sens, seront au contraire de mon o» pinion, & m'aideront à vous prou» ver que la plûpart des hommes igno» rent entiérement ce qu'ils croient sa» voir «. *Mais encore*, me répondit-elle, *quelles sont les Sciences dans lesquelles vous bornez si fort la connoissance humaine ?* » Toutes celles, repris-je en riant, que » votre Chapelain croit savoir, la Lo» gique, les Principes généraux de la

» Phy-

» Physique, la Métaphysique, l'Astro-
» logie-Judiciaire «. *Vous êtes*, me dit-elle, *étrangement fâché contre mon Chapelain; mais enfin du moins ne lui disputerez-vous pas la certitude des faits qu'il a acquis par l'Histoire.* » Pardon-
» nez-moi, Madame, repliquai-je. Je
» vous prouverai que bien des connois-
» sances qu'il a acquises par l'Histoire,
» sont aussi incertaines que les autres.»

Le défi que me fit cette Dame d'exécuter la promesse que je lui donnois, me fit résoudre d'emploier quelques heures de tems à repasser les principaux articles dont je voulois lui montrer l'incertitude. Je couchai quelques pensées sur le papier; & insensiblement entraîné par les nouvelles matières qui s'offroient, je fis les cinq espèces de Dissertations qui composent cet Ouvrage. Je le montrai à quelques-uns de mes amis, qui parurent en être satisfaits. Ils m'engagérent à le donner au Public, & j'ai tâché, en le revoiant avec toute l'exactitude possible, qu'il pût en être reçu favorablement. J'ai pensé que je devois rendre la lecture de mon Ouvrage agréable à deux sortes de per-

personnes; aux Dames, pour qui il a d'abord été commencé; & aux véritables Savans, au tribunal desquels tous les Ecrits doivent ressortir.

Pour réüssir dans mon dessein, j'ai tâché de me rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été possible; j'ai traité, le moins sérieusement & le moins abstraitement que j'ai pû, des matières qui n'étoient pas susceptibles par elles-mêmes de trop d'enjoüement, & j'ose me flatter que tout homme du monde qui aura lû mon Livre avec un peu d'attention, ne craindra pas le pédantesque orgueil d'un Savant hérissé de Grec & de Latin, quand il voudra disputer avec lui des Sciences dont j'ai montré l'incertitude. Je ne demande point cependant aux Dames & aux Cavaliers qui liront mon Ouvrage, d'avoir pour mes sentimens la moindre prévention; je leur conseille au contraire d'avoir aussi peu de croiance en moi, que j'en ai eu dans les autres. La raison, ou la lumière naturelle étant un don du Ciel qui nous a été donné pour nous conduire, je les exhorte à en faire usage; c'est le moien le plus sûr pour connoître la vérité.

J'es-

J'espére que mon Ouvrage sera de quelque utilité aux véritables Savans, quoiqu'il ne contienne rien à quoi ils n'aient peut-être déjà réfléchi eux-mêmes : s'ils n'apprennent rien de nouveau, je crois qu'ils me sauront quelque gré d'avoir mis dans un seul point de vûe toutes les raisons capables de faire voir aux hommes de quelles précautions ils doivent user avant d'ajouter foi à certaines opinions.

J'ai rapporté, avec toute l'exactitude qu'il m'a été possible, certains passages des plus grands hommes, que j'ai rendus comme les garants de mes sentimens. Ceux qui n'ont pas une grande littérature, m'auront obligation d'avoir trouvé le moïen de leur mettre sous les yeux des passages, qu'ils n'eussent point été chercher dans les originaux, & de leur faire parcourir les Ecrits des plus illustres Savans, sans qu'ils aient la peine de les concilier eux-mêmes; ensorte qu'ils apprendront souvent les différentes opinions sur une question, selon les différens Auteurs qui l'ont agitée. Les Savans trouveront aussi leur utilité dans ces citations; elles leur rappelleront

avec

avec plus de force les sentimens des Ecrivains dont je fais mention, & qu'ils connoissent très-parfaitement. J'ai moi-même retiré un grand profit des passages que j'ai cités : j'aurois été souvent obligé d'affoiblir mes raisons par trop de prolixité, au lieu que je me suis servi de certaines citations, comme d'une surabondance de droit. Au reste, je voudrois que ceux qui n'ont pas une certaine connoissance des Sciences dont je parle, lussent d'abord mon Ouvrage sans s'arrêter aux passages cités, & sans y faire attention, afin de prendre une première notion des choses dont je parle : ensuite ils le liroient une seconde fois avec les remarques, & verroient d'un seul coup d'œil & sans peine les sentimens des différens Auteurs dans leurs propres Ecrits.

Comme il est bien des gens qui n'entendent que le François, j'ai traduit tous les passages que j'ai cités ; & la traduction s'en trouve, ou dans le corps de l'Ouvrage, ou au-dessous de la citation. Je n'ai mis aucun passage Latin dans le texte ; j'ai placé dans les Remarques tous ceux que j'ai rapportés, pour

pour ne point interrompre la lecture des personnes qui ne savent pas la Langue Latine. D'ailleurs, dans un Livre, fait en partie pour les femmes & pour les gens du monde, il falloit éloigner tout ce qui pouvoit causer quelque embarras & demander une trop grande attention. Cependant, comme il est juste d'écrire pour contenter le goût de tous les Lecteurs, & qu'il est aujourd'hui beaucoup de Courtisans, d'Officiers, de Gentilshommes, &c. qui, sans le paroître, sont aussi savans que bien des Professeurs, j'ai placé au bas des pages tous les passages que j'ai cru pouvoir être de quelque utilité à ceux de mes Lecteurs qui aiment l'érudition, & qui sont bien aises de juger des opinions d'un Auteur par ce qu'en dit l'Auteur même. Quant aux citations Grecques, étant uniquement pour les Savans, je n'ai mis que celles que j'ai cru absolument essentielles pour vérifier l'autorité d'un passage, dont on auroit pû chicaner le sens dans la traduction, comme dans celui que je cite de Diodore de Sicile, quelques Ecrivains de nos jours aïant soutenu que les Egyp-

tiens avoient cru qu'*il n'y avoit qu'un Dieu suprême, un seul Estre parfaitement intelligent, & un unique Auteur de toutes choses.*

§. V.

DU RESPECT DU AUX PHILOSOPHES.

IL m'est arrivé souvent de parler des Philosophes dans le cours de cet Ouvrage, d'une manière qui paroîtra peu convenable à quelques-uns, horrible & épouventable à quelques autres. On trouvera que les termes, dont j'ai usé quelquefois en dépeignant l'inutilité de certains Ouvrages d'Aristote, de Scot, & de quelques Scholastiques, sont des blasphêmes impardonnables ; mais je prie ceux qui me condamneront si hautement, de croire qu'en blâmant certains défauts dans ces Auteurs, je n'ai pas voulu leur ôter la gloire qu'ils avoient méritée par bien d'autres endroits. Ainsi, en disant qu'Aristote n'étoit pas un grand Physicien, eu égard à Descartes, & à New-

Newton, je n'ai point prétendu dire qu'il ne fût pas un très-grand homme, rempli d'esprit, & dont les Ouvrages sur la Poétique sont aussi bons, que ceux dans lesquels il traite de la Philosophie, sont en général peu utiles. Je mettrai ici le portrait que le P. Mallebranche fait d'Aristote, & les Péripatéticiens verront si je suis retenu, eu égard à la hardiesse du Métaphysicien François.

Aristote, qui mérite, avec justice, la qualité de Prince de ces Philosophes dont je parle, parce qu'il est le pere de cette Philosophie qu'ils cultivent avec tant de soin, ne raisonne presque jamais que sur les idées confuses que l'on reçoit par les sens, & que sur d'autres idées vagues, générales & indéterminées, qui ne représentent rien de particulier à l'esprit. Car les termes ordinaires de ce Philosophe ne peuvent servir qu'à exprimer confusément aux sens & à l'imagination les sentimens confus que l'on a des choses sensibles, ou à faire parler d'une maniére si vague & si indéterminée, que l'on n'exprime rien de distinct. Presque tous ses Ouvrages, mais principalement ses huit

Livres de Physique, dont il y a autant de Commentateurs differens qu'il y a de Régens de Phylosophie, ne sont qu'une pure Logique : il y parle beaucoûp, & il n'y dit rien. Ce n'est pas qu'il soit diffus ; mais c'est qu'il a le secret d'être concis, & de ne dire que des paroles. Dans ses autres Ouvrages il ne fait pas un si fréquent usage de ces termes vagues & généraux ; mais ceux dont il se sert, ne réveillent que les idées confuses des sens. C'est par ces idées qu'il prétend dans ses Problêmes & ailleurs résoudre en deux mots une infinité de questions, dont on peut donner démonstration qu'elles ne se peuvent résoudre (*).

J'espére que les disciples d'Aristote, après avoir lû ce passage de Mallebran-

(*) MALLEBRANCHE, de la Recherche de la Vérité, *Liv. V. Chap. II. pag.* 388. Mallebranche n'a pas été le seul Philosophe célèbre, qui dans ces derniers tems ait parlé avec mépris de la Physique d'Aristote. Locke, Descartes, Gassendi, Bacon avant eux, bien d'autres enfin ont condanné hautement les trois quarts d'opinions du Philosophe Grec.

lebranche, ne se scandaliseront pas des critiques qu'ils trouveront dans mon Ouvrage, de quelques opinions de leur Maîtres.

Je prie aussi les Cartésiens de vouloir ne point me savoir mauvais gré, si quelquefois je les ai taxés d'être un peu prévenus pour leurs sentimens, & de les soutenir avec trop de hauteur; je me flatte de les en faire convenir avant la fin de cette Dissertation. Au reste, j'ai pour Descartes un respect aussi sincère qu'eux-mêmes : je le regarde comme le Restaurateur de la bonne Philosophie; mais enfin il étoit homme, & comme tel, sujet à l'humanité. Un de ses plus zèlés Disciples convient (*) qu'*il n'est aucun de ses Ouvrages, sans même en excepter sa Géométrie, où il n'y ait quelques marques de la foiblesse de l'esprit humain.* Voilà, je crois, ce qui doit servir de justification à quiconque, après avoir rendu justice au mérite de Descartes, ne déifie pas ses erreurs, à l'exemple des Cartésiens outrés.

J'au-

(*) *La-même, Liv. III. Chap. IV. pag.* 186.

J'aurai moins d'excuſes à faire aux Gaſſendiſtes ; car la bonne-foi & la ſincérité de Gaſſendi empêche qu'on ne ſe récrie ſur les erreurs dans leſquelles il peut tomber. Il avoüe lui-même qu'il cherche la vérité, & qu'il peut faillir ſans ceſſe ; il ne donne la plûpart de ſes opinions que comme des ſentimens vraiſemblables. Je ne décide point entre le mérite de Deſcartes & de Gaſſendi ; mais je puis aſſûrer hardiment que la poſtérité les regardera tous les deux comme des génies ſurprenans. Leurs talens ont été différens. Deſcartes ne dut preſque rien qu'à lui-même : il mépriſa ſi fort la Philoſophie Péripatéticienne, qu'elle lui inſpira de la haine pour celle de tous les Philoſophes anciens. Gaſſendi donna les premiers coups à la Philoſophie d'Ariſtote : il remit dans tout ſon jour un ſyſtême, abandonné pendant pluſieurs ſiécles, & lui donna plus de force & plus de vraiſemblance qu'il n'avoit. Le tems décidera de la vogue des différentes opinions de ces deux Philoſophes ; mais je ſuis bien aſſûré qu'ils trouveront des partiſans & des diſci-

disciples dans la Postérité la plus reculée, & qu'on disputera encore dans dix mille ans de bien des questions qu'ils n'ont pû éclaircir.

C'est le desir de découvrir la vérité, & non l'amour de la nouveauté, qui m'a déterminé à préférer certaines opinions de Newton à quelques-unes de Descartes ; c'est encore moins l'envie d'élever un étranger sur les ruines de mon compatriote. Je me ris d'un François qui prend une belle passion pour tous les Anglois, uniquement parce qu'ils sont Anglois, & qui cherche avec soin à détruire tout ce qui peut faire honneur à ses Concitoïens ; mais je me moque aussi d'un prétendu Philosophe François, qui n'approuve & ne trouve rien de bon que dans sa Nation. La patrie d'un véritable Philosophe, c'est le monde ; tous les hommes pour lui doivent être parfaitement égaux, & le seul mérite doit les lui faire distinguer. J'ai condamné Newton dans ce que j'ai cru pouvoir désapprouver ; j'ai même plaisanté quelquefois sur quelques-uns de ses sentimens. Pourquoi m'auroit-il été défendu d'avoir les mêmes droits

ſur les opinions d'un Anglois que ſur celles d'un François ? Seroit-ce parce que les Nowtoniens croient être auſſi infaillibles que les Cartéſiens, & qu'ils ont pour le moins auſſi bonne opinion d'eux-mêmes que leurs adverſaires ? Newton a été un des plus grands hommes qu'ait produit la Nature ; mais ſes plus célèbres diſciples conviennent qu'il s'eſt trompé quelquefois, & tiennent à ſon ſujet le même langage que Mallebranche à l'égard de Deſcarttes. On a donc les mêmes droits ſur les deux illuſtres Philoſophes, & l'on peut également, pourvû que ce ſoit avec le reſpect qui leur eſt dû, rejetter les erreurs qu'on croit appercevoir dans quelques-unes de leurs opinons. Je conviendrai toujours que Newton a été le plus grand homme qu'il y ait eu dans ces derniers tems ; mais je dirai auſſi qu'il étoit ſujet aux foibleſſes de l'humanité, & je me rirai de ceux, qui, peu contens de vouloir leur accorder l'infaillibilité que les Ultramontains donnent aux Evêques de Rome, tenteroient volontiers d'en faire une Divinité.

J'ai souvent cité dans mes Réflexions Locke, Philosophe Anglois, vrai dans la plus grande partie de ses principes, juste dans ses conséquences, précis dans ses démonstrations. J'avoüe que si l'on étoit obligé de prendre un parti en Philosophie, & qu'il fallût se déterminer, je n'hésiterois pas un moment à me ranger sous l'étendart de ce grand homme; mais puisqu'il n'en est pas dans la République des Lettres comme dans les autres Etats, & que chacun peut y former une souveraineté particulière, je continuerai, si je puis, de n'avoir pour les grands hommes que du respect, & nullement de l'idolatrie. Ce sentiment m'autorise à dire avec une entière liberté ce que je pense sur le Chapitre V. de la III. Partie du II. Livre de la *Recherche de la Vérité*, par le Pere Mallebranche.



§. VI.

§. VI.

CRITIQUE DU V. CHAPITRE DE LA III. PARTIE DU II. LIVRE DE LA *RECHERCHE DE LA VERITÉ*, CONTRE MONTAGNE.

QUelque estime que mérite le Pere Mallebranche, quelque nom qu'il se soit fait dans la République des Lettres, je ne crois pas que ses plus zélés Partisans veuillent persuader les hommes qu'il doive joüir de cette infaillibilité, que ses Confréres (*) ont refusé d'accorder au Pape. Je crois que tous les Savans, & ceux qui font profession d'aimer les Belles-Lettres, sont aussi intéressés à soutenir leur indépendance & leur liberté, que les Parlemens & les Evêques le sont à conserver les Privilèges de l'Eglise Gallicane. Ainsi, après avoir rendu au Pere Mallebranche la justice qu'il mérite,

(*) Les Peres de l'Oratoire.

rite, après avoir dit que c'est un Philosophe de la première classe, qu'il a le génie grand, vaste, pénétrant, j'ajouterai qu'il a fait une critique pitoiable des *Essais de Michel de Montagne.* Le mot de *pitoiable* paroîtra outré à bien des gens; mais il convient si parfaitement, & forme une épithete si juste, qu'en vérité je crois devoir ne pas l'effacer.

Le P. Mallebranche n'a pas été le seul qui ait attaqué Montagne: tout le Parti Janséniste vouloit l'accabler; il faut que ses Ouvrages soient aussi bons qu'ils le sont, pour avoir résisté à tant de critiques réïtérées.

Les Dévots de Port-Roïal se déchaînérent (*) non-seulement contre ses

(*) Voici un échantillon des invectives de ces Dévots atrabilaires. *Le Pyrrhonisme n'est pas une secte de gens qui soient persuadés de ce qu'ils disent; mais c'est une secte de menteurs: aussi se contredisent-ils souvent en parlant de leur opinion, leur cœur ne pouvant s'accorder avec leur langue, comme on le peut voir dans Montagne, qui a tâché de la renou-*

ses Ecrits, mais même contre sa personne. Je m'étonne que des gens, dont la vanité n'en vouloit qu'aux Papes & aux Evêques, aient pû s'amuser à dénigrer la réputation d'un simple Particulier. Il falloit que ces saints Solitaires eussent choisi pour déchirer Montagne, un de ces momens qu'ils emploioient pieusement à lire le Roman de *Clélie*, où ils étoient excessivement loüés (*), & qu'ils placérent dans

veller au dernier siécle. La Logique, ou l'Art de penser, &c. *I. Discours, pag. XXI.* Ce Livre a été composé par deux ou trois Solitaires du Port-Roïal, & principalement par Mr. Nicole.

(*) Ces Messieurs les Dévots y étoient loüés sous des noms empruntés. L'illustre Racine les a plaisantés vivement à ce sujet dans une des deux Lettres qu'il écrivit contre eux pour la défense de Demarets. Ces deux Lettres ont été réimprimées dans les derniéres Editions des Œuvres de Despreaux. *Vous n'avez pas considéré,* dit Mr. de Racine, *que ni Mr. d'Urfé, ni Corneille, ni Comberville votre ancien ami, n'étoient point responsables de la conduite de Demarets. Vous les avez enveloppés dans sa disgrace; vous avez même oublié*

dans leur Bibliothéque à côté de l'*Eunuque* de Térence, qu'ils avoient traduit en François pour purifier les mœurs des jeunes gens par sa lecture (*).

Mal-

blié que Mademoiselle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuse du Port-Roïal dans sa Clélie. *Cependant j'avois oüi dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loüés dans ce Livre horrible. L'on fit venir au dessert le Volume qui parloit de vous : il y courut de main en main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses loüanges dans l'une des Provinciales, & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître?* Œuvres de BOILEAU, &c. *Tom.* 4. *pag.* 197. *Edit. Amsterdam* 1729.

(*) Mr. de Racine a encore relevé ce fait dans la même Lettre que je viens de citer; voici ce qu'il dit à ce sujet. *Je sais bien que Saint Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de-là? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie? Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise; est-ce à dire*

 qu'il

Mallebranche, né & nourri dans les idées de Port-Roïal, distilla aussi sa bile sur Montagne, & n'épargna ni sa personne, ni ses Ecrits. Je ne comprends pas comment un Philosophe aussi éclairé que lui, qui sanctifie toutes les pages de ses Ecrits par des réflexions pieuses, ne s'est pas apperçu qu'il ne convenoit guères d'attaquer personnellement un galant homme qui ne pouvoit se défendre. Ce qu'il y a de

qu'il ne faut plus aller à l'Eglise ? Et vous autres, qui avez succédé à ce Pere, dequoi vous êtes-vous avisez de mettre en François les Comédies de Térence ? Falloit il interrompre vos saintes occupations pour devenir des Traducteurs de Comédies ? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des Empoisonneurs. Œuvres de BOILEAU, *Tom. IV. pag. 196. Edit. d'Amst.* 1729.

de plaisant, c'est que le Pere Mallebranche tombe lui-même, en réfutant Montagne, dans tous les défauts qu'il lui reproche. Il fait d'abord un long détail des qualités du pédantisme qu'il attribue à cet Auteur, lequel, au jugement de tous les connoisseurs, est l'Ecrivain le plus éloigné de ce défaut. Cependant, à force de divisions & de subdivisions, & traitant des attributs du pédant d'une façon aussi abstraite que des idées par lesquelles nous voions tout en Dieu (*), il conclut que Montagne *s'est plûtôt fait un pédant à la cavaliére, & d'une espéce toute singuliére, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux, & honnête homme* (†). Ce dernier mot emporte une injure assez grossiére; car quiconque n'est pas honnête homme, est un fripon. Mais, laissant à part ces invectives; voions sur quoi le Pere Mallebranche condamne Montagne si hardiment. *Les pédans*, dit-il, *sont vains*,

(*) Recherche de la Vérité, *Part. I. Liv. III. Chap. VI.*
(†) *Part. III. Liv. II. Chap. V.*

vains, fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, forts en citations, malheureux & foibles en raison, &c. Si ce portrait-là ne convient du tout point à Montagne, il faut donc avoüer qu'il n'étoit point pédant. Examinons cette question sans prévention.

On blâme Montagne de ce qu'*il n'a fait son Livre que pour se peindre, & pour représenter ses humeurs & ses inclinations.* Il est vrai que Montagne a écrit comme un homme du monde, & comme un Gentilhomme doit écrire, pour sa satisfaction & pour son utilité particuliére; mais aïant reconnu ensuite que le Public pourroit retirer quelque profit de ses Ouvrages, il les lui a donnés tels qu'ils étoient, & n'a pas cru qu'il dût servir de Prédicateur au genre-humain: il s'est contenté de l'instruire & de l'amuser en même-tems. S'il n'avoit eu que le dessein de l'ennuïer par quelques préceptes moraux, il eût fait des *Essais*, tels que ceux de Nicole. On reproche encore à Montagne qu'*il est peu de Chapitres où il ne parle de lui.* Il en parle avec une si grande sincérité, que l'on connoit aisément que c'est

moins par vanité, que pour instruire ses Lecteurs. *Il est certain*, dit M. Coste, *que son portrait est comme un miroir fidèle, où tous les hommes pourront se reconnoître par quelque endroit, s'ils prennent la peine de s'y regarder avec attention, & dans le dessein de se voir tels qu'ils sont effectivement.*

Mr. Pascal, en bon & fidèle partisan du Port-Roïal, avoit fait à Montagne le même reproche que Mallebranche. Voici sa critique, & la réponse (*) qu'y a faite un ingénieux Écrivain. *Le sot projet qu'a eu Montagne de se peindre, & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes & par un dessein premier & principal! Car de dire des sottises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.* » Le charmant projet que Montagne a eu de » se

(*) Œuvres de VOLTAIRE, Tom. 4. *pag.* 366. *Edit. d'Amsterdam* 1739.

» se peindre naïvement, comme il a
» fait ! Car il a peint la nature humaine ; & le pauvre projet de Nicole, de Mallebranche, de Pascal,
» de décrier Montagne ! « Mr. de Voltaire a raison, & si Pascal n'avoit pas mieux réüssi dans les Provinciales que dans sa critique sur les Ecrits de Montagne, les Jésuites auroient grand tort de se donner la peine d'y répondre. Il est des raisonnemens si fades, que c'est leur faire trop d'honneur que de les réfuter sérieusement.

Poursuivons l'examen du pédantisme de Montagne. On lui reproche les citations qu'il a mises dans ses Ouvrages, comme s'il avoit cru qu'elles dussent servir de raisons démonstratives. Il me sera aisé de réfuter cette critique. Montagne n'a rapporté les passages des différens Auteurs qu'il a cités, que pour donner le plaisir & la satisfaction au Lecteur de voir d'un seul coup d'oeil la pensée qu'il lui offre, & celle de l'Auteur qu'il imite. Il étoit bien aise d'offrir à l'imagination ses propres richesses, & les trésors dans lesquels il en avoit puisé d'autres.

tres. Mais comment le Pere Mallebranche se récrie-t-il si fort sur *ces citations que Montagne emploioit pour des raisons*, lui, qui veut prouver par l'Apocalypse que cet Ecrivain faisoit mal d'avoir de la vanité. Il n'est rien de si plaisant que ce passage, & l'endroit où il est placé en augmente le comique. Le Pere Mallebranche, après avoir fait un long détail de la vaine Science des pédans, *de leur affectation à citer*, *de leur imagination vigoureuse & spacieuse*, & avoir prodigué quelques injures à Montagne, tout-à-coup, par un effet de cette *imagination vigoureuse & spacieuse* dont il vient de parler, il se laisse emporter à sa fougue; & aiant dit qu'*il falloit que cet Ecrivain se regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire*, voici ce qu'il ajoute.

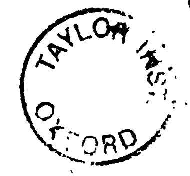
Toutes les créatures ont une obligation essentielle de tourner les esprits de ceux qui veulent les adorer, vers celui-là seul qui mérite d'être adoré; & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais souffrir que l'esprit & le cœur de l'homme, qui n'est fait que pour Dieu,

Dieu, s'occupe de nous, & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorsque St. Jean se prosterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer. Je suis serviteur, *lui dit-il*, comme vous, & comme vos fréres; adorez Dieu. *Conservus tuus sum, &c. Deum adora.* Apoc. I. 9. 10. *Il n'y a que les Démons & ceux qui participent à l'orgueil des Démons, qui se plaisent d'être adorés: & c'est vouloir être adoré, non pas d'une adoration extérieure & apparente, mais d'une adoration intérieure & véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous; c'est vouloir être adoré, comme Dieu veut être adoré; c'est-à-dire, en esprit & en vérité.*

Eh! qu'auroit dit, grand Dieu! le Pere Mallebranche, si pour prouver qu'un homme avoit de la vanité, Montagne eût fait tout-à-coup une incursion dans la Théologie la plus relevée, eût détaillé les obligations de la Créature envers le Créateur, distingué les différentes adorations *extérieures, apparentes, intérieures*, & *véritables*, décidé que Dieu veut être *adoré en esprit*

esprit & en vérité ; cité *St. Jean*, *l'Apocalypse*, *les Anges*, *les Apôtres* ; & tout cela, à cause qu'un Auteur *n'a fait son Livre que pour se peindre, & pour représenter ses humeurs & son inclination !* Car, c'est à quoi le Pere Mallebranche en revient, après avoir joüi du *privilége* de cette *imagination vigoureuse & spacieuse* qu'il accorde à Montagne, ainsi qu'à tous les pédans.

Le Pere Mallebranche avoit raison de mépriser la charmante érudition de Montagne ; car personne n'a jamais eu moins de goût que lui pour ce qu'on appelle belle littérature. Monsieur de Fontenelle nous apprend qu'*il faisoit peu de cas de cette Philosophie, qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens des differens Philosophes, & qu'il n'avoit jamais pû lire dix vers de suite sans dégoût.* Je ferai, en passant, deux réflexions : la premiére, c'est que la seule bonne maniére d'étudier, c'est celle d'examiner avec soin les opinions des grands hommes qui ont vécu avant nous. On profite ainsi également, & des vérités qu'ils ont connues, & des er-



erreurs dans lesquelles ils sont tombés: on adopte les premières, on rejette les secondes. Tout est utile dans la lecture des Anciens; c'est en partie à la connoissance des fautes qu'ils ont commises, que nous sommes redevables de la plûpart des découvertes que nous avons acquises. Sans la lecture des Livres Grecs & Latins, jamais Gassendi n'eût publié ses Ouvrages: Locke doit infiniment aux Anciens, & Leibnitz avoüe (*) qu'il a de grandes obligations à Aristote. Mr. de Fontenelle se trompe très-fort, lorsque voulant excuser le mauvais goût du Pere Mallebranche, il dit (†) *qu'on peut savoir l'histoire des pensées des hommes, sans penser.* Je suis persuadé au contraire qu'il est impossible qu'un homme qui a étudié la nature dans ses plus belles pro-

(*) *Quare dicere non vereor plura me probare in Libris Aristotelis, quam in meditationibus Cartesii, tantum abest ut Cartesianus sim.* Leibnitzii, *Epist. Tom.* 2. *pag.* 124. *Epist. XIV.*

(†) Eloges des Académiciens, *Tom. I. pag.* 343. Eloge de Mallebranche.

productions ; c'est-à-dire, dans les plus grands génies qui ont vécu dans tous les siécles, & qui s'est nourri l'esprit de tout ce qu'il y a de bon dans leurs excellens Ouvrages, n'ait un avantage infini pour penser juste sur un autre, qui n'aura eu de maître & de guide que son propre génie. Je me réserve à traiter cette matière plus amplement dans un autre Ouvrage, & je passe à la seconde réflexion.

Quelque peu de goût que le Pere Mallebranche ait eu pour l'érudition, il a voulu quelquefois en mettre dans ses Ouvrages ; mais on peut douter justement si son dessein n'a pas été d'en dégoûter les lecteurs, par la maniére dont il l'emploïoit. Par exemple, pour prouver que les Gascons, les Picards & les Normands différent entre eux pour le caractère & pour l'humeur, il cite l'Ecriture-Sainte, (*) Cicéron,

(*) On reconnoît tous les jours la vérité de ceci, par les diverses humeurs & les différens caractères d'esprit des personnes de différens païs. Les Gascons, par exemple, ont l'imagination bien plus vive que les

céron, Martial, Horace, &c. Ne voilà-t-il pas une érudition bien emploïée, sur-tout dans la question dont il

les Normands. Ceux de Roüen & de Dieppe, & les Picards, différent tous entre eux, & encore bien plus des bas Normands, quoiqu'ils soient assez proche les uns des autres. Mais si on considére les hommes qui vivent dans des païs plus éloignés, on y rencontrera des différences encore bien plus étranges, comme un Italien, & un Flamand, ou un Hollandois. Enfin il y a des lieux renommés de tout tems pour la sagesse de leurs habitans, comme Théman & Athènes; & d'autres pour leur stupidité, comme Thèbes, Abdére, & quelques autres.

Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur
Attici, crassum Thebis. Cic. *de Fato.*
Abderitana pectora plebis habes. Mart.
Boestum in crasso jurares aere natum. Hor.
Nunquid non ultra est sapientia in Theman?
Jerem. *cap.* 49. *v.* 7.

Recherche de la Vérité, *Liv.* 2. *Chap.* 3. *pag.* 135. *Tom. I. Edit. in* 12.

il s'agit ? Car ce que veut prouver le Pere Mallebranche, est notoirement faux, le climat en général ne fait rien sur le génie : c'est une erreur ancienne, que de soutenir le contraire ; erreur, démentie de nos jours par l'expérience journalière, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre aiant produit des personnes d'une imagination aussi vive, que celle des Italiens & des François les plus ingénieux. Où peut-on trouver plus de feu, plus de vivacité, plus d'invention que dans les Ouvrages de Milton & de Leibnitz ? Est-ce que Descartes & le Tasse ont eu plus d'imagination que ces deux hommes, nés dans des climats bien différens du leur ? Les Anciens avoient des exemples aussi frappans que ceux que nous avons aujourd'hui. Démocrite étoit d'Abdére ; la Gréce n'eut jamais un autre génie aussi vaste que le sien, & le systême de ce Philosophe prouve assez la vivacité de son imagination.

Si le Pere Mallebranche eût pris soin d'étudier les Philosophes anciens avec attention, il auroit évité de ne pa-

paroître érudit, que pour soutenir une erreur. De même, s'il eût pû lire les vers des meilleurs Poëtes sans dégoût, il n'auroit pas cité (*) Plaute pour prou-

(*) Le vin est si spiritieux, que ce sont des esprits animaux presque tout formés; mais des esprits un peu libertins, qui ne se soumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cause de leur solidité & de leur agitation excessive. Ainsi dans les hommes, même les plus forts & les plus vigoureux, il produit de plus grands changemens dans l'imagination & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages. Il donne du croc en jambe, *vinum luctator dolosus est*, pour parler comme Plaute, & il produit dans l'esprit bien des effets qui ne sont pas si avantageux, que ceux qu'Horace décrit en ces vers.

Quid non ebrietas designat? operta recludit:
Spes jubet esse ratas: in prælia trudit inermem:
Sollicitis animis onus eximit: addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecere disertum?

Con-

prouver que *le vin donne du croc en jambe*, & qu'Horace a fait mal à propos l'Eloge de l'yvresse. Un peu plus de justesse dans l'application des passages eût bien convenu dans l'Ouvrage d'un homme, qui traite avec tant de mépris un Auteur qui a emploié avec une délicatesse infinie les endroits qu'il a empruntés des Anciens, & qui presque toujours donne à leurs pensées une nouvelle grace.

Le Pere Mallebranche reproche encore à Montagne *de se contredire à tous momens & dans un même Chapitre; lors même qu'il parle des choses qu'il prétend le mieux savoir.* Pour justifier Montagne, je ne dirai que ce que dit le Pere Mallebranche peu de lignes après cette critique. *Ceux qui ont lû Montagne, savent que cet Auteur affectoit de passer pour Pyrrhonien, & qu'il faisoit gloire de douter de tout.* Je de-

Contracta quem non in paupertate solutum?

Recherche de la Vérité, *Liv. 2. Chap. 2. pag.* 153.

demande si l'on est endroit de trouver mauvais qu'un homme qui doute, témoigne de l'incertitude ; & si c'est un défaut à quiconque cherche la vérité, de balancer son opinion, & d'examiner les différens sentimens, avant de se déterminer & d'en adopter quelqu'un ? Car c'étoit à cette sage précaution que se réduisoit le Pyrrhonisme de Montagne. Tout le monde peut s'en éclaircir, en lisant ses Ouvrages, & il faut être aveuglé par sa passion, ou conduit par la mauvaise foi, pour soutenir que Montagne ait jamais eu l'idée de soutenir la ridicule opinion des anciens Pyrrhoniens. Est-ce réduire la Philosophie à la seule qualité de douter de tout, que de dire qu'*elle nous instruit de tout, & que l'enfance y a ses leçons comme les autres âges* (*) ? Est-ce n'être certain de rien, que d'assûrer que la Philosophie nous rend vertueux, & que la vertu est le souverain bien ? *La Science,* dit

(*) MONTAGNE, Essai, *Liv. I. Chap. XXV. pag.* 281.

dit Montagne, *a pour but la vertu, qui n'est pas, comme dit* l'Ecole, *plantée à la tête du mont-coupé, raboteux, & inaccessible. Ceux qui l'ont approché, la tiennent au rebours logée dans une belle plaine, fertile & florissante, d'où elle voit bien sous soi d'autres choses* (*).

Est-ce-là douter ? Je crois que c'est admettre la nécessité des vérités fondamentales au bien de la Société; mais je sens quels sont les doutes qui ont révolté le Pere Mallebranche : il nous les apprend lui-même. *Que peut-on penser d'un homme*, dit-il, *qui confond l'esprit avec la matière, qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philosophes sur la nature de l'ame, sans les mépriser ? . . . . . . qui ne voit pas la nécessité de l'immortalité de nos ames, qui pense que la raison humaine ne la peut connoître ? &c.* Voilà donc les principales questions que le Pere Mallebranche eût voulu que Montagne eût décidé hardiment. Pour moi, j'avoüerai que je le loüe d'avoir agi de bonne-foi, &

(*) MONTAGNE, *là-même, pag.* 278.

& avoué naturellement qu'il ne concevoit point clairement ce qui est impénétrable. Je renvoïe le Lecteur à ma quatrième Réflexion sur la Métaphysique, pour voir si ces questions sont aussi évidentes que le dit le Pere Mallebranche, & si les preuves qu'il en a données, sont aussi claires & aussi convaincantes qu'il le prétend.





REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

REFLEXION PREMIERE, CONCERNANT L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

§. I.

INTRODUCTION.

VOus croïez, Madame, que je suis fort en peine de vous prouver démonstrativement l'opinion que vous m'avez souvent entendu soutenir touchant le

peu

peu de certitude que nous avons de choses que nous croions souvent les plus assûrées. Vous pensez qu'il me sera difficile de vous tenir la parole que je vous ai donnée, & *de vous apprendre en huit jours de tems autant de Philosophie, qu'en savent les Professeurs de tous les Collèges de Paris.* Vous taxez mon projet d'ignorance & de vanité; mais je fais trop de cas de votre estime, pour ne point tâcher d'effectuer mes promesses. Peut-être demanderois-je quelques semaines de plus à quelqu'un qui auroit moins de pénétration que vous; mais vous avez un esprit si juste, & nous savons si peu de choses, qu'en vérité quand je vous ai demandé huit jours pour vous rendre aussi habile qu'un Professeur, j'aurois pû dire qu'un Docteur de Sorbonne des plus fameux; & il m'eût encore été très-facile d'exécuter ma promesse.

Vous savez, Madame, que la Philosophie dont nous parlions lors du défi que je vous fis, ne rouloit pas sur certaines parties des Mathématiques, telles que la Géométrie, l'Astronomie, l'Algébre, & autres Sciences, dont

dont les principales opérations se démontrent par des supputations de calcul, & par des règles certaines. Notre Thèse ne s'étendoit uniquement que sur le peu d'utilité de la Logique, sur l'incertitude de cette partie de la Physique, qui n'est point appuiée par des expériences, & sur la sombre & impénétrable profondeur de la Métaphysique. Le Révérend Pere Bonaventure vous assûroit qu'une étude de vingt années de suite pouvoit à peine suffire pour montrer le chemin qu'on doit tenir pour arriver à ces Sciences; ensorte qu'il faut étudier vingt ans sous un Maître, & vingt autres dans son cabinet, pour acquérir le titre de Savant. Mais franchement, c'est se tourmenter bien vainement pendant quarante ans, pour demeurer enfin aussi ignorant que le premier jour qu'on a commencé. Vous savez, Madame, les disputes que nous avions à ce sujet avec ce Révérend Pere : il prétendoit ne rien ignorer, & je soutenois que les hommes savent fort peu de chose, & que ce qu'ils connoissent clairement est à la portée de tout le monde. Le bon Pere alors,

alors, pour soutenir son opinion, avoit recours à de grands mots, qui vous paroissoient une preuve de son bon droit; mais puisque la lecture des *Essais de Montagne*, de quelques *Oeuvres de Bayle*, & de quelques *Ecrits de la Mothe-le-Vayer* vous ont, dites-vous, rendu mon opinion plus vraisemblable, je veux bien aujourd'hui vous en convaincre entiérement.

Je sais que vous aimez les autorités des célébres Ecrivains; & lorsque le Révérend Pére Bonaventure citoit Aristote, ou St. Thomas, vous me paroissiez aussi prévenue que si l'on vous eût convaincue démonstrativement. Je me servirai donc, pour vous plaire, dans certaines occasions de quelques passages des meilleurs Auteurs, que je traduirai en François pour que vous en puissiez juger par vous-même. Je mettrai le Grec & le Latin au-dessous, afin que si vous me croïez de mauvaise foi, vous puissiez faire confronter par quelqu'un l'original avec la traduction. Cependant je n'emploierai jamais des autorités pour vous convaincre de la vérité d'une opinion; c'est par des raisons

que

que je veux vous prouver les faits que j'avancerai, & c'est aussi de votre seule raison que je vous prie de faire usage. La seule chose que j'exige de vous, est de ne pas faire plus de cas d'Aristote & de Descartes, lorsqu'ils s'éloignent des notions évidentes, que Boileau n'en eût fait de Cotin & de Pradon.

Le respect qu'on doit aux grands hommes, ne doit point tenir de l'esclavage : il faut les loüer dans ce qu'ils ont fait de bon, & avoir pour leurs Ecrits une estime qui tienne de la vénération ; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. Dans les endroits où ils sont évidemment fautifs, l'on ne doit avoir aucun égard à leurs sentimens : s'ils eussent eu la foiblesse de n'oser condamner les défauts des grands hommes qui les ont précédés, ils ne fussent jamais parvenus au dégré auquel ils se sont élevés, & ils ne les eussent jamais égalés.

§. II.

QUE NOTRE RAISON NE PEUT NOUS TROMPER EN CE QUE NOUS APPERCEVONS DISTINCTEMENT, ET QU'ELLE DOIT PREVALOIR SUR TOUTES LES AUTORITE'S.

IL faut d'abord poſer ce premier principe, que notre raiſon, qui eſt un préſent que Dieu nous a fait pour nous conduire, ne ſauroit nous tromper dans les choſes qu'elle apperçoit & qu'elle diſtingue évidemment (*); car ſi ce diſcernement & cette faculté de

(*) La faculté qu'il nous a donnée, que nous appellons lumière naturelle, n'apperçoit jamais aucun objet qui ne ſoit vrai en ce qu'elle connoît clairement & diſtinctement, pour ce que nous aurions ſujet de croire que Dieu ſeroit trompeur, s'il nous l'avoit donné telle que nous priſſions le faux pour le vrai, lorſque nous en uſons bien. DESCARTES, Principes de la Philoſophie, *I. Part. pag. 22.*

de concevoir nous trompoit, Dieu seroit lui-même un trompeur, qui nous présenteroit le faux sous les apparences du vrai. Notre raison ne nous serviroit plus à aucun usage; elle seroit un don pernicieux, qui tendroit plûtôt à nous égarer qu'à nous conduire (*). Or, vous sentez parfaitement, Madame, que Dieu ne peut nous tromper : la fourbe & l'injustice sont des attributs indignes d'un Etre souverainement parfait; il faut donc que la raison, ou la faculté de connoître que nous avons reçue en naissant, n'apperçoive aucun objet qui ne soit vrai en ce qu'elle apperçoit clairement & distinctement.

C'est tomber dans un Pyrrhonisme

(*) Notre raison est un don de Dieu, qui ne sauroit nous tromper; c'est un présent qu'il nous a fait, pour nous donner le moïen de le connoître & le servir. Si cette raison dans les choses évidentes nous égaroit, Dieu nous tromperoit; ce qui ne peut se soutenir, Dieu étant la Vérité même. *Lettres Juives, Lettre XXXIII. pag. 18.*

me outré, que de soutenir le contraire. Dès qu'on admet que notre raison est un flambeau dont la lueur ne sert qu'à nous égarer, on ouvre la barrière à toutes les erreurs les plus monstrueuses; il n'est aucune opinion qu'on ne puisse défendre. Quel est l'état des hommes, s'ils n'ont absolument aucun moïen de démêler du mensonge les vérités les plus claires? Les bêtes seront bien plus heureuses, puisqu'elles trouveront dans leur instinct des ressources que la raison ne sauroit fournir aux hommes. Les Philosophes les plus illustres de ces derniers tems, je parle de ceux-même qui ont le plus penché vers le Pyrrhonisme, ont convenu cependant que l'homme avoit en lui des moïens pour connoître la vérité; Gassendi en a établi trois dans sa Philosophie. Quelque plaisir que Bayle se soit fait de fournir des armes aux Pyrrhoniens, on voit bien que son dessein n'a point été de soutenir que l'homme ne peut distinguer le vrai du faux, en se servant de sa raison. Ce n'est pas elle qui nous trompe, c'est la manière de nous en servir, dit fort bien un Auteur, qu'on

place

place parmi les Pyrrhoniens raisonnables, c'est-à-dire, parmi les sages Philosophes qui ne décident que des choses qu'ils connoissent évidemment. Il faut donc sans cesse consulter la raison & quelques autorités.

Quelles que soient les autorités, quels que soient les exemples qu'on nous allégue, nous sommes en droit de les rejetter comme des fables, dès que nous les voïons opposés à la lumière naturelle; & si nous les examinons avec attention, nous connoîtrons aisément leur absurdité.

La plus grande partie des opinions humaines sont fondées, ou sur l'Histoire, ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savans; il en est très-peu qui ne soient appuiées que de la raison. Avant d'aller plus avant, & pour vous montrer la nécessité de n'embrasser & de ne croire un sentiment évident, qu'autant qu'il est conforme à la lumière naturelle, j'examinerai, si vous le voulez bien, l'incertitude qui régne dans toutes les autres choses sur lesquelles on pourroit l'appuier.

§. III.

DE L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE DANS UN GRAND NOMBRE DE FAITS.

L'Hiſtoire, que nous regardons comme le régître des événemens des ſiécles paſſés, ne doit point nous paroître une preuve d'un fait contraire à la raiſon. Tout ce que nous devons faire, c'eſt d'avoüer qu'un Hiſtorien fameux, qui écrit un événement contraire à certaines notions & à la raiſon, a été forcé de s'accommoder à la prévention & à l'erreur des peuples chez leſquels il vivoit, & de ſuivre le torrent de la ſuperſtition & des préjugés.

On eſt obligé, lorſqu'on écrit l'Hiſtoire, de rapporter bien des faits dont on connoît la fauſſeté, & l'on n'eſt point le maître de les ſupprimer (*). C'eſt à un Philoſophe à diſcuter

(*) Quand Tacite rapporte quelque mi-

ter la vérité d'une opinion. Un Historien n'est pas fait pour entrer en controverse : tout ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il fasse sentir qu'il n'a que peu ou point de croiance à ce qu'il rapporte.

Il en est peu qui observent exactement cette maxime. La plûpart, après avoir assûré un grand nombre de choses, ou fausses, ou ridicules, proposent sur quelques-unes un doute assez inutile, & d'autant plus pernicieux à leurs Lecteurs, que leur bonne foi dans cette occasion semble autoriser les mensonges qu'ils ont approuvés (*).

Pour

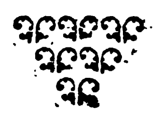
miracle, il le fait par l'exemple & le devoir de tous bons Historiens; ils tiennent régître des événemens d'importance. Parmi les accidens publics, sont aussi les bruits & opinions populaires. C'est leur rolle de réciter les communes Créances, non pas de les régler. Cette part touche les Théologiens, & les Philosophes, Directeurs des consciences. MONTAGNE, Essais, *Liv. II. Chap. VIII.*

(*) *Illi, cum multa mentiti sunt ad arbitrium suum, unam aliquam rem nolunt*

 spon-

Pour vous persuader, Madame, l'incertitude qui régne dans l'Histoire, je vais d'abord vous faire voir, I. l'obscurité dont elle est couverte dans ses commencemens, II. la partialité qu'on voit dans les Historiens, lorsque les tems s'approchent un peu plus de nous, III. combien les Historiens ont aimé à remplir leurs Ouvrages de prodiges & d'événemens miraculeux & surnaturels, IV. la différence de sentimens des Ecrivains d'une Nation, ou d'une Religion différente, V. le ridicule des Annales de tous les différens Ordres des Moines, & VI. je vous prierai d'examiner combien les véritables sujets d'un événement sont souvent ignorés des Historiens.

spondere, sed adjiciunt: Penes Auctores fides erit. SENECA, Natur. Quæst. *Lib. IV. Cap. III.*



§. IV.

§. IV.

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE DANS SES COMMENCEMENS.

L'Histoire des premiers siécles est si obscure, ce qui en est parvenu à nous est si peu de chose, & si mêlé de tant de fables, que la raison dément évidemment qu'on ne peut, lorsqu'on veut faire usage de la lumière naturelle, recevoir pour vrai les trois quarts des faits qu'on en rapporte. Nous n'avons jusqu'au Déluge aucune idée de ce qui est arrivé, que dans les Livres de Moïse; car si nous voulions consulter les autres Historiens qui peuvent nous instruire des tems plus éloignés, & si nous nous arrêtions aux Annales des Chinois ou des Egyptiens, nous serions obligés de rejetter la Genèse comme un Livre apocriphe; puisque les Ecrivains de cette Nation font remonter les commencemens de leur Histoire à plusieurs milliers d'années avant la Création du Mon-

Monde (*). La Foi & la Religion nous

(*) *Les* Historiens Chinois supposent comme une chose constante que *Fo hi*, leur premier Roi, a monté sur le Trône 2982. ans avant Jesus-Christ; ce qui fait remonter la fondation de leur Empire de trois cens ans au-delà du Déluge. LENGLET, Méthode d'étudier l'Histoire, *dans ses Cartons retranchés, & conservés dans* BEYERI Memoriæ Historico-Criticæ Librorum rariorum, *pag.* 171. Le Pere du Halde parle bien différemment dans son Histoire de la Chine; mais pouvoit-il faire autrement? Il étoit Jésuite, par conséquent obligé à certains ménagemens. D'ailleurs, s'il se fût expliqué aussi sincérement que l'Abbé Lenglet, on eût fait supprimer de son Livre ce qu'il auroit dit à ce sujet, comme on l'a fait ôter de celui de l'Abbé Lenglet. On voit cependant que ce Pere place le régne de *Fo hi* environ deux cens ans après le Déluge, & il ne nie pas qu'il n'y ait eu d'autres Empereurs qui aient régné avant lui. On sera peut-être bien aise de voir ici comment ce Jésuite a traité une matière aussi épineuse. *Les Historiens les plus célèbres distinguent dans la Chronologie Chinoise ce qui est manifestement fabuleux, ce qui est douteux & incertain, & ce qui est sûr & indubitable. Ainsi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fon-*

nous obligent à ne point approfondir
cette

dement de vérité, ils marquent d'abord comme une chose sûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précédé Fo hi, *lesquels sont incertains; c'est-à-dire, qu'on ne peut les ranger suivant une exacte & vraie Chronologie, & que ce qui précéde* Fo hi, *doit passer pour mythologique. Ces Auteurs regardent donc* Fo hi *comme le fondateur de leur Monarchie, lequel environ 200. ans après le Déluge, suivant la Version des Septante, régna d'abord vers les confins de la Province de* Chen si, *& ensuite dans la Province de* Ho nan, *qui est située presque au milieu de l'Empire; après-quoi, il défricha toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale. C'est-là le sentiment de presque tous les Lettrés, & cette Chronologie, fondée sur une tradition constante, & établie dans leurs plus anciennes Histoires, qui n'ont pû être altérées par les étrangers, est regardée de la plûpart des Savans comme incontestable. D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au régne d'*Yao, *qui, selon l'opinion des premiers, n'est que leur cinquième Empereur: mais si quelqu'un s'avisoit de la borner à des tems postérieurs, non-seulement il se rendroit ridicule; mais il s'exposeroit encore à être châtié sévérement, & même à être puni de mort. Il suffiroit aux Missionnaires de donner un simple soupçon en cet-*

te

cette question : ainsi de ce qui s'est passé avant le Déluge nous ne savons que ce que Moïse nous en a appris, & qui n'est pas bien considérable. Parle-t-il de la création de l'homme, parle-t-il de la formation d'un peuple, c'est toujours par rapport aux Juifs. Il omet, & ne fait aucune mention de ce qui ne sert point à illustrer sa Nation; il ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens & des Chinois. Nous avons cependant des fragmens de leur Histoire, qui n'ont point été inventés après coup (*) &

te matière, dont ensuite on eût connoissance pour les faire chasser de l'Empire. Description Géographique, Historique & Chronologique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, &c. *Tom.* 2. *pag.* 2.

(*) L'Ecriture omet tout ce qui ne sert point à illustrer cette Nation chérie. Dira-t-on pour cela qu'il n'y avoit alors que ce peuple? Moïse à la vérité ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens, des Scythes & des Chinois; cependant on n'oseroit avancer que les fragmens si sûrs qui nous restent de leur Histoire, soient des fables inventées après coup, pour orner chacune de ces Nations. LENGLET, *là même.*

& dont la vérité est authentique (*); mais il y a apparence que cette Nation a eu son Moïse, (je le regarde ici comme un simple Historien,) qui aura voulu faire honneur à sa Nation, sans se soucier d'illustrer les autres. Quand nous aurions les Ecrits perdus, ils nous deviendroient inutiles pour notre éclaircissement : nous ne pourrions en faire plus d'usage, que des Annales des Chinois & des morceaux qui nous restent dans

(*) Si l'on convient, cher Eunuque, de la vérité de ces histoires qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge, quelle raison aurons-nous de douter des fragmens de Manéthon, Prêtre Egyptien, ou de la Généalogie & Succession des Rois d'Egypte, que nous a donnée Hérodote, ou de la Chronologie du même, puis démêlée par Diodore, qui porte le régne des Egyptiens plus de mille ans au-delà de toutes les autres anciennes époques de la Création, à la réserve de celles des Assyriens, ou des Chinois, & des Indiens, qui vont encore plus loin dans l'Antiquité? MARANA, *Espion dans les Cours des Princes Chrétiens*, &c. *Tom. IV. Lettre XLVI. pag.* 189.

dans Hérodote (*) & Diodore de Sicile (†); & comme sans doute ils ne s'accorderoient pas avec la Genèse & les autres Livres saints, la Foi nous interdiroit un examen, dont le résultat pourroit lui être contraire.

Si ce que nous savons de l'Histoire de-

(*) Les Prêtres disent que Menès, qui fut le premier Roi des Egyptiens, fit faire sur le fleuve un pont à Memphis....... Les mêmes Prêtres me firent voir dans leurs histoires les noms de trois cens trente Rois qui avoient régné depuis Menès, parmi lesquels il y avoit dix-huit Ethiopiens & une femme étrangère, tous les autres étoient Egyptiens. HEROD. *Liv.* 12. *pag.* 279. *Tom. I. édit. in-*12. Je me sers de la version de du Reyer.

(†) Les Prêtres font commmencer le régne des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatrième Olympiade; tems auquel j'allai moi-même en Egypte du vivant de Ptolomée, surnommé le nouveau Bacchus. La plûpart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même; il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie ou de Perse & de Macédoine. DIODOR. *Liv. I. Sect. II. Tom. I. pag.* 77. *édit. in-*12. Je me sers de la version de l'Abbé Terasson.

depuis la Création du Monde jusqu'au Déluge, contient bien peu de choses pour notre éclaircissement, & nous laisse même plus de doute que de certitude, nous n'avons guères plus de secours pour savoir ce qui s'est passé les deux premiers siécles après le Déluge. Les trois enfans de Noë sont la source commune de toute l'humanité, ou du moins l'assûre-t-on ainsi; & cependant ces Empires, & ces grandes peuplades que nous découvrons peu de tems après le Déluge, semblent s'opposer à cette croiance (*). La seule soumission

(*) De-là vient une nouvelle difficulté dans l'Histoire sainte; savoir, quelle étoit cette race de Géans, qui subsista même long-tems après le Déluge, & quels étoient ces filles des hommes, dont Dieu desapprouva si fort l'alliance avec ses propres enfans, qu'il se repentit pour cela d'avoir créé les derniers. Auroit-il condamné cette union, si les filles & les garçons étoient sortis d'une même source, lui qui a quelquefois permis sous la Loi des alliances avec les étrangers? L'Ecriture ne marque point qu'avant le Déluge il y eût dans les enfans

sion que nous devons aux Livres saints,

sans d'Adam une race ou un peuple choisi. Ces alliances n'auroient donc point été alors regardées comme étrangères; elles n'étoient pas défendues, & par conséquent elles n'auroient pas été si exécrables que Dieu les a déclarées, si elles étoient faites avec les filles de la même famille. LENGLET, *Cartons conservés par* Beyer, *pag.* 183.

La difficulté dont parle ici l'Abbé Lenglet, a embarassé plusieurs Peres de l'Eglise: quelques-uns ont prétendu que cette race de Géans avoit été produite par l'amour charnel que les Anges avoient eu avec les femmes; ce qui les avoit fait punir. St. Justin dit expressément que les Anges furent changés en Démons, pour avoir connu les femmes. Παρέδωκεν οἱ δ' ἄγγελοι παραβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττήθησαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες καὶ προσέτι λοιπὸν τ' ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδούλωσαν *Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa, amoribus victi tum filios procreaverunt eos, qui dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt* Sanct. Just. *Philosoph. & Martyr. Opera, Apolog. prim. pag.* 44 *Ed. Colon.* 1636. Athénagore est encore plus pré-

saints, peut autoriser cette opinion qui s'ac-

préeis sur l'amour des femmes avec les Anges. Selon lui, les Géans naquirent de cet amour criminel. ὄγιτ' δὲ, ἀμελήσας καὶ πονηρὸς περὶ τὴν τῶν πεπιστευμένων γενόμενος διοίκησας ἐκ μὲν οὖν τῶν περὶ τὰς παρθένους ἐχόντων, οἱ καλούμενοι ἐγεννήθησαν γίγαντες. *Itaque à statu suo defecerunt : (Angeli) alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis accensi; ipse vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa procurationem sibi concreditam, examatoribus igitur virginum, gigantes, ut vocans, nati sunt.* Athenagor. Legat. *pro Christian. pag.* 27. *Edit. Colon.* 1636. Voilà deux Anciens Auteurs qui expliquent de la même manière cette difficulté de l'Histoire sainte, & voici un autre Pere qui traite tous ces raisonnemens de fables puériles. *Non est sine damno, audire etiam ipsos sanctos Angelos corporum formositatibus affici & liquefieri, hoc est oblectari tam prophanis & absurdis voluptatibus. An non verisimile multos inde turbari, & contemnentes meliora delitiarumque amorem deligere dum considerant quod difficile & arduum ipsis sit carnalibus voluptatibus omnino obluctari, & crediderunt etiam ipsos Angelos sanctos affectiones sequi? Igitur quod ignoraverit virtutem Scriptorum, absque labore demonstrabimus.* Divi Cyrilli, *Lib. IX. cont. Julian. Tom.* 2.

s'accorde peu avec la raison, quoiqu'elle ne la heurte pas démonstrativement.

La possibilité Physique d'un Déluge universel dans l'état présent de la terre, forme une seconde difficulté qui n'est pas moins considérable, que la prompte multiplication qu'on soutient s'être faite après cette inondation (*).

Quel-

pag. 206. *édit.* Basil. *MDXLVI.* Lequel suivre, de St. Justin, ou de St. Cyrille? L'un dit une chose, l'autre la condamne. On peut en général appliquer aux anciens Peres qui ont voulu expliquer certaines difficultés de l'Histoire sainte, la plaisanterie qu'un Auteur a dite sur les Médecins. *Hipocrate dit oüi, Galien dit non; & moi je dis oüi & non.* Quel est l'homme sage & sensé, qui, au milieu de tant de difficultés, débattues si vainement par les plus grands, les plus respectables Ecrivains, ose prendre un parti? Combien de choses aussi obscures que la race des Géans dans l'Histoire sainte, & expliquées aussi contradictoirement?

(*) Les Critiques ne laissent pas de continuer de dire que dans l'état present de la terre il est impossible qu'il puisse arriver un Déluge général, qui couvre

de

Quelques Ecrivains ont prétendu que le Déluge n'avoit point été universel (*), & que Dieu n'avoit eu que l'in-

de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. La mer, prise en général, n'a pas, dit-on, plus de 300. pas de profondeur; les montagnes les plus élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne surpassent point de trois mille pas la surface de la mer. Ainsi, sans compter que la capacité du Globe s'élargit à mesure qu'il s'éleve, il faudroit douze ou quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée par l'Ecriture: & comme elle ne rapporte que des moïens naturels, savoir, l'ouverture de l'abîme & la chûte des pluïes, elle prévient, à ce qu'on prétend, la réponse qu'on pourroit faire en disant que Dieu créa pour l'exécution de cette ruine, une nouvelle quantité d'eaux, qu'il anéantit ensuite. Il ne se servit, selon l'Ecriture, que du vent pour les dessécher. Ainsi, il y a lieu de croire que le moïen qu'il a pris pour les répandre sur la terre, n'étoit pas moins naturel. LENGLET, *là même*, *pag.* 187.

(*) Ils soutiennent qu'il étoit impossible que les pluïes aient été assez abondantes pour causer un pareil effet. Ils ap-

l'intention de punir un peuple ingrat aux bontés dont il l'avoit comblé. Ils ont même voulu faire servir l'Ecriture à fortifier leur opinion, & ils ont expliqué en leur faveur ce passage de la Genèse, où il est dit expressément que *les Fils de Noé se partagérent les Nations après le Déluge.* (*). Il paroît par-

puient leurs sentimens de l'opinion d'un fameux Philosophe (*a*), qui prouve par des démonstrations exactes que les orages les plus violens ne versent qu'un pouce & demi d'eau par demi-heure; ce qui fait six pieds dans un jour: & le Déluge n'aiant duré que quarante fois vingt-quatre heures, en supposant les plus hautes montagnes à deux mille pas d'élévation, qui est un tiers moins que leur hauteur, il faudroit, non pour surmonter, mais même pour les égaler, que le Ciel eût versé en vingt-quatre heures cent vingt-cinq pieds d'eau, au lieu de six qu'il verse dans les plus grands orages; ce qui excéde la possibilité de la Nature. *Lettres Juives, Tom. II. Lettre XXXV. pag.* 36. 37.

(*a*) Le *Pere* MERSENNE.

(*) *Ab his divisæ sunt gentes in terra post Diluvium.* Genes. X. 92.

par-là que les enfans de Noé n'avoient pas seulement divisé la terre entre eux, mais encore les Nations qui l'habitoient, & dont ils devoient faire la conquête.

En effet, l'histoire des Nations est contraire à cette inondation générale de toute la terre. On trouve dans les tems les plus voisins du Déluge, plusieurs grands Empires formés & excessivement peuplés, la Syrie, la Chine, l'Egypte, l'Ethiopie, &c. Il est impossible que sept ou huit personnes, dans l'espace de trois cens, & même de cent-cinquante ans, si l'on veut pousser les choses à l'étroite rigueur, puissent peupler d'aussi vastes Provinces que les païs que le Tigre & l'Euphrate parcourent, & qui furent habitées par les enfans de Noé.

Sans avoir égard aux fabuleuses Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente-quatre mille deux cens & un an la formation de leur Empire avant l'établissement de leur premier Roi, & en suivant les Historiens qui ont écrit le plus exactement, tels que Manéthon, Hérodo-

te

te, &c., on trouve l'Egypte très-peuplée (*) cent cinquante ans après le Déluge, & on y apperçoit les Arts cultivés; il est vrai qu'on ne connoît point parfaitement la forme de son gouvernement. Amasis, qu'on nomme aussi Ammosis, ou Amos Pharaon, & qu'on regarde comme le premier Roi, ne régna en Egypte que depuis l'an du Monde 2312. jusqu'en 2337. que Chébrès Pharaon lui succéda, & régna vingt-trois ans selon le calcul d'Eusèbe. Les autres Historiens après Manéthon marquent diversement cette Généalogie; mais enfin ils s'accordent tous sur l'établissement réel des Rois d'Egypte dès l'année 2312. Il paroît donc impossible que la terre ait pû être repeuplée aussi promptement, & ces grands Empires, où nous voions la perfection des Arts & des Scien-

(*) On a vû ci-dessus que le Pere du Halde convient qu'environ deux cens ans après le Déluge, la Chine étoit aussi très-peuplée, & que *Fo hi* commandoit à un grand Empire.

Sciences (*), la distinction des conditions & des états, un gouvernement, une Religion, & un culte différent, marque presque évidente d'un peuple qui n'est point nouveau, semblent s'opposer fortement à l'universalité du Déluge (†).

Ces

(*) Le Père du Halde nous apprend à ce sujet quelques particularités, qui prouvent que les Arts n'étoient guères moins anciens à la Chine qu'en Egypte. *Ce qu'il y a de certain*, dit-il, *c'est que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naissance de Jesus-Christ; & c'est ce qui se démontre par une éclypse de soleil, arrivée cette année-là, comme on le peut voir par les observations Astronomiques, tirées de l'Histoire & d'autres Livres Chinois, lesquelles ont été données au Public en l'année* 1729. Descript. Géographique, Historique, &c. de l'Empire de la Chine, &c. *Tom. II. pag.* 2.

(†) Un Moine Nazaréen, qui a entré dans la discussion de ces faits pour en montrer la clarté & l'évidence, n'a pas trouvé de meilleur moïen que de faire des hommes à coups de plume. Il a fait une exacte supputation des fils, petits-fils, arrière-petits-fils, &c., que quatre hommes pouvoient avoir en deux cens ans de-

tems.

Ces premières difficultés qui se
trou-

tems, & il a produit deux cens soixante-huit milliars sept cens dix-neuf millions de personnes; c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou six Mondes comme le nôtre. Son calcul d'Aritmétique n'a point persuadé ses adversaires. Ils ont dit qu'on ne faisoit pas les hommes en réalité, comme on les fait à coups de plume, & qu'on voioit bien qu'il étoit peu expert dans ce métier. Ils ont objecté que suivant les Ecritures, les hommes n'avoient eu des enfans que très-tard; qu'il paroissoit même qu'ils n'en avoient pas eu un grand nombre; qu'ainsi ces peuplades, si aisées à produire sur le papier, étoient impossibles dans la réalité. Ils ajoutent qu'on regardoit comme un miracle, la multiplication que les Israélites firent en deux cens cinquante ans dans l'Egypte, dont il sortit six cens mille combattans, qui prenoient leur première origine de soixante-&-dix hommes qui s'établirent dans ce païs avec le Patriarche Jacob; & que ce miracle étoit cependant bien au-dessous de cette multiplication, qu'on prétend s'être faite dans l'espace de deux cens soixante ans par quatre personnes. *Lettres Juives, Tome II. Lettre XXXV. pag.* 35.

trouvent dans l'Histoire, doivent d'autant moins nous surprendre, qu'il s'en rencontre, dans des tems moins éloignés, d'aussi considérables & d'aussi difficiles à débrouiller. Moïse, Joseph, & tous les Ecrivains Juifs ont parlé magnifiquement de la célèbre Sortie de leur Nation hors de l'Egypte, & ils ont inséré dans leurs Ouvrages les miracles qui arrivérent pour en favoriser l'exécution. Nous trouvons que les Auteurs Egyptiens, & ceux des autres Nations, gens d'aussi grande autorité que Joseph, en ont parlé avec le dernier mépris. Plusieurs Historiens, & Manéthon, Prêtre Egyptien, appellent les Juifs une troupe de gens sales & lépreux. Ils disent qu'ils furent chassés du païs par Aménophis, qui régnoit alors, & qu'ils s'en allérent en Syrie, sous la conduite de Moïse, Prêtre Egyptien (*). Si cette opi-

(*) Chérémon, Auteur célèbre parmi les Grecs, dit que sous le régne d'Aménophis, deux cens cinquante mille lépreux furent bannis d'Egypte, & en sortirent sous la

opinion n'étoit point contraire à l'Ecriture, elle seroit d'autant plus probable, qu'il paroît que Moïse avoit conservé dans la Religion Judaïque bien des cérémonies Egyptiennes (*). C'est

la conduite de Tisilhen & de Petefeth; c'est-à-dire, Moïse & Aaron. MARANA, Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, *Tome IV. Lett. LXXXIII. pag.* 340.

(*) Plusieurs Auteurs anciens ont prétendu que les Juifs avoient reçu le rit de la Circoncision des peuples Païens. Hérodote dit (*a*) que » les Colches seuls, les Egyp» tiens & les Ethiopiens, *pudenda circumci» debant à principio*, & que les Phéniciens, » & ceux des Syriens qui habitent dans la » Palestine, reconnoissent qu'ils ont pris cet» te cérémonie des Egyptiens. « Diodore (*b*) de Sicile dit à peu près la même chose qu'Hérodote. Philon, Auteur Juif, & par conséquent d'une grande autorité au sujet des coutumes Judaïques, semble autoriser l'opinion de ces Auteurs Païens. *On se moque*, dit-il, (*c*) *de la Circoncision pratiquée par nos ancêtres, quoiqu'elle ait été respectée par d'autres Nations, & d'une façon parti-*

(*a*) HERODOT. EUTERP. *pag.* 127.
(*b*) DIODOR. SICUL. *Lib. I. pag.* 24.
(*c*) PHIL. *de Circumcis. pag.* 10.

C'est au moins le sentiment du Chevalier Marsham, qui ne doute pas que les Juifs n'aïent pris des Egyptiens une grande partie de leurs cérémonies (*).
II

particulière dans l'Egypte, qui excelle sur tous les lieux de l'Univers par la multitude & par la sagesse des habitans. Voilà des preuves assez fortes de l'usage de la Circoncision chez les Egyptiens, avant que les Juifs la pratiquassent; cependant ces derniers prétendent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu l'ordonna. Ce sentiment est reçu par presque tous les Théologiens modernes; mais ils le défendent plûtôt qu'ils ne le prouvent. Le Ministre Saurin, qui a tâché de le soutenir le mieux qu'il lui a été possible, avoüe de bonne foi *que si les profondes perquisitions des Savans qui ont recherché l'origine & les causes de ce signe, nous ont donné quelquefois de grandes lumières, leurs spéculations n'ont aussi servi très-souvent qu'à nous convaincre de l'inutilité de leurs travaux, & qu'à nous fournir des motifs de suspendre notre jugement sur cette matière.* Discours Histor. Critiq. Theolog. & Moraux sur les événemens les plus mémorab. du V. & du N. Testament, *Tom. I. Discours* 15. *pag.* 250.

(*) Ce Chevalier Jean Marsham, Anglois, a composé un excellent Livre,

G 2 in-

Il y a une chose certaine, c'est que Jérémie met les Egyptiens à la tête de tous les Circoncis (*). Tacite, dont l'autorité est d'un si grand poids, entre dans un détail beaucoup plus circonstancié. Il dit que Moïse, un des lépreux exilés, étant un homme d'esprit, & qui avoit parmi eux de la réputation, voiant leur accablement, les pria d'avoir bon courage, & que s'étant fait déclarer leur Capitaine, il devint leur Législateur, & les conduisit par les déserts de l'Arabie (†).

Si

intitulé *Chronicus Canon Ægyptiacus*, imprimé à Londres en 1672. in-folio.

(*) *Visitabo super omnem qui circumcisum habet præputium, super Ægyptum, & super Judam, & super Edom, & super Ammon, & super Moab.* JEREM. *Cap. IX. Vers.* 25. 26.

(†) *Plurimi Auctores consentiunt, ortâ per Ægyptum tabe quæ corpora fœdaret, Regem Occhorim, adito Hammonis Oraculo, remedium petentem, purgare regnum, & id genus hominum, ut invisum Deis, alias in terras avehere jussum. Sic conquisitum collectumque vulgus, postquam vastis locis relictum sit, cæteris per lachrimas torpentibus,* Mo-

Si l'Ecriture ne déterminoit pas notre sentiment, vous voïez, Madame, combien il seroit difficile de pouvoir fonder aucune certitude sur des opinions aussi opposées les unes des autres. Les Auteurs Juifs nous assûrent des faits dé-

Mosen unum Exsulum monuisse, ne quam Deorum hominumve opem expectarent; ab utrisque deserti, sed sibimet ut Duci cœlesti crederent, primo cujus auxilio credentes præsentes miserias pepulissent. C'est-à-dire: »Mais ils s'accordent presque tous en ce »point, que l'Egypte étant infectée de la»drerie, le Roi Bochoris, par l'avis de »l'Oracle d'Ammon, les chassa de son païs »comme une multitude inutile & odieuse »à la Divinité. Ils ajoutent que comme ils »étoient épars par les déserts & avoient »perdu tout courage, Moïse, l'un de leurs »Chefs (*a*), leur conseilla de n'attendre »aucun secours des Dieux des hommes qui »les avoient abandonnés, mais de les suivre »comme un guide céleste, qui les tireroit »de danger.« TACITE, Histoire, *Liv. V. Je me sers de la Version de* Perrot d'Ablancourt.

(*a*) Cela n'est point dans l'Original; mais il y a, *Moïse, un des Bannis.* MANETHON dit, *un des Lépreux.*

démentis par les Egyptiens. L'apparence semble être pour ces derniers; mais la Religion parle en faveur des autres.

§. V.

DE LA PARTIALITE' DES HISTORIENS, PRE'VENUS EN FAVEUR DE LEUR NATION ET DE LEUR RELIGION.

LA prévention des Historiens, & la bonne opinion que la plûpart ont de leur patrie ou de certains peuples, est un des principaux obstacles qui nous empêchent d'appercevoir dans leurs Ecrits l'exacte vérité des faits qu'ils rapportent. Les mêmes choses sont presentées quelquefois par deux Auteurs d'un mérite distingué, d'une façon si différente, qu'on est étonné de voir l'éloignement qu'il y a du sentiment de l'un à celui de l'autre.

Si nous n'étions pas obligés de nous soumettre dès que l'Ecriture a parlé, je

je vous prie de juger, Madame, de ce que nous penserions de cet endroit de la Bible, où il est dit que les Israélites, mourant de soif dans le desert, Moïse fit sortir de l'eau d'un rocher, qu'il frappa avec une verge. Voici comment Tacite raconte ce fait. *Rien ne les incommoda tant que la soif, dont ils étoient à demi-morts & couchés par terre, lorsque tout-à-coup une troupe d'ânes sauvages qui revenoient de la pâture, s'allérent enfoncer dans le creux d'une forêt (*); ce que Moïse aïant apperçu, il les suivit, croïant que la verdure du lieu ne seroit pas sans quelque fontaine, & trouva de l'eau en abondance* (†).

Com-

(*) Cet endroit est flatté & déguisé. Il y a dans l'Original, *in rupem nemore opacam*, c'est-à-dire, *vers un rocher couvert de bois*; ce qui revient parfaitement au rocher, dont Moïse fit sortir de l'eau.

(†) *Sed nihil æquè quam inopia aquæ fatigabat. Jamque haud procul exitio totis campis procubuerant, cum grex asinorum agrestium è pastu in rupem nemore opacam concessit. Secutus Moses, conjectura herbidi soli, largas aquarum venas appulit.* TACI-

 TUS,

Comme l'esprit saisit toujours le vraisemblable & se porte de lui-même au naturel ; si Moïse n'étoit qu'un simple Historien, tous les suffrages seroient en faveur de Tacite ; mais aucun des Juifs ne changeroit de sentiment ; ils tiendroient opiniâtrement pour leurs Historiens, & leur vanité seroit plus flattée, que leurs Peres se fussent desaltérés dans le désert par le secours de la Divinité, que par un moïen, simplement produit par le cours ornaire des choses.

Il en est de toutes les autres Nations ainsi que de la Juive, & elles adoptent volontiers tous les événemens qui peuvent servir à les illustrer. Un Historien qui veut plaire & avoir des Lecteurs, est obligé de s'accommoder à un usage aussi pernicieux. Quinte-Curce ne fait pas difficulté de dire qu'il

TUS, Historiæ, *Lib. V.* Je ne comprends point comment ce morceau s'est conservé jusqu'à nous, & que les Moines ne l'aïent pas fait disparoître dans les tems d'ignorance, comme tant d'autres Manuscrits, qu'ils ont supprimés, ou châtrés.

qu'il écrit beaucoup de choses qu'il ne croit pas : *Equidem plura transcribo quam credo ; nam nec adfirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accepi.* La précaution que prend Quinte-Curce de dire qu'en rapportant des choses qu'il ne croit pas, il n'ajoutera point des raisons pour les prouver, ne l'a point garanti des reproches qu'on lui a faits d'avoir trop donné dans des idées outrées, & de raconter bien des faits, plûtôt en Poëte & en Déclamateur, qu'en Historien (*).

Les Auteurs Grecs, & sur - tout Hérodote, ont été taxés très-souvent d'avoir favorisé leur patrie dans toutes les occasions. On a fait le même reproche aux Latins, & nous voïons de nos jours les excès où sont tombés bien des Ecrivains, en parlant de leur Nation. Un Historien, qui ne passe ni pour exact, ni pour sincère, n'a pû s'em-

(*) Q. CURTIO ..... *non defuere qui objicerent quæsiti interdum medicamenta candoris, & numerorum usum paulò intemperantiorem.* FAMIAN. STRADA, Prolus. III. *Libri II. pag.* 265.

s'empêcher de se récrier sur les impertinences des Auteurs qui ont écrit les loüanges, plûtôt que la Vie de Charles-Quint (*). Non contens d'avoir rapporté plusieurs prodiges, ils ont assuré que le soleil s'arrêta dans sa course, pour donner aux Impériaux le tems de défaire entiérement le Duc de Saxe & l'armée Protestante, l'an 1547. & Sandoval, Historiographe de Philippe III. Evêque de Pampelune, aprés avoir certifié ce fait, ajoute que le soleil fut vû ce jour-là, pendant la bataille, de couleur de sang, en Espagne, en France, en Italie, & en Allemagne. Il parle de ce dernier prodige comme témoin oculaire, & le bas peuple est encore persüadé aujourd'hui de la vérité de ce fait dans toute l'Espagne.

Voiez, Madame, ce qu'il faut pour autoriser éternellement l'opinion du renouvellement d'un prodige, que Dieu

(*) *Le Pere* MAIMBOURG, *dans son* Histoire du Luthéranisme, *Tome II. pag.* 164.

Dieu opéra autrefois pour son peuple. De pareils mensonges sont contraires à la Religion, & un esprit foible peut se figurer que puisqu'on a cru, & qu'on croit encore dans une partie de l'Europe que le soleil s'étoit arrêté pour Charles-Quint, on a pû croire autrefois en Asie qu'il avoit retardé son cours pour Josué. L'autorité de l'Ecrivain qui certifie le miracle arrivé dans ces derniers tems, influe encore sur le parallèle; c'est un Evêque, une personne distinguée, un juge de la Religion, établi par Dieu même.

§. VI.

LES HISTORIENS SONT REMPLIS DE PRODIGES.

CEtte quantité de miracles, dont la plûpart des Historiens remplissent leurs Ouvrages, éloigne encore la connoissance de la vérité. Ces événemens extraordinaires sont autant de voiles obscurs, qui cachent la véritable cause de beaucoup de faits.

Dans

Dans bien des Auteurs anciens, ce sont les sacrifices, les entrailles des victimes, les poulets sacrés, qui occassionnent & décident du gain ou de la perte d'un Empire, & de la durée d'un Roïaume. Il y a dans le I. Livre d'Hérodote presque autant d'Oracles que de pages. Je ne doute pas qu'ils n'aient été rendus ; mais je voudrois savoir si l'on y a toujours ajouté une grande confiance, si l'on a déterminé leurs réponses par des présens, & si l'on s'est servi de leur sens ambigu pour prévenir l'esprit du peuple, aisé & facile à séduire? On ne sauroit douter que souvent ceux qui consultoient les Oracles, n'y ajoutoient aucune foi : s'ils en avoient eu le pouvoir, ils eussent peut-être traité ceux qui les rendoient, comme un Général Romain traita les poulets sacrés.

Quand les Auteurs anciens ont parlé d'un miracle, & qu'ils lui ont attribué quelque événement considérable, j'aurois voulu qu'ils eussent développé comment il l'avoit produit, & décidé précisément si un tel fait étoit arrivé par une cause surnaturelle, ou

par

par une ordinaire, occasionnée par l'idée & l'impression d'un miracle sur les esprits des peuples & des armées. Il semble qu'ils n'aient pris soin de compiler tant de prodiges, que pour rendre leurs Histoires plus respectables. Tite-Live même, Ecrivain d'une grande réputation, & doüé de beaucoup de jugement & de génie, nous a donné une compilation (*) insupportable de tous les prétendus miracles, que croioit la superstition Païenne; ce qui fut cause que St. Grégoire con-

(*) Tantôt il bouleverse les Elémens, il fait ensuite naître un cheval d'un bœuf; quelquefois les statues ont sué du sang, il a plû des pierres, si l'on veut l'en croire, ou plûtôt les Historiens, dont il emprunte toutes ces belles fables. *In locum Marcelli, ubi is se Magistratu abdicavit, suffectus Fabius Maximus tertium. Mare arsit eo anno: ad Sinuessam bos equuleum peperit: signa Lanuvii ad Junonis sospitæ cruore manavere: lapidibusque circa id Templum pluit: ob quem imbrem Novendiale, ut assolet, sacrum fuit: cætera quæ prodigia cum cura expiata.* TIT. LIV. *Decad. III. Lib.* 3. *pag.* 114. *Edit.* Francofurt. *M. D. LXXXVIII.*

condamna ses Ouvrages au feu, comme pleins de prodiges & d'événemens surprenans, dont la croiance étoit contraire à la Religion Catholique. La nécessité obligea Tite-Live d'écrire de cette manière: les regîtres publics, & les Historiens qui l'avoient précédé, avoient rempli leurs Ouvrages de ces visions chimériques; il n'eût pû les supprimer des siens, sans scandaliser les peuples, qui n'étoient pas moins superstitieux dans son tems, qu'ils l'étoient dans les siècles précédens. On peut dire que les erreurs de nos peres sont la source des nôtres, & que les nôtres augmenteront celles de nos enfans. Presque tous nos Historiens Catholiques sont remplis de puérilités & de pieuses chimères (*), qui rendent leurs

(*) Les Historiens qui dans ces derniers tems ont eu beaucoup de réputation, n'ont guères été plus réservés sur les prodiges & les miracles, que Tite-Live. Sans parler de Maimbourg & de tant d'autres Ecrivains, reconnus pour des menteurs & des conteurs de fables, je me contenterai de citer ici un passage du Pere d'Orléans, qui dans une seule

leurs Ouvrages mépriſables aux gens de

ſeule action, arrivée entre des Eſpagnols & des Mahométans, fait faire preſque autant de miracles, que les Hiſtoriens Romains en ont racontés. Je voudrois bien ſavoir pourquoi depuis trois ou quatre cens ans nous ne voions plus de ces prodiges : les hommes ont beau ſe battre, le Ciel n'entre point dans leur démêlé, les Anges ne viennent plus exterminer les Mahométans, les Elémens ne ſe confondent plus pour détruire les Saraſins. Eſt-ce que les perſonnes en faveur de qui s'opéroient ces miracles, étoient plus honnêtes gens que nous ne le ſommes ? Ceux qui connoiſſent l'Hiſtoire, n'oſeroient ſûrement ſoutenir une pareille opinion. Ecoutons donc parler le Pere d'Orléans, & voions ſi les Hiſtoriens modernes ſont plus réſervés que les anciens ſur l'article des miracles. *Alcaman ne perdit point de tems, il fit avancer vers la caverne les premiers de ſes bataillons, & auſſi-tôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui ſe préſentérent les premiers. On fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient été accablés, ſi par un miracle, dont toute l'Hiſtoire fait foi, ces fléches n'euſſent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main inviſible, dont les Maures ſeuls reſſentirent les coups. Pluſieurs furent tués, d'au-*

de sens, & en cela les François semblent le disputer aux Espagnols; car il est aussi ridicule de dire que les murailles d'Angoulême, sous le Régne de Clovis I. s'abbatirent tout-à-coup par la vertu d'une petite phiole (*), que de faire arrêter le Soleil pendant la du-

d'autres blessés. La terreur se mit dans leur armée, & à mesure qu'ils s'effraïoient, Pélage & les siens se sentoient animés d'une nouvelle ardeur. Ils sortirent de leurs cavernes, comme des Lions en furie, & chargérent les Infidèles avec tant de valeur & de succès, qu'ils en laissérent plus de vingt mille étendus sur le champ de bataille. Le Général y demeura, le reste se réfugia sur le haut de la montagne Ausena, sous laquelle étoit creusé l'antre que Pélage avoit occupé; mais les fugitifs ne purent échapper à ceux que le Prince Goth avoit dispersés aux environs. Les uns furent passés au fil de l'épée, les autres poussés jusqu'au bord de la riviére de Deva. S'étant engagés dans le défilé d'un rocher escarpé sur le bord du fleuve, la terre s'écroula tout-à-coup, & les ensevelit dans ses eaux. Révolutions d'Espagne, &c. *Tom. I. pag. 46.*

(*) VOSSIUS *de Historicis Latinis. pag. 98.*

durée d'une bataille contre les Protestans.

Des Ecrivains, qui nous ont transmis les Histoires des Croisades, les ont remplies de tant de miracles, & si contraires à la raison, qu'il est inutile de vouloir en montrer la fausseté & le ridicule. Qui peut croire que des bataillons célestes, vétus de blanc, soient descendus du Ciel pour aider des gens, dont la première intention étoit bonne; mais dont les actions pour y parvenir étoient si terribles, qu'ils se souilloient la plûpart, sans crainte & sans remors, des plus grands crimes? Les peuples qui vivoient dans ces tems-là, avoient l'esprit rempli d'enchantemens, de prodiges, de sortilèges & de miracles, c'étoit le goût du siécle, & les Auteurs qui écrivirent les actions de quelques personnages illustres, les accommodérent au goût du Roman. Delà sont venues les Histoires incroiables de Renaud, d'Armide, &c. renouvellées de nos jours par les Poëtes Italiens.

Voici comment parle un célèbre Théologien sur le goût qui régnoit

 dans

dans ces siécles-là. *C'étoit le défaut, ou plûtôt la simplicité grossière, de plusieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des personnes illustres, ils ne seroient point éloquens, si, pour l'ornement du discours, comme ils se le figuroient, ils ne mêloient dans leurs Ouvrages des fictions Poëtiques, ou quelque chose de semblable, & par conséquent le mensonge avec la vérité* (*). La croiance des prodiges & des événemens miraculeux avoit saisi si fort l'imagination des peuples, & les portoit à de si grandes extravagances, que dans le neuviéme siécle (†), Agobard, Evêque de Lion, composa un Traité pour combattre & détruire toutes ces superstitions ridicules. *Une*

si

(*) *Hoc erat Antiquorum plurimorum vitium, vel potius quadam sine judicio simplicitas, ut in clarorum virorum gestis scribendis se minus existimarent elegantes, nisi ad ornatum, ut putabant, sermonis, poeticas fictiones, vel aliquid earum simile admiscerent, & consequenter vera falsis committerent.*

(†) L'an 833.

si grande folie, dit ce Prélat, *s'est emparée déjà du pauvre monde, que les Chrétiens se persuadent des absurdités, que personne ne pouvoit persuader auparavant aux Gentils* (*).

§. VII.

OPPOSITIONS DE SENTIMENS DES HISTORIENS D'UN PARTI OPPOSÉ, ET D'UNE DIFFÉRENTE RELIGION.

IL est vrai que depuis deux ou trois siécles, les Historiens sont beaucoup plus retenus dans le recit des miracles. Plusieurs ont même rejetté ceux qu'ont rapportés les Anciens : mais ils ont un autre défaut, aussi contraire à l'éclaircissement de la vérité ; ils semblent plûtôt être les Avocats & les défenseurs de certains Partis, que les

(*) *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum ; ut nunc sic absurde res credantur à Christianis, quales antea ad credendum non poterat quisquam suadere Paganis.* AGOBARDUS.

les fidèles Ecrivains de ce qui s'est passé. La différence de Religion, & les divers sentimens, qui dequis quelques siécles ont divisé l'Europe, ont jetté autant de confusion dans l'Histoire moderne, que l'Antiquité en a apportée dans l'ancienne. Dès qu'un Auteur Catholique écrit quelques Histoires (*), elles sont aussi-tôt démenties par des Protestans, Luthériens (†), ou Réformés (¶). Les mêmes faits, les mêmes événemens, deviennent tout différens. Les caractères des personnes sont entiérement dissemblables: chacun veut avoir le droit, la raison, & la vérité, de son parti; chacun allégue un nombre d'Ecrivains qui autorisent son sentiment. Un Auteur qu'on contredit, en appelle à la prudence de son Lecteur, il se récrie contre la mauvaise foi de son Adversaire, il lui dit magistralement des injures, qui ne ser-

(*) *Histoires du Luthéranisme & du Calvinisme, par* MAIMBOURG.
(†) SECKENDORF.
(¶) BAYLE & JURIEU.

servent point à éclaircir la dispute, & l'on est aussi peu avancé lorsqu'on a lû tout l'Ouvrage, qu'avant que d'y avoir jetté les yeux (*). Il y a quelques Auteurs qui paroissent exempts de toute partialité (†); mais se sont ceux-là que bien des Ecrivains, zèlés pour leur parti (¶), prennent à tâche de décrier. Ils font si bien, que, s'ils ne les convainquent pas d'erreur, ils embrouillent la vérité, & obscurcissent l'évidence de certains faits. Si nous
nous

(*) On a cette incommodité à essuier dans la lecture des Livres, faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas la vérité. Les faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; & ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté, se font une querelle personnelle. LA BRUYERE, Caractères ou Mœurs de ce Siécle, *pag.* 171.

(†) *Mr.* DE THOU. RAPIN THORAS, &c.

(¶) *Tous les Ecrivains Jésuites.*

nous en rapportons à Sleidan, Luther vécut & mourut comme un Prédestiné (*). Plusieurs Auteurs Catholiques, & même presque tous, en font un débauché & un vrai malheureux. Il n'y a point de milieu entre deux extrémités aussi opposées; qui croire dans une aussi grande dissemblance de sentimens? Chacun suit les Ecrivains de sa Religion; mais cette conduite n'éclaircit point la vérité, elle ne fait qu'ouvrir la carrière aux doutes & à l'incertitude.

Je défie l'homme le plus judicieux, qui lira sans passion les différens Historiens de la Réformation en France, de pouvoir porter un jugement précis sur les faits principaux; la Journée même de la Saint-Barthélemi perd quelque chose de son horreur & de son exécration dans certains Historiens Catholiques. Quant aux caractères des principaux chefs des différens par-

(*) SLEIDAN, Histoire de l'Etat de la Religion & République sous Charles-Quint, *Liv. IV.*

partis, tels que les Guises, les Montmorencis, les Condés, & les Chatillons, il est impossible de pouvoir en juger par les Auteurs qui ont écrit de leurs jours (*), Ceux qui sont venus quel-

(*) *Il est si difficile de s'empêcher, en écrivant l'Histoire, d'avoir la même aversion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Historiens de l'Antiquité qu'on ne puisse blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs passions. En effet, je pense que si nous avions les guerres Puniques, écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles se pouvoient débiter dans Carthage avant sa destruction, nous y verrions des descriptions de combats bien différentes de celles que nous avons dans T. Live, & dans les autres Historiens Romains. Ceux-ci mettent aussi toujours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de soldats, par la seule vertu des Chefs, & la bonne discipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fussent contrôlés en cela par ceux du parti contraire? La même diversité se remarqueroit vraisemblablement aux résolutions prises dans le Sénat de Carthage, qui feroient accompagnées d'autant de raison & d'équité, qu'on verroit d'injustice en celui de Rome. Et s'il nous restoit ce qui peut avoir été écrit pour l'un & pour l'au-*

tre

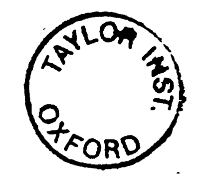
quelque-tems après, ont semblé s'approcher de la vérité, & vouloir prendre un juste milieu; mais ils se ressentent toujours du génie de leur parti, & malgré leur affectation pour l'amour de la vérité, on reconnoît l'esprit qui les anime. Il en est peu qui rendent hommage aux vertus de leurs adversaires, sans y apporter quelque correctif malin (*); ensorte que si pour cons-

tre de ces deux grands partis, il est à croire que la bonne cause ne se trouveroit pas toujours du côté de la bonne fortune, comme il est arrivé par le malheur des vaincus, dont on a supprimé les Ecrits avec la liberté & l'Empire. Car encore que les Historiens de l'une & de l'autre République convinssent par nécessité des principaux évènemens, comme du siége & de la prise des villes, des batailles données, & de choses semblables, c'est sans doute que la raison des conseils, les moiens tenus en l'exécution, & les circonstances de toutes les choses, seroient représentées bien différemment, selon le génie particulier de chaque Ecrivain, qui feroit son possible pour mettre le tort du côté de ses ennemis. LA MOTHE LE VAYER, Discours sur l'Histoire, &c. *Tom. I. pag.* 341. *Edit.* in-folio.

(*) Voïci le jugement qu'a fait un des plus

constater la vérité d'un fait, ou la justesse

plus illustres Savans des Historiens des différens partis, on verra de quelle précaution il usoit en lisant leurs Ouvrages, qu'il regardoit plûtôt comme des Romans que comme des Histoires; il exceptoit cependant du nombre de ces Historiens Mrs. de Thou & Mezeray. *Je vous avoüe que je ne lis presque jamais les Historiens dans la vûë de m'instruire des choses qui se sont passées, mais seulement pour savoir ce que l'on dit dans chaque Nation & dans chaque parti, sur les choses qui se sont passées. Quand je lis les Histoires des guerres civiles du dernier siècle, composées par nos Auteurs, je trouve que les Protestans de France n'étoient jamais dans leur tort; mais quand je lis les mêmes guerres dans les Historiens du parti contraire, sur-tout si ce sont des Moines ou des Ecclésiastiques, je me trouve transporté dans un autre païs où je ne me reconnois plus. Les premiers prétendent que les Protestans n'ont jamais été les aggresseurs, qu'ils ont souffert mille insultes & mille supplices avant que de repousser la force par la force; que jamais ils n'ont eu autre dessein que d'obtenir la permission de servir Dieu selon les lumières de leur conscience; que l'obéïssance à leur Prince légitime a toujours été une chose sacrée & inviolable parmi eux, & qu'ils ont seule-*



tesse & la précision d'un caractère, il fal-

ment tâché de se dérober à la fureur de leurs ennemis qui obsédoient le Roi, ou d'empêcher que l'on ne renversât les loix fondamentales du Roïaume pour la succession à la Couronne, lesquelles les Catholiques avoient résolu de ruiner de fond en comble, par la plus infame & la plus détestable Ligue dont on ait jamais oüi parler. Mais les Moines renversent toute cette œconomie. Ce sont les Huguenots, (disent-ils) qui ont pris les armes les premiers; ils ont conspiré contre la propre personne de nos Rois, ils ont brûlé & saccagé tout le Roïaume avant qu'on leur eût fait la moindre chose; ils ne faisoient point de démarches qu'avec les vûes les plus horribles que l'on puisse concevoir; les Catholiques avoient toujours les meilleures intentions du monde; pour des violences, ils en exerçoient fort peu dans les lieux où ils étoient les plus forts; quelquefois l'insolence & l'impiété des Hérétiques les armoit d'une juste indignation, mais l'Historien coule là-dessus en deux ou trois mots. La Saint-Barthélemi fut un acte de prudence nécessaire & légitime pour prévenir l'Admiral de Châtilon, qui avoit résolu de faire égorger tous les Catholiques.

Après cela, n'est-ce point peine perdue que de lire l'Histoire? Car si d'un côté le bon sens veut que je me défie d'un Historien Huguenot,

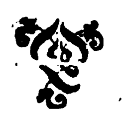
falloit user de la maxime de Josephe
aveo

not, & que je le soupçonne, ou de n'avoir pas pénétré les pernicieux desseins de son parti, faute de discernement, & à cause des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir dissimulés afin de sauver l'honneur de sa Religion; de l'autre côté, le même bon sens veut aussi que je me défie d'un Historien de la Communion Romaine, & que je le soupçonne, ou d'avoir malicieusement tû certaines circonstances qui serviroient à la justification des Huguenots, ou de leur avoir imputé faussement des choses qui les rendent haïssables, ou d'avoir cru par des jugemens préoccupés, que tout ce qui se faisoit dans son parti étoit légitime; & qu'au contraire, ceux qu'il regardoit comme Hérétiques, n'étoient animés que d'un esprit de rage, de fureur, & d'impiété. S'il m'est permis à moi qui suis de la Religion, de douter de la bonne foi d'un Ministre qui écrit l'Histoire, à plus forte raison me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un Ecclésiastique Séculier ou Régulier. Bien entendu qu'un Catholique se donne une semblable liberté de douter un peu moins de la bonne foi d'un Ecclésiastique, que de celle d'un Ministre. Vous voiez, Monsieur, que je ne suis pas trop mal fondé de ne chercher dans l'Histoire que l'esprit, les préjuges, les intérêts, & le goût

avec les Historiens de ces derniers tems, on ne pourroit fonder aucune certitude sur leurs Ecrits. Voici comment s'explique cet Auteur Juif. *Une preuve & une marque véritable de la certitude d'un fait, c'est le consentement uniforme de tous les Ecrivains* (*). Tant qu'il y aura des Moines qui écriront l'Histoire, je doute qu'on puisse jamais espérer cette unanimité.

du parti dans lequel se rencontre l'Historien. Critique Générale de l'Histoire du Calvinisme, *pag.* 15.

(*) Τῆς μὲν γὰρ ἀληθοῦς ἐστι τεκμήριον ἱστορίας εἰ περὶ τῶν αὐτῶν ἅπαντες ταῦτα καὶ λέγοιεν καὶ γράφοιεν. *Vera siquidem Historiæ indicium est, si de eisdem rebus omnes eadem dicant & scribant.* JOSEPH contra Apionem, *Lib. I. pag. m.* 1035. *f.*



§. VIII.

§. VIII.

RIDICULE DE L'HISTOIRE, OU DES ANNALES DE TOUS LES DIFFE'RENS ORDRES DE MOINES.

LEs ridicules Annales, & les Histoires fabuleuses qu'ont écrites beaucoup de Religieux, ont achevé de gâter le goût & d'offusquer la vérité. Ils ont raconté tant de chimères, ils ont farci leurs Livres de tant de mensonges, que quiconque les lit malheureusement avec quelque croiance, est pour jamais égaré du chemin de la vérité. Ceux-mêmes qui ont écrit le plus purement & avec le plus de retenuë (*), ont été obligés de mentir dans bien des endroits; leur état, leur engagement, leur Religion, la gêne où les réduisoit leurs Supérieurs, les a forcés à déguiser, à changer, & à affoi-

(*) Les Peres DANIEL, & d'ORLEANS.

affoiblir bien des faits. Quelques-uns même ont poussé la partialité si loin, que la loüange & la tournure qu'ils ont voulu donner à quelques événemens occasionnés par leurs Ordres, les a contraints de sortir du Roïaume pour éviter la juste indignation des Magistrats (*). Ces Ecrivains cependant ont relevé par de grands talens leur peu d'exactitude sur bien des faits: dans tout ce qui ne regarde ni leur Ordre, ni leur parti, ils ont montré un grand discernement & beaucoup de génie; mais il est une foule de mauvais Ecrivains que les Couvens & les Cloîtres ont produits, qui semblent avoir pris plaisir à s'aheurter contre le bon sens, ils ont deshonoré la Religion dans leurs Ecrits, en voulant l'illustrer. Les Histoires de certains Ordres, les Vies particulières de bien des Saints, sont écrites, au jugement d'un grand

(*) Le Pere JOUVENCI, obligé de se retirer à Rome, à cause de son *Histoire des Jésuites*, écrite en fort beau Latin.

grand Evêque (*), avec moins de gravité que celles des Philosophes Païens, composées par Diogène Laërce. Les Légendes de bien des Saints paroissent moins sensées, que les Contes des Fées les plus ridicules.

Je ne crois pas qu'on puisse transmettre à la Postérité des puérilités égales à celles qu'on lit dans les *Conformités de St. François avec Jesus-Christ.* Ce Saint avoit des conversations fort particulières avec la plûpart des animaux : il entendoit leur langage, & ils comprenoient le sien. Un jour, voulant dire son Office & en étant détourné par le chant des hirondelles, il leur fit un petit compliment fort bien tourné. *Mes sœurs les hirondelles*, leur dit-il, *il est tems que je parle, car vous avez assez dit. Taisez-vous, jusques à ce que la parole de Notre-Seigneur soit accomplie*, & elles se tûrent. Une autre fois, appercevant une cigale, il l'appella *sa sœur la Cigale* ; & l'a-

(*) MELCHIOR CANO, Evêque des Canaries.

l'animal s'étant perché ſur ſon doigt, il lui fit chanter les loüanges de Dieu. Peut-on écrire de pareilles ſottiſes, & remplir l'eſprit des peuples de pareilles viſions? Cependant, quelques ridicules que ſoient ces menſonges, ils ont trouvé des approbateurs, même parmi des gens nourris & élevés dans les Sciences, & vivant au milieu d'habiles gens. Le Jéſuite Gazée, après avoir certifié qu'un Enfant Jéſus deſcendoit quelquefois d'un Autel pour venir badiner avec des jeunes enfans (*), aſſûre & releve le Miracle d'une brebis de St. François, qui alloit au chœur dès qu'elle entendoit chanter les Moines : elle y fléchiſſoit les genoux & ſaluoit la Vierge, & lorſqu'on élevoit l'Hoſtie, elle baiſoit la terre par honneur (†). Je ne m'éton-

(*) Ce Jéſuite a fait un Livre en deux Tomes, ſous le titre de *Pia Hilaria*, où, parmi bien d'autres abſurdités, celle-là tient une place diſtinguée.

(†) *Ridebis, Huguenota, ſi fors hæc leges, naſumque rigens, inquies, belli logi! Frundebis, Huguenota: ſi fors non volas, vivet,*

tonne point qu'on donne à une bête une ame capable de raiſon, & qu'on lui faſſe connoître les Myſtères les plus cachés de la Religion. Dès qu'on veût me perſuader que l'Enfant Jéſus vient joüer à la Foſſette, à Colin-Maillard, ou à Pette-en-Gueule, je crois tout poſſible.

Vous voiez aiſément, Madame, que de pareils miracles n'ont pas beſoin d'être réfutés pour paroître évidemment faux; ils portent avec eux le caractére d'impoſture. Eſt-il rien de ſi abſurde, rien de ſi contraire à la Religion, à la ſpiritualité de notre ame, que d'accorder aux bêtes la raiſon & la connoiſſance de la Divinité, qui ſont les ſeules choſes qui nous diſtinguent d'elles! Ces chimères ſont cependant

vet, vigebit veritas, error cadet. Germana Franciſci ſoror docilis bidenti frendente te, ringente te, laudabitur. Ne voilà-t-il pas un beau ſujet pour prendre un air de ſupériorité ſur les Proteſtans! En vérité cela eſt pitoiable. Bien des gens, en voulant défendre notre Religion, donnent des armes à nos adverſaires.

pendant moins étonnantes & moins ſcandaleuſes, que ne l'eſt le perſonnage qu'on fait joüer à quelques Saints. Je ne crois pas que la ſuperſtition idolâtre, ni que l'impiété du Paganiſme ait jamais prêté à Vénus l'emploi qu'un Moine Allemand (*) donne à la Ste. Vierge. Il raconte qu'un Prêtre aiant enlevé une certaine Béatrix, Portiére d'un Couvent de Religieuſes, elle alla, avant de s'enfuir, au pied de l'Autel de la Vierge, lui fit une harangue aſſez courte, & lui laiſſa les clefs du Couvent. Cette Religieuſe reſta quinze ans abſente, & après s'être laſſée de débauche, il lui prit envie de retourner dans ſon Couvent. Le tems qu'elle avoit été abſente, lui faiſant eſpérer qu'on ne la reconnoîtroit plus, elle y fut s'informer de ce qu'on diſoit de Béatrix. On lui répondit que c'étoit une très-ſage Religieuſe, qui rempliſſoit à merveille ſon devoir : elle comprit alors à qui elle avoit l'obligation d'avoir ſauvé ſa réputation, &
cou-

(*) CESARIUS.

courut à l'Autel de la Vierge, qui lui dit ces paroles. *Pendant quinze ans j'ai rempli ta place & fait ton Office: retournes maintenant à ton poste & fais pénitence; car qui que ce soit n'a connu ton crime* (*). Qu'on ajoute à ces impiétés les Contes de St. Maclou, qui disoit la Messe sur une baleine, de St. Macaire, qui a fait une pénitence de six mois pour avoir tué une puce, ou un moucheron qui l'avoit piqué, & on verra que c'est avec juste raison que le Cardinal Bessarion a dit que ce qu'on racontoit des nouveaux Saints lui faisoit révoquer en doute tout ce qu'on avoit écrit des anciens.

On a depuis quelque-tems purgé la plûpart des Livres nouveaux de ces horreurs & de ces puérilités, capables de scandaliser les hommes, plûtôt que de les attirer à la piété; mais malgré les soins qu'on a pris, il reste encore un

(*) *Ego per quindecim annos absentiæ tuæ Officium tuum supplevi: revertere nunc in locum tuam, & pœnitentiam age, quia nullus hominum novit excessum tuum.*

un nombre d'Ecrits, dont on ne sauroit trop décrier la lecture. Vous avez lû, Madame, un Recueil des Miracles (*) du bienheureux Pâris : actuellement la moitié de Paris est persuadée de leur réalité, & néanmoins rien n'est si évident que leur fausseté. Si par hazard la France devenoit Jansénisté, tous les Historiens, ridicules Compilateurs de phrénesies des Convulsionnaires passeroient pour des Auteurs d'une autorité inexpugnable; & tel les méprise aujourd'hui, dont les fils, ou les petits-fils seroient prêts à se faire égorger pour leur défense. Je doute qu'on dépeigne mieux le ridicule des opérations miraculeuses de St. Pâris, que le fait l'Auteur des *Lettres Juives* (†); & réellement la plaisanterie

(*) C'est le Livre qu'a fait Mr. DE MONGERON.

(†) Ils résolurent donc de donner au nouveau Saint le pouvoir de guérir ceux qui auroient recours à lui, par des ballets & des chansons. Un Abbé (*a*), après avoir étudié long-tems en particulier, ouvrit le pre-

(*a*) *L'Abbé* BE'CHERAN.

rie & le mépris sont les seules armes qu'on doive emploier contre de pareilles visions. Ce seroit faire tort à l'esprit humain, que de le croire capable de donner dans de pareilles erreurs, s'il n'y étoit entraîné par une fureur phrénetique qui lui ravit l'usage de la raison. Le bas peuple à Paris croit à St. Pâris; mais beaucoup de ceux qui lui inspirent cette vénération pour le Diacre Jansénifte, ne croient pas même en Dieu: ils haïssent les Jésuites; c'en est assez pour béatifier leur ennemi. S'il prenoit fantaisie à ceux-ci de faire quelque Saint de leur façon, il passeroit aisément parmi les gens de leur

premier cet exercice. Il dansa sur le tombeau du Prêtre une danse, dans laquelle il y avoit un pas, nommé le *Saut-de-Carpe*, que l'Abbé faisoit dans la perfection. Il avoit une jambe plus courte que l'autre de quatorze pouces, & prétendoit que tous les trois mois elle allongeoit d'une ligne. Un Mathématicien, qui chifra le tems auquel sa guérison seroit complette, la régla à cinquante-cinq années de cabriolles. *Lettres Juives, Lett. VII. pag.* 51.

leur parti; mais il trouveroit chez les Janſéniſtes le revers de St. Pâris.

Croiez-vous, Madame, qu'un homme qui lira dans deux cens ans les Hiſtoriens des différens partis (*), puiſſe aiſément trouver la vérité, ſurtout ſi le Janſéniſme avoit un jour le deſſus? Vous voiez dans la diſpute d'aujourd'hui un échantillon de celle des Proteſtans. Nous ſommes dans le cas où nos petits-fils ſeront un jour; ils auront autant de peine à démêler la vérité de bien des faits, que nous en avons de connoître parfaitement les événemens, arrivés ſous François I. & ſes Succeſſeurs.

(*) Avec quelle véhémence, pour ne pas dire avec quelle fureur, Meſſieurs de Sens & de Montpellier n'ont-ils pas écrit l'un contre l'autre? Tous les deux rapportent des certificats & des témoignages reſpectables pour autoriſer leurs opinions, tous les deux prennent le Ciel pour juge de la droiture de leurs ſentimens, & tous les deux obtiennent chez leurs partiſans une entière croiance.

§. IX.

§. IX.

COMBIEN LES VE'RITABLES SUJETS D'UNE CHOSE SONT SOUVENT IGNORE'S DES HISTORIENS.

A Toutes les difficultés qui s'ofrent dans l'Histoire, joignez, Madame, le peu de connoissance que les Ecrivains ont de la principale cause qui á occasionné la guerre, la paix, le traité dont ils parlent. Les plus grandes entreprises n'ont eu quelquefois d'autres principes que la jalousie d'une Coquette, l'ambition d'une Favorite, la haine particulière d'un Ministre contre un Prince. Les Politiques se perdent en raisonnemens pour deviner une chose qu'ils ne sauroient connoître: ils font des discours, des Livres entiers, pour développer le sujet d'une guerre, qui n'a été entreprise & continuée que par les ressorts les plus communs. Si l'on venoit à découvrir que la jalousie ou la vengeance d'une femme, la fausse piété d'un Confesseur

les

les ont fait agir, on se moqueroit également, & de ceux qui ont été assez fous pour entreprendre ces guerres, & de ceux qui ont fait tant de raisonnemens inutiles pour en expliquer les raisons.

L'expédition de François I. dans le Milanez est une des plus grandes entreprises de la France, & qui lui a couté le plus cher. Si nous en croions Brantôme, elle n'a eu d'autre cause que l'intempérance de François I. & la débauche de l'Amiral de Bonnivet. Voici ce qu'en dit cet Auteur. *L'Amiral de Bonnivet conseilla lui seul à François I. de passer les Monts.....; non tant pour le bien & service de son Maître, que pour aller revoir une grande Dame de Milan & des plus belles, qu'il avoit faite pour maîtresse quelques années avant, & en avoit tiré plaisir, & en vouloit retaster. J'ai oüi dire,* poursuit-il, *ce Conte à une grande Dame de ce tems-là, & même qu'il avoit fait au Roi cas de cette Dame, qu'on dit qui s'appelloit la Signora Clarice, pour lors estimée des plus belles de l'Italie. Il lui en avoit fait venir l'envie*

vie de la voir & de coucher avec elle: & voilà la principale cause de ce passage du Roi, qui n'est à tous connue. Ainsi, la moitié du monde ne sait comment l'autre vit; car nous cuidons la chose d'une façon, qui est de l'autre. Ainsi, Dieu, qui sait tout, se moque bien de nous (*).

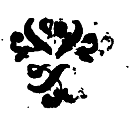
Ne voilà-t-il pas, Madame, un beau motif pour faire périr tant de malheureux soldats, pour ruiner ses peuples par des impôts, & pour réduire un Roïaume à deux doigts de sa perte, que celui de vouloir coucher avec la Signora Clarice? Je conviens, Madame, qu'on doit faire beaucoup pour une belle personne; mais c'est pousser les choses un peu loin, que de mettre l'Europe en feu. C'est renouveller la guerre de Troie, & armer avec moins de sujet que Ménélas; puisqu'il redemandoit sa femme, & que François I. alloit chercher celle d'autrui. Et quel est le Politique du tems de ce Mo-

(*) BRANTOME, Mémoires des Capitaines François, *Tome I. pag.* 208. 209.

Monarque François, qui se fût figuré que la fameuse Bataille de Pavie n'étoit qu'une suite d'une amourette imaginaire de ce Prince, occasionnée par la débauche de l'Amiral, son Confident & son Ministre?

Si nous pouvions démêler la moitié des véritables causes des événemens arrivés dans les dernières guerres, que d'intrigues de femmes, de jalousies outrées, d'ambitions démesurées n'apperceverions-nous pas? Bien des gens assûrent que les femmes sont les seules causes du siége de Lille, de la levée de celui de Turin, & de la conservation de Toulon. Aucun Historien jusqu'ici n'a osé écrire ce qu'il en pensoit. Qui sait si ceux qui viendront après nous, auront quelque idée de ces ressorts cachés, ou s'ils s'en tiendront simplement à ce qu'ils trouveront déjà écrit? Qui pourroit savoir au vrai ce qui s'est passé entre le Prince de Condé, Mr. de Turenne, & Louvois? Qui pourroit pénétrer tous les ressorts que la jalousie de ce Ministre a fait agir successivement contre ces Généraux, dé-

découvriroit des particularités, qui serviroient peut-être plus à illustrer ces grands hommes, que tout ce qu'on a dit d'eux. Il seroit beau de savoir comment ils ont trouvé le secret de battre les ennemis du Roi, & de se défendre de ceux qu'ils avoient auprès de lui, & qui tâchoient de les faire échoüer. Combien d'autres Généraux perdroient leur gloire, si l'on savoit les motifs auxquels ils en sont redevables ? Que de batailles gagnées par les avis d'un Ministre suborné, & traître à son Maître ! Que de places rendues, qu'on auroit pû aisément secourir ! Ces choses sont cachées d'un voile impénétrable ; nous n'appercevons que ce qu'on veut bien nous laisser croire, & comme dit Brantôme, *Dieu sait tout, & se moque de nous.*



§. X.

RÉCAPITULATION DES RAISONS DE L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

VOus appercevez aisément, Madame, la nécessité de n'accorder votre croiance à l'Histoire, qu'autant que les faits qu'elle rapporte ne blessent point votre lumière naturelle. J'ai tâché de vous montrer l'incertitude que l'ancienneté des tems a répandue dans ses commencemens, & les causes des différentes opinions des Ecrivains de nos jours. Vous avez pû appercevoir combien les préjugés & la Religion influent sur leur esprit, & combien ils sont forcés de s'accommoder au goût du peuple (*): ainsi, il vous est

(*) *Ut recte dicit Synosius in Calvitii Encomio*, Τὸ δὲ ῥᾷστον καταγελάσιμον δῆμος· δεῖται γὰρ τερατείας. *Ridet ac despicit plebs quod facillimum intellectu: opus vero ei narratione fabulosa.* SCHOCKIUS, de Fabula Hamelensi, *Part. II. Cap. II. pag.* 3.

est aisé de conclure qu'on ne peut appuier un sentiment de l'autorité de l'Histoire, qu'autant qu'elle s'accorde parfaitement avec la raison. Prodiges, miracles, choses surprenantes & contre la nature, sont des ridiculités & des mensonges, que le nom d'un Auteur, quelque mérite qu'il ait, ne peut rendre vraisemblables.

Avant d'aller plus avant, & d'entrer dans la discution du peu de choses que nous pouvons nous démontrer par la lumière naturelle & par nos connoissances, nous examinerons la croiance que nous devons donner à la Tradition & à l'autorité des Savans, afin que dépouillé de tous les préjugés, nous ne soions point arrêtés par de vaines difficultés, & par des argumens fondés sur des principes, qui, dès qu'ils sont contraires à la raison, sont encore moins respectables que l'incertitude de l'Histoire.



§. XI.

§. XI.

DE L'INCERTITUDE DE LA TRADITION, ET COMBIEN L'AUTORITE' DU PEUPLE EST ME'PRISABLE.

LA plus grande partie des faits & des événemens passés, qui ne sont arrivés jusqu'à nous que par la Tradition, sont si contraires à la raison, qu'ils semblent influer sur les autres, & exiger qu'on ne leur accorde aucune croiance qu'après les avoir mûrement examinés. Ceux qui se fondent sur les opinions générales, & transmises jusqu'à nous par la suite des tems, ressemblent aux Gladiateurs vaincus, qui pour conserver leur vie, avoient recours à la miséricorde du Peuple Romain, ne pouvant plus se défendre par leurs armes (*). C'est le sentiment de Sé-

(*) *Non faciam quod victi solent, ut provocent ad Populum: nostris incipiemus armis confligere.* SENECA, Epist. CXVII. *pag.* 456.

Sénèque : en effet, il n'est rien de si trompeur, rien de si faux, que l'idée que la plûpart des peuples ont de la fondation de leur Empire & des premiers événemens de leur Nation. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & après eux les François & tous les peuples d'aujourd'hui, se sont appliqués à l'envi l'un de l'autre à transmettre à leur postérité mille chimères, qu'ils ont cru capables d'illustrer leur Patrie, ou leur Religion. Dé-là sont venus les Contes des fabuleuses Dynasties des Egyptiens, les Histoires des Dieux & demi-Dieux des Grecs, de la Louve qui nourrit Remus (*) & Romulus, de la fondation

(*) Les plus illustres Historiens qui ont parlé de la fondation de Rome, ont senti combien ce qu'ils en écrivoient étoit peu vraisemblable; mais ils ont été forcés de suivre le torrent, d'adopter des chimères qui flattoient le Peuple Romain, & de se conformer au génie des gens pour lesquels ils écrivoient en général; le nombre des Lecteurs sages & Philosophes aiant été très-petit dans tous les tems. Tite-Live a bien connu le reproche que pouvoient lui faire ses Lecteurs sensés; aussi s'excuse-t-il le mieux

tion du Roiaume. des Gaules par le fils.

mieux qu'il lui est possible, & attribue au pouvoir des destins & à la fortune des Romains, ce qu'on croit pouvoir rejetter comme des fables. *Sed debebatur (ut opinor) fatis tantæ origo urbis, maximique secundum Deorum opes Imperii principium,* TIT. LIV. *Dec. I. Lib. I. pag.* 11. *Edit.* Francofurt. MDLXXXVIII. Plutarque se sert de la même excuse pour se disculper de rapporter tous les contes qu'on trouve à ce sujet dans les Historiens anciens. *Il y a des personnes*, dit-il, *qui traiteront ceci de fable & de conte inventé à plaisir ; mais si l'on fait attention au pouvoir de la fortune, on ne refusera pas d'y ajouter foi, sur-tout si l'on fait réflexion que les Romains n'ont pû parvenir à ce haut degré de gloire & de puissance, sans qu'il y ait eu quelque chose de divin & d'extraordinaire dans leur origine.* ὕποπτον μὲν ἐνίοις ἐστὶ τὸ δραματικὸν καὶ πλασματῶδες, οὐ δεῖ δὲ ἀπιστεῖν, τὴν τύχην ὁρῶντας οἵων ποιημάτων δημιουργός ἐστι καὶ τὰ Ῥωμαίων πράγματα λογιζομένους, ὡς οὐκ ἂν ἐνταῦθα προῆλθε δυνάμεως, μὴ θείαν τινὰ ἀρχὴν λαβόντα καὶ μηδὲν μέγα μηδὲ παράδοξον ἔχουσαν. PLUTAR. in Vit. Romul. *pag.* 22. Ce raisonnement ressemble assez à celui que font les Turcs pour prouver que Dieu approuve par les conquêtes qu'il leur fait faire, toutes les folies de leur

fils d'Hector, de la descente de la
Ste.

leur Religion. En vérité il falloit que Plutarque & Tite-Live comptassent bien sur la complaisance de leurs Lecteurs, pour les régaler, sur un prétexte aussi frivole, de mille fables, plus incroiables les unes que les autres; aussi les personnes qui avoient quelque érudition, regardoient-elles toutes ces histoires comme des contes. Et comment eussent-elles pû y ajouter quelque foi, puisqu'il y avoit des Historiens fameux, au nombre desquels Saluste tient le premier rang, qui attribuoient la fondation de Rome aux Troïens, qui, sous la conduite d'Enée, se trouvérent en Italie après la prise de Troïe, & qui s'unirent pour cela avec les Aborigènes? *Urbem (a) Romanam, sicut ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani, qui Ænea duce profugi, sedibus incertis vagabantur, cum his Aborigenes, genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum. His postquam in una mœnia convenere, dispari genere, dissimili lingua, alii alio more viventes, incredibile memoratu quam facile coaluerint. Sed postquam res eorum civibus, moribus, agris aucta, satis prospera, satisque pollens videbatur, sicuti pleraque mortalium habentur, invidia*

(a) CRISP. SALUST. Bell. Catil. *Cap. VI.*

Ste. Ampoule du Ciel, & cent autres ab-

vidia ex opulentia orta est. Igitur Reges populique finitimi bello tentare, &c. Voilà dans ce seul passage de Salluste la condamnation de tout ce qu'ont rapporté tant d'autres Historiens ; & pourquoi leur donnera-t-on la préférence sur celui qui passe pour le plus exact des Romains ? Bien d'autres faits dans l'Histoire Romaine sont aussi incertains que celui de la fondation de Rome. Presque tous les Auteurs se contrarient sur ce qui regarde *Romulus* : ils ne sont pas plus d'accord pour ce qui concerne le règne de *Servius Tullus*. Sous les premiers Consuls, la vérité historique n'est guères mieux débrouillée, & l'on peut aisément connoître par la lecture de Tite-Live, de Plutarque & de Denis d'Halicarnasse, l'incertitude qui règne dans l'Histoire des trois ou quatre premiers siécles de la République Romaine. Très-souvent ces Auteurs se contredisent les uns avec les autres ; quelquefois aussi ils avoüent qu'ils choisissent entre les opinions opposées des Auteurs qui les ont précédés, celles qui leur paroissent les plus vraisemblables. Voilà, si je ne me trompe, bien des preuves nouvelles de l'incertitude de l'Histoire, & bien des sujets pour ne recevoir aucun fait historique qui paroît opposé aux notions évidentes,

absurdités pieuses & profanes, que nos peres ont fait passer avec beaucoup de soin dans leurs familles, & qui de génération en génération sont parvenues jusqu'à nous. C'est ainsi que s'est formé vers l'année 476. le fameux Talmud de Babilone, ramas indigeste de toutes les visions Judaïques, compilées & rédigées par les Rabbins Asé & Hammaï (*). Ne dou-

tes, & qui ne peut souffrir l'examen de la raison.

(*) *La premiére Collection du* Talmud *se fit vers l'an* 188. *par Rabbi* Juda Hakkadosh. *Elle fut apellée* Misna, *qui veut dire* Répétition, *ou* Leçon rëitérée. *Depuis, en* 469. *Rabbi* Jochanan, *assisté de quelques autres Hébreux, fit un nouveau Recueil de préceptes Judaïques, qu'on ajouta au premier, & c'est celui qu'on nomme le* Talmud de Jérusalem, *parce qu'il fut composé dans cette ville. En* 476. Asé *&* Hammaï *grossirent ce nouveau Recueil de plusieurs autres chimères, & le mirent dans l'état où on le voit aujourd'hui. Ce dernier Ouvrage s'appelle le* Talmud de Babilone, *& c'est celui dont les Juifs se servent ordinairement : ils appellent* Jérusalémi *celui qui fut fait à Jérusalem. Le Talmud n'est qu'un Recueil de*

doutez pas, Madame, un ſeul moment, que ſi l'on compiloit les *Conformités de St. François avec Jeſus-Chriſt*, & les Oeuvres de ſes Diſciples, & qu'on leur joignît la *Vie de Marie Alacoque*, on n'en fît un Livre, qui, pour le ridicule & l'abſurde, ſurpaſſeroit de beaucoup l'Alcoran, & égaleroit le Talmud.

Ce n'eſt pas dans les ſeules choſes qui regardent les Religions, que les Traditions ſont menteuſes; elles ont auſſi peu de certitude pour les faits hiſtoriques. Telle eſt la croiance où l'on étoit encore en France du tems de Ronſard, qu'Aſtianax, le fils d'Hector, étoit le Fondateur de l'Empire François; telle eſt encore l'erreur où l'on eſt dans bien des païs ſur la prétendue Papeſſe Jeanne; telle eſt enfin l'idée où ſont les ſimples Véni-

fables les plus groſſières, & qu'un amas de viſions de tous les Rabbins, qui n'ont d'autre fondement que l'autorité que la Tradition leur donnoit dans le tems que cet Ouvrage fut composé. Voïez, pour en être plus inſtruit, BUXTORFII, Bibl. Rabbinica.

tiens, qui croient fermement être les descendans des Anciens Troïens. Chaque Nation, chaque Province, chaque Ville a son Histoire fabuleuse, fondée sur l'autorité de la Tradition. On peut même étendre cela à toutes les familles un peu distinguées, elles tirent toute leur origine d'un Héros imaginaire (*), ou duquel elles ne sont ja-

(*) De tout tems la vanité des particuliers a rempli l'Histoire de mensonges. Ce n'est pas seulement chez les François que les d'Osiers, les Moteris, &c. & tous les fabricateurs de fausses Généalogies ont par un vil intérêt confondu la véritable Noblesse avec la fausse & corrompu la vérité de l'Histoire; la même chose étoit arrivée chez les Romains. *Ce qui a le plus contribué*, dit Tite-Live, *à obscurcir l'Histoire, ce sont les oraisons funèbres, & les faux titres qu'on a ajoutés aux Images, chaque famille s'éforçant de s'attribuer toute la gloire des grandes actions, & d'avoir exercé les premières Charges; c'est ce qui a le plus contribué à confondre & à embrouiller les actions des particuliers & les monumens publics. Ce qu'il y a de pis, c'est que nous n'avons aucun Ecrivain de ces tems-là à qui on puisse s'en rapporter.* Vitiatam me-

jamais descendues. Si les Historiens étoient

moriam funebribus laudibus reor, falsisque imaginum titulis, dum familia ad se quæque famam rerum gestarum honorumque fallente mendacio trahunt. Inde certe & singulorum gesta, & publica monimenta rerum confusa, nec quisquam æqualis temporibus illis Scriptor extat, quo satis certo auctore stetur. TIT. LIV. Hist. *Lib. VIII. Cap. XL.* Ciceron dit précisément la même chose que Tite-Live. *Ces oraisons funèbres ont beaucoup contribué à falsifier notre Histoire; car combien de choses n'y a-t-on pas fourrées, qui ne sont jamais arrivées? Combien de triomphes, supposés? Combien de fausses origines des familles, comme si elles étoient passées des Patriciens au Peuple, parce que bien des gens de basse extraction s'entoient sur quelque famille illustre qui portoit le même nom. Comme si, par exemple, je me disois descendu de ce M. Tullius Patricien, qui a été Consul dix ans après l'expulsion des Rois.* Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior. Multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, & ad plebem transitiones, cum homines humiliores in alienum ejusdem nominis infunderentur genus: ut si ego me à M. Tullio, qui Patri-

étoient plus attentifs qu'ils ne le sont à la défense de la vérité, ils s'opposeroient fortement à toutes ces fables; mais pour un qui démasque l'erreur & le mensonge, il en est vingt qui suivent le torrent, & se conforment aux opinions populaires; ce qui leur donne une nouvelle force & les autorise dans la suite des tems. Mais, quelle que soit la foiblesse de certains Ecrivains, elle ne doit point déterminer notre conduite, ni nous rendre vénérables les sentimens du peuple, qui n'ont d'autre fondement qu'une longue suite d'erreurs; on court risque de s'égarer en suivant d'aussi mauvais guides. Pline le Jeune dit qu'il ne consultoit qu'un nombre de gens choisis, & qu'il ne se régloit point sur le goût du peuple (*). Horace, & avec lui bien des grands

tricius Consul anno 10. post Reges exactos fuit. CICER. in Brut. *Cap. XVI.*

(*) *Ego enim non populum advocare, sed certos electosque soleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam singulos observem, & tanquam non singulos timeam.* PLIN. Epist. XVII. *Lib. VII. pag.* 428.

grands hommes, ont affecté de mépriser le sentiment du Vulgaire (*). Il semble n'être fait que pour être nourri de chimères & de mensonges, dont la Tradition est une source féconde. Son aveuglement est d'autant plus fort, qu'il paroît haïr la raison, & craindre d'être éclairé; aussi Cicéron dit-il, *que la Philosophie se contente de peu de juges, qu'elle haït le Vulgaire, & qu'elle en est haïe & regardée comme suspecte & ennemie*, ajoutant *que ceux qui la condamnent & la méprisent, s'attirent l'approbation de la multitude* (†).

Si cet illustre Romain avoit été de notre tems, il eût aisément apperçu que le Vulgaire & le bas Peuple n'étoit point le seul à mépriser les Sciences: il eût trouvé des partisans de l'ignorance parmi

(*) *Non ego ventosæ plebis suffragia venor.* HORAT, Epist. XIX. *Lib. I.*

(†) *Est enim Philosophia paucis contenta judicibus, multitudinem consulto ipsa fugiens, eique ipsi & suspecta & invisa, ut vel si quis universam velit vituperare, secundo id populo possit facere.* CICER. Tuscul. II. *fol.* 254.

parmi les Pontifes, parmi les Sénateurs, & beaucoup plus parmi les Courtisans. Il auroit été bien plus étonné s'il eût vécu s'il y a trois ou quatre cens ans, & qu'il eut vû un Gentilhomme faire gloire de ne savoir signer que son nom, & croire que la Science dérogeoit à sa naissance. Il eût presque trouvé autant d'ignorance dans le Clergé que dans la Noblesse, & peut-être n'eût-il pas vû dix Curés en France, qui comprissent le Latin de leur Missel. C'est dans ces tems d'aveuglement & d'imbécilité, que la plûpart des Traditions qui révoltent aujourd'hui les gens de sens, ont pris leur naissance; & quoique nos peres aient voulu leur donner une antiquité plus illustre, c'est à leur ignorance & à leur crédulité que nous en sommes redevables. Ils ont été la dupe des imposteurs qui vivoient de leur tems, & nous serions la leur, si nous ne secoüons le joug qu'ils ont voulu imposer à nôtre raison.

§. XII.

§. XII.

LES TRADITIONS POUR LA PLUPART NE SONT FONDE'ES QUE SUR NOS PRE'JUGE'S ET NOTRE PARESSE.

SI nous examinons comment la plus grande partie des choses qui sont parvenues jusqu'à nous par la Tradition, y sont arrivées, & comment celles qui sont actuellement en vogue prennent une tournure pour passer à la postérité, nous découvrirons aisément que les préjugés de l'enfance, & la paresse naturelle à bien des hommes, sont les deux principales sources des sentimens populaires, des fables pieuses, & des Histoires gigantesques qu'on nous débite, & dont on veut nous constater la vérité par la Tradition. Il n'est personne, qui, étant jeune, n'ait éprouvé par lui-même combien il a entendu faire de contes dans le sein de sa famille, dont il a reconnu la fausseté, ou le peu de solidité dans la suite.

Tou-

Toutes les meres, toutes les ayeules ont mille rapsodies pieuses, mille fausses anecdotes de leur famille qu'elles racontent à leurs enfans; elles leur certifient ces mensonges avec tant d'assûrance de vérité, que bien des gens en conservent le souvenir & la croiance d'une partie. Lorsqu'ils sont venus à un certain âge, ils les transmettent à leurs fils, qui les font passer à leur postérité; ainsi d'âge en âge, chaque famille perpétue dans ses descendans un certain nombre de mensonges, qui passent pour la Chronologie historique de la maison. Chaque Province, chaque ville a ses erreurs particuliéres, & les peuples qui les habitent, en sont généralement imbus. Ils se communiquent les impressions qu'ils prennent dès leur jeunesse, & se fortifient mutuellement dans leur croiance, par le consentement unanime de tous ceux avec qui ils ont le plus de liaison. Personne n'ose chercher à vouloir démentir une opinion qui semble faire dans la patrie une règle de Foi; & il y auroit même du risque à vouloir s'opposer trop fortement à certains pré-

jugés. J'ai entendu dire à un de mes amis, très-digne de foi, qu'il avoit pensé être mis en piéces par la populace de St. Maximin (*) pour avoir dit que la Madelaine n'étoit jamais venue en Provence, & que ce n'étoit point son corps qu'on gardoit dans l'Eglise de cette ville (†). Qui croiez-vous, Madame, qui persuade si fort aux habitans de St. Maximin qu'ils possédent les Reliques de la Madelaine? Ce sont les Moines qui desservent son Eglise, & qui ont amassé des richesses immenses. Je n'entre point dans la discussion du fait, savoir si la Madelaine est morte (§) en Provence, ou dans la

(*) Petite ville de Provence.

(†) *Inde furor vulgi, quod Numina vicinorum*
Odit quisque locus, cum solos credat habendos
Esse Deos quos ipse colit.
JUVENAL. Sat. XV.

(§) Le Pere Hardouin s'est moqué de cette fable, inventée par l'avarice des Dominicains, dans l'examen qu'il fait de la prétendue supposition de l'*Histoire de* JOINVILLE. Il seroit à souhaiter que ce Jésuite n'eût jamais emploïé ses connoissances qu'à é-

la Judée; mais je soutiens que de quelque façon que la chose soit, les Moines ont grande raison de soutenir qu'ils en conservent les Reliques. Combien de pieuses Traditions n'ont d'autre source & d'autre soutien que l'intérêt de

décrier des fables aussi manifestes, & non point à détracter tout ce qu'il y a eu de plus respectable dans l'Antiquité. Voïez à ce sujet le troisième & le quatrième Tome des *Lettres Cabalistiques*, & la quatrième partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où j'ai parlé amplement du systême de ce Jésuite. Voici ce qu'il dit sur la question dont il s'agit actuellement. *Le Roi . . . . . s'en vint en la Cité d'Aix-en-Provence, pour l'honneur de la benoîste Magdalaine . . . . . Et fusmes au lieu de la Basme, en une roche moult haute, où l'on disoit que la sainte Magdalaine avoit vescu en hermitage, longue espace de temps.* Atqui constat Dominicanos ipsos non nisi anno 1279. die IV. Decembris inventum ibi dicere corpus S. Magdalenæ, novem annis ipsis post obitum S. Ludovici. Et ex illa haud dubie inventione cœpit credulitas, quæ postea paulatim crevit. HARDUINI *Opera varia antiq. numismat. Reg. Franc. in Historiam* JOINVILLÆI *observtiones quadam, pag. 636. col. 2.*

de quelques particuliers? Que d'erreurs & de ſuperſtitions ne banniroit-on point de la terre, ſi l'on en exiloit l'intérêt & l'amour des richeſſes?

La pareſſe & l'indolence, vices ſi ordinaires à la plus grande partie des hommes, ſont encore les ſoutiens de la Tradition. On aime mieux croire une choſe qu'on nous aſſûre véritable, que d'aller ſe fatiguer par un long examen & une étude pénible : il eſt beaucoup plus aiſé de ſuivre le cours des choſes; auſſi la plûpart des gens ſe laiſſent-ils entraîner au torrent, & ſe perdent-ils dans l'erreur par l'exemple des autres. Quiconque veut ſe guérir de ſon aveuglement, doit ſuivre le prècepte de Sènèque, & ſe ſéparer du Vulgaire (*).

(*) *Unuſquiſque mavult credere quam judicare : nunquam de vita judicatur, ſemper creditur, verſatque nos & precipitat traditus per manus error, alieniſque perimus exemplis. Sanabitur, ſi modo ſeparemur à cœtu.* SENECA de Vita beata, *Cap. I.*

§. XIII.

§. XIII.

BIEN DES TRADITIONS PRENNENT LEURS SOURCES DES OUVRAGES DES POETES, DES ORATEURS ET DES PEINTRES.

SI nous examinons la premiére origine de bien des Traditions, nous verrons qu'elles viennent souvent des idées avanturées de quelque Poëte, ou de quelque Orateur. Les Dieux d'Homere étoient cause de toutes les Histoires fabuleuses qu'on inventoit tous les jours à leur sujet dans le Paganisme. Dès que le peuple a reçu la première impression de la superstition, il ajoute perpétuellement de nouvelles chimères aux premières, & tous ces contes passent à la Postérité, & aquiérent par la longueur des tems une grande autorité sur l'esprit des ignorans & des foibles. Il se trouve même dans la suite des Auteurs qui autorisent par leurs Ouvrages ces fausses Traditions, & les placent dans leurs Ecrits, comme des faits constatés & reconnus vrais

par

par une longue suite de siècles. Malgré les plaintes que Didon fait dans Ausone sur la passion chimèrique que les Poëtes lui attribuent en faveur d'Enée (*), il s'est trouvé de nos jours des Auteurs qui ont voulu démontrer clairement que l'opinion de Virgile, étoit fondée sur une vérité reconnue, & non pas sur une fable inventée à plaisir. Bien des Historiens autorisent ainsi des faits, qui n'ont eu de réalité que dans le cerveau des Poëtes, à qui il est permis de feindre, d'inventer, & de déguiser le vrai (†).

Il est encore bien des croiances populaires, bien des Traditions anciennes, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination des Peintres. Dans les tems

(*) *Vos magis Historicis, Lectores, credite de me,*
Quam qui furta Deûm concubitusque canunt
Falsidici Vates, &c.
AUSONIUS de Didone.

(†) ..... *Pictoribus atque Poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
HORAT. de Arte Poet. Vers. 9. 10.

tems d'ignorance, & depuis le neuvième siécle jusqu'au quinzième, il étoit peu d'Eglises de Moines qui n'eussent quelques Images, quelques effigies de Saint, qui opéroit des choses miraculeuses. Ces sortes de tableaux étoient les revenus les plus certains & les plus liquides des Couvens & des Monastères. La raison & la science, qui reparurent après avoir été si long-tems perdues, firent sur les prétendus miracles le même effet que la Venue du Messie sur les Oracles: elles les détruisirent, & la plûpart des gens, ouvrant les yeux & appercevant leur crédulité & celle de leurs peres, furent entiérement guéris de leur erreur. Il resta cependant encore bien des personnes dans leur ancienne opinion; soit qu'elles ne voulussent point appercevoir le vrai, ou que leurs préjugés les empêchassent de faire usage de leur raison; elles conservérent dans leur esprit toutes les chimères qu'elles y avoient placées dès leur enfance, & elles les transmirent à leur postérité, qui les a amenées jusqu'à nous. C'est de-là que viennent mille opinions, à qui

l'on a si souvent donné la chasse dans ces derniers tems, sans pouvoir les détruire; c'est du même endroit que descendoient toutes ces pieuses superstitions, que la prudence & la sagesse des Evêques ont abolies.

Les Orateurs & les faiseurs de harangues & de panégyriques, ont presque autant répandu d'erreurs chez les hommes, que les Poëtes (*). Comme on n'exige d'eux que des idées vraisemblables, & qu'ils sont les maîtres de donner cours à leur imagination, pourvû qu'ils ne se jettent point dans le prodigieux & le gigantesque, les loüanges outrées qu'ils ont données à bien des gens, ont occasionné dans la suite la plûpart des contes qu'on a faits sur certains Héros. Chaque particulier a ajouté quelque chose à l'idée de l'Orateur, & ces loüanges, outrées dans

(*) *Rhetori concessum est sententiis uti falsis, audacibus, subdolis, captiosis, si modo verisimiles sunt, & possunt ad movendos hominum animos qualicunque astu irrepere.* AUL. GELLIUS, Noct. Atticar. *Lib. I. Cap. VI.*

dans le commencement, sont devenues ridicules dans la suite. La plûpart des panégyriques des Saints, sont plûtôt des Poëmes en leur honneur, qu'une simple description de leurs vertus pour exciter les Fidèles à les imiter. Un Prédicateur se livre à son imagination, & il débite un discours rempli de fleurs & de pensées hardies & nouvelles; il plaît à ses Auditeurs, & a rempli son emploi. Quelques-uns des dévots qui l'ont entendu, amplifient le soir dans leur famille les idées du Panégyriste: leurs enfans dans la suite, en les racontant à d'autres, y mettent quelque chose du leur; & bien-tôt la Vie de ce Saint devient par la tradition un tissu des idées de trente imaginations échauffées.

 §. XIV.

§. XIV.

LA TRADITION EST COMMUNE A TOUS LES PEUPLES POUR AUTORISER LEURS ERREURS.

JE finirai, Madame, mes Réflexions sur l'incertitude de la Tradition, en vous faisant remarquer que son autorité est commune à tous les Peuples & à toutes les Religions du monde. Les Mahométans, les Juifs, les Idolâtres ont des Traditions qu'ils croient constantes & conformes à la plus exacte vérité; elles sont appuïées, comme les nôtres, de l'ancienneté & de la superstition religieuse. Pourquoi voulons-nous que les nôtres soient plus authentiques que les leurs? Et quelles raisons avons-nous de prétendre qu'ils se départent de leurs opinions, & qu'ils examinent sérieusement si elles sont contraires à la raison & au bon sens, lorsque nous ne voulons pas observer la même règle? Les Loix doivent être égales, on ne peut

peut exiger des autres ce à quoi l'on ne veut point se soumettre. Si nous nous croions exempts d'examiner nos sentimens & nos opinions, fondés sur la Tradition ou sur certains principes de Religion, les Turcs & les Juifs doivent joüir du même privilège. On ne peut douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens de bonne foi, & qui croient uniquement celle qu'ils professent, parce qu'ils sont persuadés que les autres ne valent rien. Or, si la voïe de l'examen est défendue pour examiner certaines opinions, un Turc n'est pas plus obligé de s'éclaircir que nous, & la défense de l'examen des sentimens qu'on nous a inspirée dès l'enfance, plonge toutes les Nations & nous-mêmes dans la croiance de tous les faux préjugés. On rend par ce moïen la Religion protectrice de tous les contes de nourrice, & de toutes les inventions Monacales. La vérité ne doit point craindre le grand jour : si un sentiment, autorisé par la Tradition, est véritable, il devient plus respectable lorsqu'il est reconnu & approuvé par des

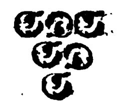
gens

gens qui ne donnent point leur approbation au mensonge. Je ne saurois mieux finir ces Réflexions que par un passage d'un des plus illustres Ecrivains, qui prouve évidemment combien la voïe de la Tradition est foible, incertaine & douteuse pour éclaircir la vérité d'un fait contesté. *Le Paganisme*, dit cet habile Ecrivain, *insultait les premiers Chrétiens sur leur petit nombre, & leur opposoit son antiquité, & le suffrage général d'une infinité de Nations. L'Eglise Romaine se servit de la même batterie contre Luther & Calvin. Les Protestans s'en serviroient dès aujourd'hui contre une Secte naissante au milieu d'eux. C'est une méthode très-aisée de réfuter les innovations, on évite le détail des Controverses. La voïe de prescription épargne toutes les fatigues de l'examen; car on se dispense des discussions, à l'égard même du point de fait, sur l'antiquité & l'étendue présupposée: on s'en rapporte pleinement à la voix publique. Tout cela flatte beaucoup la paresse humaine; c'est pourquoi l'on se munit de cet argument dans toutes les occasions, & pour une*

une fois qu'il peut être utile à la vérité, il est cent fois favorable à la fausseté (*). On s'est plaint de tout tems des maux que causoit la croiance aveugle que l'on donnoit à mille fables, qui n'avoient d'autre fondement qu'une fabuleuse Tradition. Lucréce a dit, il y a plus de dix-huit cens ans, que le Genre-Humain étoit opprimé sous le pesant fardeau de la superstition (†). Beaucoup l'ont dit après lui, & beaucoup s'en plaignent encore.

(*) BAYLE, Continuat. des Pensées sur les Cométes, *Tom. I. pag.* 144.

(†) *Humana ante oculos fœde cum vita jaceret*
In terris oppressa gravi sub Relligione.
LUCRET. *Lib. I. Vers.* 63. 64.



§. XV.

§. XV.

DE L'INCERTITUDE DE L'AUTORITE' DES SAVANS PAR LA CONTRARIE'TE' DE LEURS SENTIMENS.

L'Autorité des Savans & le nom qu'ils se sont acquis, ne doivent point en imposer à notre raison. Les grands hommes ont été sujets à l'humanité, & se sont égarés plusieurs fois du bon chemin. Leurs passions, leurs préventions, leur vanité & leurs intérêts propres ont été la source de la plûpart de leurs opinions. Ainsi, Madame, nous devons examiner avec soin leurs sentimens, les réduire aux règles de la lumiére naturelle, & voir s'ils n'ont rien de contraire à la raison, avant de les adopter & de les recevoir pour véritables. En suivant cette façon de lire les bons Livres, on profite véritablement; & s'ils ne nous démontrent que bien peu de choses évidemment, du moins ce peu vaut beaucoup mieux qu'un nombre de

faits

faits qui n'ont aucune preuve essentielle.

La différence qui régne dans les sentimens des Savans, l'opposition qu'ils apportent mutuellement aux opinions les uns des autres, est la premiére preuve de leur peu d'évidence. A peine un Auteur a-t-il mis un Ouvrage au jour, qu'un Critique s'éleve contre lui & en attaque plusieurs endroits ; s'il ne les démontre pas évidemment faux, il met les Lecteurs, par les doutes où il les jette, dans la situation de ne pouvoir prononcer en faveur d'aucun parti, ni décider de la question. Il arrive quelquefois qu'un troisième Savant vient à la traverse, & condamne les deux Auteurs qui disputent, leur reprochant de n'avoir point entendu la matière qu'ils traitoient. Nouveaux doutes pour les Lecteurs, nouvelle peine pour ceux qui cherchent à s'instruire, & surcroît d'embarras pour quiconque aime à discerner la vérité. On voit souvent le même Ecrivain, approuvé par de grands hommes, & blâmé par d'autres ; & ceux qui l'estiment, accusent leurs adversai-

res de n'avoir point assez de pénétration pour juger des beautés d'un Livre qui lui mérite l'approbation de tous les connoisseurs.

Montagne avoit été très-goûté de son tems, & avoit joüi tranquillement de sa réputation pendant près d'un siécle. Deux Auteurs Jansénistes, doüés d'un grand génie, crurent entrevoir dans ses Ecrits des idées pernicieuses à leur Religion. Ils le condamnérent sans ménagement, & en firent une sanglante critique, qui pendant un tems sembla devoir préjudicier à l'estime qu'on avoit eue pour son Ouvrage. Plusieurs personnes se rangérent à l'opinion des Docteurs Jansénistes, tout Port-Roïal en corps approuva leur décision, & bien des gens à Paris, & à la Cour même, adoptérent leur sentiment. Un Auteur, connu par la justesse de son esprit, prit le parti de Montagne, qui ne pouvoit se défendre (*). Il blâma & critiqua les deux

(*) Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas aussi-

deux Jansénistes, & la ville & la Cour revinrent à la première opinion : on retourna à Montagne, & on lui rendit l'approbation qu'on lui avoit ôtée.

Bayle a été sans contredit un des plus grands, des plus beaux & des plus vastes génies. Il s'est trouvé des gens qui s'étoient acquis un grand nom dans la Littérature & dans les Sciences, qui ont voulu faire passer cet Auteur pour un homme qui ne savoit qu'un peu d'Histoire, & quelque peu de Cartésianisme (*). Parlez à un Jésuite de Pascal, il vous dira que c'étoit un génie médiocre; vantez Bourdaloüe, un Janséniste ne sera pas de votre avis. Je comprens que la haine des

aussi-bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup; l'autre pensoit trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont si délicates. LA BRUYERE ; Caractères, ou Mœurs de ce Siécle, *pag.* 186.

(*) JURIEU & LE CLERC. Voïez *Courte Reveue de Maximes de Morale & de Principes de Religion, &c.*

des différens partis peut occasionner quelquefois cette diversité de sentimens; mais elle arrive très-souvent entre des Auteurs de la même croiance, & dont les intérêts sont communs. Arnaud a écrit divers Ouvrages contre Mallebranche (*). Scaliger & Erasme ont eu une dispute très-vive sur un sujet assez leger : après beaucoup d'Ecrits de part & d'autre, un troisième Savant les a taxés d'avoir disputé sans cause, & de n'avoir pas vû qu'ils avoient tous les deux raison, aveuglés qu'ils étoient par leur prévention & leur animosité (†).

(*) Entre autres Ouvrages, Monsieur Arnaud a écrit un Traité contre le Pere Mallebranche sur les idées par lesquelles nous voions toutes choses en Dieu, intitulé, *Des vraies & fausses idées*, imprimé *à Cologne, chez* Schouten, *en* 1683. *in* 12.

(†) La dispute de Scaliger le pere avec Erasme au sujet du *Ciceronianus*, ne lui a point fait honneur. Il connut sa faute sur la fin de ses jours. Voiez là-dessus les *Scaligerana*, au mot ERASME.

§. XVI.

§. XVI.

QUE LES SAVANS SONT TOUJOURS PRE'VENUS EN FAVEUR DE LEUR OPINION.

LA vanité & l'orgueil, vices assez ordinaires aux Ecrivains, leur font souvent embrasser & soutenir des opinions qu'ils connoissent erronées, & qu'ils ne défendent que parce qu'ils s'y sont insensiblement engagés, & qu'ils ne veulent point avoir la honte de se dédire & de désavoüer une proposition qu'ils ont avancée dans la chaleur de la dispute, ou qu'ils ont placée trop legérement dans leurs Ecrits. Ils ne comprennent pas qu'il leur seroit cent fois plus glorieux d'avoüer qu'ils se sont trompés, que de vouloir justifier une erreur par un grand nombre d'autres. Ils font plusieurs Volumes, & à l'aide d'un nombre de sophismes, ils viennent à bout d'embrouiller la vérité. Combien de mauvais Livres n'aurions-nous jamais eus,

si les Auteurs pouvoient être persuadés que le partage de la foiblesse humaine consiste à faire des fautes, & que celui des Philosophes est de les reconnoître? On dévroit appliquer aux Ecrivains entêtés & prévenus, incapables de rétracter leurs erreurs, ce que St. Augustin dit des Pécheurs: *Humanum est peccare, Diabolicum perseverare.* Je ne connois en effet rien de si pernicieux, rien de si diabolique pour les Belles-Lettres & pour les Sciences, que l'entêtement & l'orgueil de certains Savans. Ces vices sont aussi contraires à leur avancement, que la fureur des Goths & des Vandales l'étoit à celui des Beaux-Arts.

L'entêtement des Savans pour le systême qu'ils ont inventé, ou qu'ils ont étudié auprès des maîtres auxquels ils se sont attachés, diminue encore beaucoup l'autorité de leurs sentimens; il semble qu'ils ont pour certaines opinions une espèce de soumission, qui tient du culte divin. Si l'on parle à un Cartésien d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, il pense bien moins

à

à examiner si ce qu'on lui dit est conforme à la raison, qu'à trouver des argumens pour le combattre. Si l'on veut convaincre un Péripatéticien de quelque erreur, il songe d'abord que sa gloire est attachée à celle d'Aristote : il défend ses intérêts en défendant ceux de son maître, & loin de songer à pénétrer ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les argumens de son adversaire, il n'est occupé qu'à chercher des réponses pour les éluder. Il croit qu'on ne peut errer dans la Philosophie Péripatéticienne, & ne met point en doute qu'il n'ait toujours raison. Il se dispense ainsi d'examiner le fond de la question, il est tout occupé de ses preuves, il ne donne aucune attention à celles qui lui sont contraires, & il se met dans l'impossibilité, par sa prévention, de pouvoir jamais s'assûrer de la vérité.

Les Théologiens & les Philosophes sont très-sujets à ces défauts ; l'entêtement semble être leur attribut, & une suite de leur profession. C'est cette bonne opinion qu'ils ont de leurs sentimens, & cette certitude déplacée de leurs systêmes, qui avoit porté Bayle

à démontrer l'incertitude de tant de principes qu'on regardoit comme certains. Il se faisoit un plaisir de faire connoître que bien des choses qu'on assûroit être évidentes, étoient environnées de difficultés qui les rendoient très-douteuses, & quelquefois contraires à la raison & aux notions les plus simples. (*).

(*) BAYLE vouloit mortifier la raison humaine, du moins l'accoutumer à ne point précipiter ses jugemens, & à ne rien adopter sans examen & sans connoissance. Les Théologiens lui paroissoient trop décisifs, & il auroit souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisoit un plaisir malicieux d'ébranler leur assûrance, & de leur montrer que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées & obscurcies par tant de difficultés, qu'il seroit quelquefois plus prudent de suspendre son jugement. Il avoit aussi discuté tant de faits, qui ne sont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnu évidemment faux, qu'il se défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Historiens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. BEAUVAL, Histoire des Ouvrages des Savans, *Décembre* 1706. *pag.* 551. 552.

§. XVII.

§. XVII.

DES RIDICULES OPINIONS, SOUTENUES PAR BIEN DES SAVANS.

IL est étonnant dans quels travers donnent plusieurs Savans. Si l'on ne savoit pas qu'ils ont prétendu qu'on regardât leurs Ecrits comme contenant des vérités évidentes, on diroit que ce ne sont que des fictions, & des Romans faits à plaisir par des personnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui transmettoient au Public les chimères & les grotesques qui leur venoient dans l'esprit. Cependant, c'est avec une gravité magistrale que les Philosophes débitent leurs sentimens les plus extraordinaires. Entendez parler un Stoïcien de la sagesse & du souverain Bien, vous diriez qu'il est convaincu que l'Univers entier doit adopter ses sentimens. Il n'est rien de si plaisant que de le voir s'efforcer de prouver que le seul Sage, c'est-à-dire, selon lui, le seul Philosophe, est vérita-

ble-

blement heureux, toujours libre, même dans l'esclavage, beau comme l'amour, fût-il laid comme Vulcain, riche dans l'indigence & d'une santé vigoureuse au milieu des maladies. Des idées aussi fausses, & que la vanité seule peut occasionner, ont été tournées en ridicule par plusieurs personnes remplies de bon sens, qui ne pouvoient goûter ces imaginations gigantesques, & croire qu'un homme, accablé de maux, de douleurs & d'infortunes, dût être regardé comme au faîte du bonheur. Horace, en se moquant de la vanité des Stoïciens, au Sage desquels il accorde toutes les qualités & tous les avantages qu'ils lui attribuoient, ajoute ensuite qu'il est toujours en bonne santé, si ce n'est lorsqu'il a la pituite, qui détruit tout le bonheur de cette Divinité terrestre (*).

Quel-

(*) *Ad summum Sapiens uno minor est Jove, dives,*
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum,
Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.
HORATIUS, Epist. I. *Lib. I.*

Quelque ridicules que soient certaines opinions des Stoïciens, elles n'approchent pas de l'absurdité de celles des Pythagoriciens. Quelle imprudence, ou quelle folie, n'y a-t-il pas chez un homme, qui certifie avec une grande assûrance qu'il se souvient d'avoir été dans deux ou trois corps différens, & qui assûre qu'il s'appelloit Euphorbe, lorsque son ame étoit dans celui d'un Grec qui se trouvoit au siége de Troïe (*)? Peut-on porter plus loin l'égarement de l'esprit humain? Cependant l'Auteur de ces monstrueuses imaginations avoit acquis un si grand crédit sur ces disciples, que sans examiner la vérité & la possibilité de ses opinions, ils les recevoient avec une entière soumission; & lorsqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'absurde, ils répondoient simplement & ridiculement *Magister dixit*, *le Maître l'a dit*. Voiez, Madame,

(*) *Ipse ego, nam memini Trojani tempore Belli*
Phantonides Euphorbus eram.
OVIDIUS, Metam. *Lib. XV.*

si les disciples de ce Philosophe prenoient un bon chemin pour s'éclaircir de la vérité, & si l'aveugle confiance qu'ils avoient ne tenoit pas de l'enchantement. Il en étoit, & il en est encore de même de tous ceux qui s'attachoient & s'attachent avec trop de préoccupation à suivre aveuglément certains Savans. Ils deviennent esclaves des erreurs de leurs maîtres, & quelque grossières qu'elles soient, la prévention les empêche de les appercevoir; car il n'est rien de si absurde, rien de si contraire au bon sens, qui n'ait été avancé par quelques Philosophes (*). J'ai honte, s'écrioit Saint Augustin en écrivant contre certains systêmes, de rapporter des choses aussi honteuses, & je ne sais comment ceux qui les ont écrites, n'étoient pas couverts de confusion. Je plains, ajoute ce Pere de l'Eglise, ceux qui ont été obligés d'écouter de pareilles sottises (†).

Les

(*) *Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.*

(†) *Sed jam pudet me ista refellere, cum eos*

Les Philosophes donnent souvent dans des erreurs monstrueuses, pour vouloir trop subtiliser; à force de chercher à découvrir des secrets qui leur sont impénétrables, ils donnent dans des sentimens extravagans, & deviennent la dupe de leur imagination échauffée. Les Théologiens qui ne se nourrissent que de fumée, tombent très-souvent dans ce cas: comme les matières qu'ils examinent, sont au-dessus de la portée de l'esprit humain, & que la seule Foi doit les faire recevoir & les autoriser, d'abord qu'ils veulent les réduire à un examen Philosophique, l'impossibilité qu'ils trouvent d'accorder certains principes de Religion avec la raison & la lumière naturelle, leur fait inventer mille systêmes ridicules, d'où naissent toutes les erreurs & les disputes, qui depuis

si

eos non puduerit ista sentire. Cum vero ausi sint etiam ea defendere, non jam eorum, sed ipsius Generis Humani me pudet, cujus aures hac ferre potuerunt. AUGUST. Epist. LVI.

ſi long-tems diviſent le Genre-Humain.

Quand on veut pénétrer des choſes incompréhenſibles, la Science ne ſert qu'à égarer plûtôt; elle fournit des moïens pour ſe forger des ſophiſmes à ſoi-même. *De quoi ſe fait*, dit Montagne, *la plus ſubtile folie, que de la plus ſubtile ſageſſe? Il n'y a qu'un tour de cheville à paſſer de l'une à l'autre* (*). Cet Auteur me paroît penſer juſte. Les plus grands hommes ont donné dans les plus grandes erreurs. Tertullien, Origène, & tant d'autres lumières des premiers ſiécles du Chriſtianiſme ont été emportés par le torrent de leur imagination, & ſont tombés dans des ſentimens erronés. On accuſe Saint Auguſtin d'avoir quelquefois pouſſé les choſes trop loin, ſelon les différentes Sectes contre leſquelles il écrivoit; & les différens partis qui régnent aujourd'hui, prétendent tous s'autoriſer de ſes Ouvrages.

Je

(*) MONTAGNE, Eſſais, *Liv. II. pag.* 189.

Je pense, & je crois fermement que la nature & le bons sens font souvent plus que la Science (*). *Hors la lumière naturelle & la raison, point de Salut.* J'en reviens toujours à ce principe, pour décider de l'évidence d'un fait; contre lui, que peut l'autorité de tous les Docteurs de l'Univers?

§. XVIII.

LA MOITIE' DES OPINIONS DES SAVANS NE PREND SA SOURCE QUE DANS LEUR HAINE ET LEUR JALOUSIE.

LEs passions influent beaucoup sur les différentes opinions des Savans. Ils trouvent certains Ouvrages bons ou mauvais, selon qu'ils aiment &

(*) *Et veniunt hederæ sponte sua melius:*
Surgit & in solis formosius arbutus antris ....
Et volucres nulla dulcius arte canunt.
PROPER. Elegiar. *Lib. I.*

& qu'ils estiment l'Auteur. Quoiqu'un Savant soit persuadé de la bonté d'un Livre, il arrive très-souvent qu'il le critique ; il cherche des défauts dans les endroits qui lui paroissent les moins beaux, & il tâche de diminuer la bonté de ceux qui sont au-dessus de la plus sévère critique. Il n'aime pas celui qui les a écrits, c'en est assez pour les condamner.

Ce ne sont pas les seuls Auteurs médiocres, qui sont sujets à de pareilles foiblesses, les plus grands hommes ont tombé dans ces égaremens. On ne peut disputer à Mr. de Meaux (*) la qualité d'illustre Ecrivain, & personne n'a été plus sujet que lui à l'envie, à la haine & à la jalousie. Ces passions lui ont fait critiquer des Ouvrages qui méritoient l'estime de tous les connoisseurs, & dont il reconnoissoit lui-même la bonté. Les démêlés qu'il eut avec Mr. de Cambrai, lui firent écrire un Livre contre les *Avantures de Télémaque* : il attaqua plusieurs fois des Ou-

(*) BOSSUET.

Ouvrages, dont il eut été le premier à loüer la justesse & la beauté, la précision & l'arrangement, s'il eût eu la charge que Mr. de Fénelon obtint à son préjudice. Le même Mr. de Meaux; que la Bruyere régarde comme un Pere de l'Eglise (*), dénonça à la Faculté de Théologie de Paris la *Bibliothéque des Auteurs Ecclésiastiques de du Pin*, parce qu'il étoit fâché que le *Commentaire* de cet Auteur *sur les Pseaumes*, eût été mieux reçu que le sien (†).

Pascal, & tous les autres Jansénistes, n'ont invectivé les Jésuites, & ceux-ci ne leur ont rendu le récipro-que,

(*) *Parlons d'avance le langage de la Postérité: un Pere de l'Eglise* ...... LA BRUYERE, Discours pour sa Réception à l'Académie.

(†) *Liber Psalmorum in quo eorum sensus literalis exponitur à* LUD. DU PIN, *Parisiis*, 1691. *in* 8.

Libri Psalmorum Versio duplex Latina, una S. Hieronymi, altera Vulgata, cum Notis JAC. BENIGNI BOSSUET, *Lugduni*, 1691. *in* 8.

que, que par la jalousie qu'ils avoient les uns contre les autres. La gloire de Port-Roïal blessoit les yeux de la Société, & le crédit des Jésuites déplaisoit aux Jansénistes. Le *Nouveau Testament* de Quesnel, qui a fait ci-devant tant de bruit, & qu'on a défendu si rigoureusement, a été approuvé, loüé & reçu avec de grands éloges, lorsqu'il parut, par beaucoup de ceux qui l'ont condamné dans la suite.

La passion n'agit pas seulement sur les opinions des particuliers, mais elle régle encore la décision des Universités & des Assemblées des plus célèbres Docteurs. Je vous prie, Madame, de vouloir faire attention aux paroles d'un Docteur de Sorbonne, qui parle lui-même de la conduite de ses Confréres. *La condamnation de Mr. Arnaud, faite contre toutes les formes, est la plus grande plaïe qu'ait jamais reçue notre Faculté. C'est une furieuse éclipse, que ce bel Astre a soufferte : ç'a été un tel brigandage, que la plûpart de nos Docteurs, qui regardent maintenant les choses de sang froid, confessent franchement*

qu'on

qu'on le peut nommer horrendum Sacræ Facultatis Parisiensis Latrocinium. Ce n'est pourtant pas-là, n'en déplaise à cet Ecrivain, la plus grande éclipse qu'ait soufferte la Sorbonne, & sa gloire a été cent fois plus ternie par le Decret qu'elle eut l'insolence de donner contre Henri III. l'an 1589. Mais cet Astre brillant est sujet à s'éclipser souvent, & son illustre Corps se ressent beaucoup des passions qui animent les différentes parties dont il est composé. Aussi a-t-il le chagrin de voir quelquefois ses décisions désaprouvées chez plusieurs Nations, par un grand nombre de Docteurs (*). La condamnation que fit la Sorbonne au commencement de ce siécle, de quelques propositions du Pere le Comte, Jésuite, qui se réduisoient toutes à ce seul point, que *les Chinois avoient conservé quelque-tems la connoissance du vrai Dieu*, fut déclarée in-

(*) Relation des Assemblées de Sorbonne sur les opinions des Jésuites touchant la Religion des Chinois, *Lettre V. pag.* 22. *Edit de Cologne*, 1701.

injuste & mal fondée, par près de cent Docteurs Espagnols, Séculiers & Réguliers de toutes sortes d'Ordres, presque tous Professeurs en Théologie, Qualificateurs du Saint Office, ou constitués en dignités (*). Vous voïez, Madame, que ce qui est approuvé au-delà des Pyrénées, est condamné en deçà par des Docteurs qui sont de la même Religion, qui croient les mêmes Articles de Foi, & participent à la même Communion.

Cette dissemblance de sentimens paroît extraordinaire à ceux qui ne savent pas le dessous des cartes : mais dès qu'on est instruit que la haine de la Sorbonne contre les Jésuites occasionna en partie sa décision, & que celle des Théologiens Espagnols fut dictée par le crédit que la Société a en Espagne, on ne s'étonne plus de la différence de ces opinions. Voici comment s'explique

(*) Jugement d'un grand nombre de Docteurs des Universités de Castille & d'Arragon, sur les Propositions censurées en Sorbonne, *pag.* 20.

que un Docteur de Sorbonne, écrivant ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée qui condamna les Propositions du Pere le Comte. *On diroit qu'on ne s'assemble dans la Sale de Sorbonne, que pour crier & pour se dire des injures. Paroles, gestes, œillades, stile, manière d'opiner, tout y est indigne de la gravité de ceux à qui l'on donne dans nos Ecoles, comme par excellence, le titre de* Nos très-sages Maîtres. *Que peuvent penser la Cour, le Parlement, les autres Magistrats, d'un jugement porté au milieu de tout ce tumulte* (*)? Si l'on en doit croire ce Docteur sur la manière dont ses Confréres délibérent, les décisions des premiers Théologiens du Roïaume ressemblent assez aux élections des Echevins dans les villes où il régne deux partis différens. Je ne crois pas que parmi ces cabales les Docteurs cherchent plus la vérité, que les Electeurs Consulaires le bien de leur patrie.

(*) Journal Historique des Assemblées tenues en Sorbonne pour condamner les *Mémoires de la Chine du P.* LE COMTE.

§. XIX.

§. XIX.

LA DIFFE'RENCE DE RELIGION PORTE LES SAVANS A DES EXTRE'MITE'S VICIEUSES.

La diversité des Religions est encore un des grands motifs de la différence des opinions des Savans (*). Les Controversistes prennent

(*) Je donnerai ici un exemple bien décisif de cette différence de sentimens, causée par la diversité des Religions. Je le prendrai dans l'opposition qui se trouve entre deux Historiens connus : le premier est le Pere d'Orléans, Auteur des *Révolutions d'Angleterre ;* le second, c'est l'illustre Mr. Rapin de Thoiras, Auteur de l'*Histoire* du même Roïaume. Si l'on en croit le Pere d'Orléans, Jâques II. étoit un Roi juste, équitable, doux, clément, qui n'approuva point quelques rigueurs un peu trop fortes qu'exercérent deux ou trois de ces Partisans. Écoutons parler ce Jésuite lui-même ; & pesons bien toutes ses expressions. *Le malheureux Duc de Monthmouth fut mis entre les*

nent plaisir à se contrecarrer jusques dans.

les mains des Juges, qui le condamnérent à la mort, qu'il souffrit publiquement à Londres le vingt-cinquième de Juillet: esprit plus foible que méchant, mais par sa foiblesse capable des plus grandes méchancetés. Quelques jours avant qu'on le prît, on avoit aussi pris Grey déguisé: le Roi usa envers celui-ci d'une clémence qui a fait dire qu'il avoit trahi son parti. Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuse la sévérité du Chevalier Jeffreys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en général l'avarice des Commissaires, préposés pour exercer envers les rebelles, ou la sévérité des loix, ou la miséricorde du Prince; car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occasion le motif de la peine ou de l'indulgence; que les moins en état de racheter leur révolte, furent ceux qui la paiérent plus cher, & que si beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui eussent assez d'argent pour la conserver. Le Roi fut trop tard averti de ce desordre, mais on ne l'en eut pas plûtôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & si des services importans, qu'il avoit reçus de ceux qui en étoient accusés, l'obligérent de les épar-

dans les plus petites choses, même
dans

épargner, il répara autant qu'il put leur injustice, par le pardon général qu'il accorda à ceux des révoltés, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de sa clémence. Histoire des Révolutions d'Angleterre. *Tom. III. pag. 363. Edit. d'Amsterdam.* Voions actuellement comment Mr. de Rapin convainque le Pere d'Orléans par des preuves évidentes, que les Nérons & les Caligula ne commirent point d'actions aussi cruelles que celles que les Officiers de Jâques II. exécutérent par ses ordres. Ce Prince doux, si clément, étoit plus vindicatif que Tibere; ce qu'il y a de pis, c'est que Jâques II. récompensa les cruautés les plus inoüies par les premières charges du Roïaume. Après cela, qu'on juge du fond qu'on doit faire sur tous les Historiens, chez qui le zèle de leur Religion est plus fort que l'amour de la vérité. Et combien se trouve-t-il d'Ecrivains, qui aient assez de grandeur d'ame pour être véridiques aux dépens du parti & de la croiance à laquelle ils sont attachés? Pour un de Thou, combien n'y a-t-il pas de Maimbourgs & de Peres d'Orléans? Venons au passage de Mr. de Rapin Thoiras, & pesons encore toutes ses expressions. *A Winchester, la veuve du Lord l'Isle, l'un des Juges de Charles I. fut menée devant la*
Cour

dans celles qui n'ont rien de commun avec

Cour pour y être jugée. Son crime étoit d'avoir donné retraite dans sa maison à un Ministre Presbytérien du parti du Duc de Monthmouth, & à un autre homme qui lui étoit inconnu, & dont le nom ne se trouvoit dans aucune Proclamation. Sur les preuves qu'elle allégua pour sa défense, les Jurés la déclarérent non coupable; mais Jeffreys les contraignit de retourner consulter ensemble sur la même affaire. La même chose arriva jusqu'à trois fois; mais Jeffreys les aiant menacés de les faire pendre sur le champ; enfin à la quatrième fois, ils la déclarérent coupable, & elle fut exécutée à l'âge de quatre-vingt ans. A Dorchester, Jeffreys, pour s'épargner de la peine, dit à trente accusés qui devoient être jugés, que s'ils prétendoient à quelque grace, il falloit qu'ils se déclarassent coupables; mais comme ils ne voulurent point prendre ce parti, il en condamna vingt-neuf, qui furent exécutés sur le champ. Dans un autre endroit, deux cens personnes devant être jugées, Jeffreys promit positivement le pardon à ceux qui se déclareroient coupables, & de ces deux cens il en fit pendre quatre-vingt. Enfin, pour ne pas continuer un détail qui fait horreur, il suffit de dire en un mot que Jeffreys condamna cinq cens personnes à la mort, & qu'il y en eut deux cens

avec les matières conteftées. Cette haine,

trente d'exécutées, felon ceux qui en comptent le moins, & leurs quartiers expofés fur les grands chemins. Jeffreys fe félicitoit lui-même de cette barbarie, & fe vantoit qu'il avoit fait pendre plus de gens lui feul, que tous les Juges d'Angleterre enfemble, depuis Guillaume le Conquérant. S'il ne pouffa pas plus loin fa cruauté, ce fut parce que plufieurs trouvérent grace auprès de lui, en lui facrifiant leurs biens. Un feul Gentilhomme, nommé Prideaux, lui donna quatorze mille Livres fterling pour fauver fa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas affez d'argent pour acheter leur pardon au prix que Jeffreys y mettoit, ils furent ou pendus, ou déchirés à coups de foüet, ou vendus pour Efclaves aux Colonies de l'Amérique. Kirke ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté, ni en infolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monthmouth, aiant été envoié à Taunton, il y fit pendre dix-neuf hommes de fa feule autorité, fans aucune forme de procès, & fans vouloir permettre qu'ils viffent aucun de leurs parens ou amis. Pendant l'exécution, les Tambours, les Fiffres, les Hautbois folemnifoient cette grande action. Ce fut fans doute ce qui le rendit digne d'être fait Affiftant de Jeffreys. Dans la même ville de Taunton, Kirke aiant invité à dîner plufieurs Officiers, il fit

haine, que forme dans les cœurs des Théo-

fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit; savoir, dix en bûvant à la santé du Roi, dix à la santé de la Reine, & dix à la santé du premier Juge. Mais une action qu'il fit dans une autre ville, passe toute imagination. Une jeune fille étant venue se jetter à ses pieds pour lui demander la vie de son pere, il lui persuada de se prostituer à lui, en lui promettant de faire grace à son pere; mais après avoir assouvi sa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir son pere, pendu aux poteaux où pendoit l'enseigne du cabaret où il logeoit. Ce triste spectacle fit un tel effet sur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'esprit. Le Pere d'Orléans, instruit par Jâques II. ne pouvant nier ces barbares exécutions, tâche de les excuser en deux manières. Il dit premiérement que le Roi en fut averti trop tard pour pouvoir y remédier, & que les grands services qu'il avoit reçus de Jeffreys & de Kirke, l'empêchérent de leur faire sentir les effets de son mécontentement. Il dit en second lieu que le Roi répara ces injustices, autant qu'il fut en son pouvoir, par le pardon général qu'il accorda dans la suite. Mais il est aisé de voir combien ces excuses sont vaines, si l'on considére que

 quand

Théologiens la diversité de la Croiance,

quand on reprochoit à Kirke ses inhumanités, il répondoit qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & lui ne fussent allés aussi loin que portoient les ordres du Roi. En second lieu, le Roi étoit si peu mécontent de la conduite de Jeffreys, qu'à son retour il lui donna la charge de Grand Chancelier, qui étoit devenue vacante pendant qu'il étoit actuellement occupé à exercer ses inhumanités dans les Provinces de l'Oüest. Pour ce qui regarde l'acte de pardon, il ne fut publié que plusieurs mois après que toutes les exécutions furent faites, & qu'on ne put plus trouver de coupables. Il falloit bien que la Cour fut persuadée qu'il n'y avoit que fort peu de gens qui pussent profiter de ce pardon, puisqu'on inséra nom par nom dans cet acte, une troupe de jeunes filles de dix ou douze ans, qui étoient allées, couronnées de fleurs, présenter une Bible au Duc de Monthmouth, à son entrée dans Taunton. Ce ne fut pas seulement dans les Provinces de l'Oüest que le Roi donna des marques sensibles de son humeur vindicative, il fallut encore que la ville de Londres fût témoin de diverses exécutions qui s'y firent dans le mois d'Octobre, & entre autres d'une femme, nommée Elisabeth Gaunt, qui fut brûlée publiquement, pour avoir procuré les moiens de se sauver à un des partisans du Duc de Month-

ee, du Culte divin, ou de quelque point de Religion, se glisse dans leurs Ouvrages. Pour être persuadé de la vérité de ce fait, on n'a qu'à lire les Livres de Controverse: il en est peu, & même point, où les Auteurs n'ouvrent la dispute par quelque invective contre leurs adversaires, ou ceux de leur parti. Les Théologiens qui ont disputé le plus modestement, sont Mr. Arnoud & Mr. Claude; encore ôteroit-on bien des choses de leurs Ouvrages, si l'on en supprimoit tout ce qui blesse les loix d'une dispute polie. Quant à Mrs. du Perron & du Moulin, Nicole & Jurieu, les trois-quarts de leurs Ou-

Montmouth. Six hommes furent exécutés comme traîtres, à Tyburn, pour des crimes de la même nature; & ce qu'il y a de plus étrange, quelques-uns sans jugement préalable. Histoire d'Angleterre, &c. par Mr. RAPIN THOIRAS, *Tom. X. pag.* 30. & 31. Voilà dans ces deux passages un exemple bien évident de la dissimulation des Auteurs en faveur des fautes qui nuisent au parti qu'ils favorisent. On doit voir par-là quel fond on peut faire sur tous les Ecrivains Jésuites.

Ouvrages de Controverſe ont moins été faits pour éclaircir la vérité, que pour bleſſer leurs adverſaires, par des traits mordants, ou des plaiſanteries piquantes. Ce dernier a écrit quelquefois comme un porte-faix, quelquefois comme un Fanatique & un Trembleur. Les invectives groſſières dont ſes Livres ſont remplis, l'ont fait mépriſer des deux partis. Sur les matières de Controverſe, il ſemble qu'on ne puiſſe écrire poliment, & j'oſe dire, d'une manière convenable à un galant homme. Bien des Saints Peres, malgré les vertus dont on les prétend doüés, ont tombé dans ce défaut; ils ont laiſſé dans leurs Ouvrages des marques viſibles, que pour être pieux & dévots, ils n'en étoient pas moins hommes, ſujets aux paſſions, (*), & à ſe

(*) Parmi cent exemples que je pourrois citer des diſputes meſſéantes des Peres, je me contenterai de faire mention de celle que St. Auguſtin & St. Jérôme eurent au ſujet du menſonge officieux. Ils écrivirent l'un contre l'autre des lettres pleines d'invectives : St. Jérôme prétendoit qu'il y avoit quel-

se laisser emporter trop aisément au plaisir de mordre & de déchirer ceux contre qui ils écrivoient.

La licence des Ecrits calomnieux, occasionnée par la différence de Religion, n'a pas respecté les Têtes les plus sacrées. Que de Libelles la Ligue

quelquefois dans l'Ecriture des mensonges officieux, c'est-à-dire que le St. Esprit ment pour le bien de ceux auxquels il parle; il soutenoit encore que St. Paul, écrivant sur la manière dont il avoit repris St. Pierre, avoit usé de mensonge & de dissimulation. Si les injures avoient rendu un sentiment probable, celui de St. Jérôme eût dû le paroître; car jamais on n'en dit davantage. Rarement ce Pere écrivoit contre quelqu'un, qu'il ne le maltraitât: il eut un démêlé avec Vigilance, il l'appella possédé du Diable. *Spiritus est immundus, qui hæc te cogit scribere*; il le nomma chien, *Melior erit Vigilantius canis vivens, quam ille leo mortuus.* En vérité ces façons de parler ne sont pas seulement indignes des Chrétiens, mais encore des Païens polis & raisonnables. Les Lecteurs qui auront les *Mémoires secrets de la République des Lettres*, pourront voir ce que j'ai dit à ce sujet dans la troisième partie de cet Ouvrage, *pag.* 313.

gue n'a-t-elle point vomis contre Henri III. & Henri IV.? que de Volumes, remplis des plus noires infamies, n'ont pas composé contre Louïs XIV. quelques Proteſtans réfugiés? Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que des gens qui ont paſſé pour être d'une probité & d'une candeur digne des premiers ſiécles, ſoient tombés dans des excès ſi vicieux. On attribue à Mr. Arnaud un Livre intitulé, *Le véritable Portrait de Guillaume-Henri de Naſſau, Prince d'Orange, &c.* dans lequel ce Héros eſt traité d'Abſalon, d'Hérode & de Néron. Je ne puis croire qu'un auſſi grand auteur ait voulu proſtituer ſa plume à compoſer un pareil Ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, la différence de Foi ne peut autoriſer à manquer au reſpect qu'on doit aux Têtes couronnées; & c'eſt rendre une Religion mépriſable, que de couvrir de ſon voile des forfaits auſſi noirs.

La Religion Romaine n'eſt pas la ſeule où le zèle outré faſſe faire bien des actions contraires à la piété & aux bonnes mœurs, les Proteſtans ne ſont

point

point exempts de cette passion, si contraire au bien de la Société civile. Ils tombent quelquefois dans les mêmes défauts qu'ils nous reprochent, & se font entre eux une guerre aussi sanglante que celle qu'ils ont à soutenir contre nous (*). L'esprit de controverse est donc une espèce de vertige, qui suspend l'usage des notions les plus claires, & nous prive de notre raison.

(*) *Nous avons été extrêmement mortifiés de ce que la cabale puissante qu'a eue Mr. Jurieu dans le dernier Synode, lui ait fait avoir le plaisir de voir suspendre Mr. Huet..... si ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquisition plus incommode, & les François vont devenir le scandale & le joüet de la Hollande; & cela,* unius ob noxam & furias, *par l'humeur chagrine & fanatique de Mr. Jurieu.* BAYLE, Lettres, *Tom. I. pag.* 324.

§. XX.

§. XX.

QUE LA PLUS GRANDE PARTIE DES GRANDS HOMMES ONT AVOUE' QU'ILS NE SAVOIENT QUE PEU DE CHOSES.

JE crois, Madame, vous avoir démontré suffisamment la nécessité de vous servir de votre seule raison dans les faits que vous trouvez lui être contraires, soit dans l'Histoire, soit dans la Tradition, soit dans les Ouvrages des Savans. Vous serez encore plus convaincue de la vérité de mon opinion, lorsque je vous aurai montré que la plus grande partie des grands hommes ont avoüé qu'ils ne connoissoient évidemment que très-peu de choses, & que leurs Ecrits contenoient plûtôt des conjectures, que des réalités. Vous verrez que mon sentiment est celui des plus illustres Ecrivains. Je pourrois d'abord vous citer parmi les modernes Michel de Montagne, la Mothe-le-Vayer, Gassendi.

fendi & Bayle, qui ont presque ouvertement soutenu le Pyrrhonisme; mais en prenant les choses à leurs sources, & en remontant jusqu'à Phérécide, le pere de tous les Philosophes, je trouve que les Anciens ont été dans le doute autant que les modernes. Voici ce que ce Philosophe Grec écrivoit à Thalès son disciple, peu de tems avant que de mourir (*) : *J'ai ordonné à mes Héri-*

tiers,

(*) Voici la Lettre de Phérécide. Ceux qui entendent le Grec & le Latin, ne seront pas fâchés de la lire dans l'Original.

Φερεκύδης Θαλῇ.

Εἶν θνήσκοις, ὅταν τοι τὸ χρεὼν ἥκοι. νοῦσός με καταλελάβηκε, δεδεγμένον τὰ παρὰ σέο γράμματα. φθειρῶν ἔβρυον πᾶς, καὶ με εἶχεν ἠπίαλος. ἐπέσκηψα δ' ὦν τοῖσι οἰκιήτῃσι, ἐπήν με καταθάψωσιν, ἐς σὲ τὴν γραφὴν ἐνέγκαι. σὺ δὲ ἢν δοκιμώσῃς σὺν τοῖς ἄλλοις σοφοῖς, οὕτω μιν φῆνον. ἢν δὲ οὐ δοκιμώσητε, μὴ φήνῃς. ἐμοὶ μὲν γὰρ οὔκω ἥνδανεν. ἔστι δὲ οὐκ ἀτρεκίη πρηγμάτων, οὐδ' ὑπισχνέομαι οὔτ' ἀληθὲς εἰδέναι. ἅσσα δ' ἂν ἐπιλέγῃ θεολογέων, τὰ ἄλλα χρὴ νοεῖν. ἅπαντα γὰρ αἰνίσσομαι. τῇ δὲ νούσῳ πιεζόμενος ἐπὶ μᾶλλον, οὔτε τῶν τινα ἰητρῶν, οὔτε τοὺς ἑταίρους ἐσιέμην. προσεστεῶσι δὲ τῇ θύρῃ, καὶ εἰρομένοις ὁκοῖόν τι εἴη,

διεὶς

tiers, après qu'ils m'auront enterré, de vous

διεὶς δάκτυλον ἐκ τῆς κλειήθρης, ἔδειξ' ἂν ὡς ἔθοιμι τοῦ κακοῦ καὶ προεῖπ' αὐτοῖσιν ἥκειν εἰς τὴν ὑστεραίην ἐπὶ τὰς Φερεκύδεω ταφάς.

Pherecydes Thaleti.

Bene moriaris, cum tibi fatalis dies supervenerit. Morbus me invaserat cum tuas accepi litteras, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam ex familiaribus, ut cum me sepelierint, ad te perferant quæ scripsi. Tu autem si quidem ea probaveris cum Sapientibus reliquis, ita legenda demum trades: sin autem improbaveritis, nolito edere. Mihi certe necdum satis placebant. Est ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid sit verum me scire professus sum: forte quædam de Theologia reseravi; cætera intelligere oportet. Omnia quippe indico potius, quam aperio. Morbo autem diebus singulis invalescente, neque Medicorum quempiam, neque amicorum penitus admitto. Cæterum assistentibus præ foribus, & interrogantibus quo in statu sim, digito per ostii claustra dimisso, quam pestilenti malo tenear, ostendi: admonuique ut postridie conveniant ad solennes Pherecydis inferias. DIOGENIS LAERTII, de Vitis, Dogmatibus, &c. clarorum Philosophorum, *Libri X. Lib. I. Segm.* 122.

vous porter mes Ecrits. Si vous, & les autres Sages, vous vous en contentez, vous les pouvez publier; ſinon, ſupprimez-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui me ſatisfaſſe moi-même; auſſi ne fais-je pas profeſſion de ſavoir la vérité, ni d'y atteindre: j'ouvre les choſes plus que je ne les découvre. Empedocle, & Pythagore ſon maître, ne furent guères plus aſſurés de leurs opinions, que Phérécide. Ils ſe plaignirent (*) ſouvent que la voïe des ſens étoit trop étroite pour nous conduire à la vérité. Xénophanès (†), qu'on place au nombre des Pythagoriciens, reconnut auſſi qu'on

(*) *Accepit id Empedocles à Doctore Pythagora & tenuit, & anguſtas eſſe ad veritatem percipiendam ſenſuum ſemitas conqueſtus eſt.* PET. DAN. HUET. Epiſcopi Abricenſis, de Imbecillitate mentis humanæ, *Lib. tres, Lib. I. Cap. XIV. pag.* 72.

(†) *Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firme comprehendi animo nihil poſſe, veritatis regulam eſſe nullam, non rationem, non ſenſus; ex opinione omnia pendere. Atque hæc tam aperte prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falſo licet, auctor creditus ſit.* Id. *pag.* 74.

qu'on ne peut rien comprendre avec certitude. Parménide (*), que Platon a honoré du furnom de *Grand*, regardoit comme des orgueilleux & des infenfés ceux qui fe figuroient être véritablement favans, la fcience étant au-deffus de la portée de l'homme. Zénon d'Elée, difciple de Parménide (†), difoit qu'il falloit fufpendre fa créance. Démocrite (¶) enfeignoit que les caufes

(*) *Parmenides ille, qui* Magnus *cognomento perhibetur à Platone, temerarios appellabat & arrogantes qui tribuerent fibi fcientiam, quam homo non fequi non poffit.* Id. *ibid.*

(†) *Celebratur & inter eos qui continendam effe rati funt affenfionem, Zeno Eleates, Eleaticæ fectæ parens.* Id. *pag.* 75.

(¶) *Democriti auditor Protagoras, cognomine* Sapientia *dictus, nullam effe dixit veritatis regulam, nihil verum aut falfum: hominem homini plurimum intereffe; neque quod huic videatur, idem alteri videri; neque rem ullam effe magis talem, quam talem; cumque de rebus fingulis contraria & pugnantia differi poffe deprehendiffet: ac de ipfa quoque re, an utrimque effet difputabilis, illum in utramque partem difputandi modum primus invexit.* Id. *pag.* 76.

ses des choses étoient inconnues, qu'il nous étoit impossible de savoir ce qui étoit vrai, ou ce qui étoit faux. Socrate, le sage Socrate (*), disoit hautement qu'il ne savoit rien, & ce fut par l'aveu de son ignorance qu'il mérita d'être appellé le plus sage des hommes par l'Oracle d'Apollon. Platon (†) ne décidoit jamais sur quelque ma-

(*) *Modum eumdem tenuit deinde Socrates, nobilissimus dubitandi auctor, & late propagavit: nam cum nihil scirent homines, neque tamen agnoscerent se nihil scire, id vero agnovit ille, nec quicquam scire professus est: ac propterea mortalium omnium sapientissimum Apollinis oraculo dictum se putabat; quod id supremum sapientiæ culmen videatur esse ignorantiam suam agnoscere.* Id. *ibid.*

(†) *Nam primum Academiæ parens Plato, ex hac Socratis affectatione ad dubitandum instructus & Socraticum se professus, secutus est eamdem disserendi rationem, & superiores omnes Philosophos oppugnare instituit. Nec in iis solum libris, quos Gymnasticos appellant, sed tum etiam cum affirmanti propior est, sive Socrati sermonem tribuat, sive alteri, res non uti veras, sed uti verisimiles videtur proferre; ac decreti hujus sui meminisse,*

matière qu'on lui proposât il n'assûroit jamais rien, il réfutoit au contraire ceux qui décidoient hardiment & d'un ton de maître. Sa modestie fut cause que ses adversaires le traitoient d'ignorant & d'imbécille.

Les grands Philosophes Romains ne furent pas moins vacillans que les Grecs. *Je parlerai*, disoit Cicéron, *de manière que je n'assûre rien positivement; mais me défiant de moi-même, je douterai de tout, & chercherai d'appercevoir la vérité.* Dans un autre endroit il prévient qu'il expliquera les choses d'une manière probable, & non point certaine, comme pourroit faire un Oracle; il ajoute que n'étant qu'un homme, on ne peut justement exiger rien de plus. Selon lui, les Anciens ont tous avoüé n'avoir rien pû connoître, ni comprendre: ils ont, dit-il, rejetté leur ignorance sur le peu d'étendue de nos lumières & la briéveté de notre vie (*).

Les

se, Diis Deorumque filiis reliquendam esse cognitionem, ea persequenda quæ probabilia sunt. Id. *pag.* 78.

(*) *Dicendum est ita ut nihil affirmem, quæ-*

Les Philosophes n'ont point été les seuls persuadés de leur peu de science ; les grands Saints, & les Courtisans aimables, quelque différence qu'il y ait dans leurs sentimens & dans leurs opinions, se sont pourtant réünis en ce point. Saint Augustin & Saint Thomas ont cru qu'il étoit un grand nombre de choses douteuses, & dont nous n'avions aucune connoissance certaine. Horace, nourri dans les plaisirs de la Cour d'Auguste, avoue naturellement qu'il est toujours flottant & vacillant, sans pouvoir s'arrêter à aucune opi-

quærem omnia dubitans, plerumque & mihi diffidente.

Ut potero explicabo, nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa quæ dixero; sed ut homunculus probabilia conjectura sequens... Æquum est enim meminisse, & me qui differam hominem esse, & qui judicetis, ut si probabilia dicuntur nihil ultra requiratis. CICERO, Tusculan. Quæst. *Lib. I.*

Omnes pene Veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ, &c. CICERO, quæst. Academ. *Lib. I.*

opinion fixe, & que dans ce doute éternel, il songe à se mettre au-dessus de toutes les questions, au lieu de s'y soumettre (*).

Vous pourriez peut-être, Madame, avoir quelques scrupules sur tant d'exemples que je vous cite, pour vous engager à vous défier des Savans trop décisifs : je ne voudrois point passer chez vous pour un Hérétique; je vous avertis donc que c'est un des plus grands Evêques que la France ait eus dans ces derniers tems, qui m'a fourni

(*) *Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare, tuter?*
Nullius addictus jurare in verba Magistri,
Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes.
Nunc agilis fio, & mersor civilibus undis:
Virtutis veræ custos, rigidusque satelles.
Nunc in Aristipi furtim præcepta relabor:
Et mihi res, non me rebus, subjungere conor.
HORAT. Epist. I. *Lib. I.*

ni presque tous ces exemples. Je n'ai presque fait que les traduire de l'Ouvrage Latin que le savant Mr. Huet, Evêque d'Avranche, nous a donné sur la foiblesse de l'esprit humain. Ce Prélat, le plus savant homme sans contredit de son siécle, après avoir étudié toute sa vie, fit un Livre pour prouver la nécessité de douter. Les demi-Savans ont fort crié contre cet Ouvrage; mais ils l'ont réfuté pitoiablement.

Vous voiez, Madame, que j'ai raison de vous assûrer que les plus grands hommes ont avoüé de bonne foi qu'ils savoient peu de choses, & vous ne trouverez plus mon opinion aussi extraordinaire. Cependant, dans la carrière où je vais vous faire entrer, je ne veux point que vous y portiez un esprit de Pyrrhonisme outré; défaut encore plus vicieux que celui de trop de crédulité. Je veux seulement que, pénétrée de la vérité, (que nous savons fort peu de choses, & que les guides que nous croions les plus certains, tels que l'Histoire, la Tradition, & les Savans, sont souvent en défaut) vous

fassiez toujours usage de votre raison, & ne receviez aucune vérité pour évidente, qu'autant que vous verrez qu'elle n'a rien de contraire à votre lumière naturelle, qui ne peut vous tromper en ce que vous connoissez clairement & distinctement.

FIN DE LA PREMIERE
RE'FLEXION.



RE'FLE-

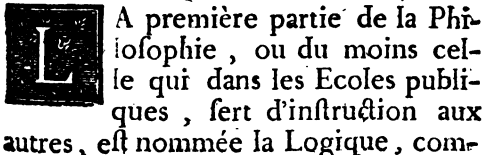


RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

RÉFLEXION SECONDE, CONCERNANT LA LOGIQUE.

§. I.

INTRODUCTION.



LA première partie de la Philoſophie, ou du moins celle qui dans les Ecoles publiques, ſert d'inſtruction aux autres, eſt nommée la Logique, comme

me qui diroit l'Art de penser (*). En étendant un peu plus cette première définition, on peut dire que la Logique est *l'Art de bien conduire sa raison dans la connoissance des choses, tant pour s'instruire soi-même, que pour en instruire les autres* (†). La beauté de cette définition, & ce premier début qui promet infiniment, vous préviendra d'abord pour la Logique; vous penserez, Madame, que je vais vous découvrir les choses les plus grandes & les

(*) La pensée n'est autre chose qu'un discours, par lequel l'entendement parle ou discourt intérieurement en lui-même, l'expérience nous aiant fait reconnoître que toutes les fois que nous pensons, nous nous servons tacitement des mêmes paroles dont nous nous servirions, si nous voulions exprimer de bouche notre pensée. BERNIER, Abregé de la Philos. de Gassendi, *Tom. I. pag.* 1. *Cette Note sert de réponse à ceux qui pourroient objecter que la Logique doit être définie l'Art de bien raisonner.* Voiez le second Discours qui sert de Préface à l'*Art de penser*, pag. xxxiv.

(†) *C'est la définition que donne l'*Art de penser, *pag.* 1.

les plus intéressantes. Rien n'est si flatteur en effet, *que d'acquérir l'Art de s'instruire soi-même, & de communiquer ses connoissances aux autres.* Avant d'aller plus loin, & pour vous montrer le véritable prix de la Logique, il sera donc à propos que je vous dise les sentimens qu'en ont eus les plus grands Philosophes.

Autrefois cette Science, ou cet Art, étoit cultivé par les Sophistes, gens qui ne s'en servoient que pour embrouiller la vérité; mais malgré toute leur subtilité, on les réduisoit bien-tôt, en leur proposant les choses d'une façon claire, & en les oligeant par quelques distinctions, prises dans la nature des choses, à abandonner leurs fausses subtilités. C'est ainsi qu'en usoit ordinairement Socrate dans sa façon de disputer.

Aristote renferma le premier la Logique dans des règles & dans des préceptes : il en forma un Corps méthodique, & apprit à tout le monde le moïen de connoître les sophismes dont on offusquoit la véri-

rité (*) ; mais ce Philosophe tomba dans un défaut essentiel. Au lieu de se réduire dans des bornes étroites, & de ne donner à la Logique que l'étendue qu'elle méritoit, il se rendit obscur à force d'être diffus ; & après avoir bien dit des choses, il n'apprit rien de nouveau à l'esprit, que beaucoup de mots, de divisions & de subdivisions (†). Ses disciples & ses commentateurs achevérent d'embrouiller la Logique & de la rendre inintelligible, & chacun d'eux y mêla quelque chimère

(*) Aristote a été le premier qui a réduit la Logique en certains & méthodiques préceptes ; car avant lui, les Sophistes n'avoient garde de la montrer, ains s'en servoient pour surprendre les moins habiles, acquérans par ce moïen réputation de gens fort subtils. DU PLEIX, Corps de Philosophie, contenant la Logique, la Métaphysique, & la Physique, *Tom. I. pag.* 5.

(†) Un Auteur de ce tems a dit, avec grande raison, que les règles de la Logique d'Aristote servoient seulement à prouver à un autre ce que l'on savoit déja ; mais que l'art de Lulle ne servoit qu'à faire discourir sans jugement de ce qu'on ne savoit pas. Art de Penser, *pag.* 22.

mère ou quelque inutilité (*). Enfin, St. Thomas inventa l'*Etre de Raison*; Scot mit au jour ses ridiculités, qui lui acquirent le nom de *Subtil*, & les Philosophes ne s'occupérent plus que de propositions & de thèses frivoles, capables de jetter l'esprit dans les plus grandes erreurs. Dans ces tems d'aveuglement Gassendi parut tout-à-coup, comme un Astre brillant au milieu d'une nuit obscure. Aidé de la lecture de quelques Philosophes anciens, & soutenu par son vaste génie, il donna le premier coup à l'erreur. Il mit au jour un Ouvrage contre la Philosophie d'Aristote, qui fut reçu avidemment de tous les Savans de l'Europe, qui depuis long-tems gémissoient de l'état où ils voioient la Philosophie. (†). Gassendi fut suivi de Descar-

(*) *Les Ouvrages d'Aristote ont eu le sort de tous les Ecrits qui sont commentés & revûs par différens Auteurs; chacun y ajoute un peu du sien, & dans la suite du tems si un Auteur revenoit, il seroit bien étonné des opinions qu'on lui impute.*

(†) Il se dégoûta enfin tellement de la Phi-

Descartes, qui acheva de ruiner les chimères scolastiques. L'esprit humain reprit entiérement ses droits, la raison, le bon sens, & la lumière naturelle furent les seules règles qu'on affecta d'emploier, & la Logique devint une des parties de la Philosophie scolastique qu'on méprisa le plus. Descartes démontra évidemment dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'elle ne donnoit que des connoissances communes aux esprits les plus bornés, & qu'elle apprenoit à discourir ridiculement de ce qu'on ignoroit (*). Il

Philosophie vulgaire, à cause de la chicane & des questions inutiles qu'elle enseigne & dont elle est remplie, qu'il fit soutenir des Thèses pour & contre, & fit imprimer ses savantes Dissertations *adversus Aristoteleos*, qui firent tant de bruit. BERNIER. Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. Préface.*

(*) La Logique de l'Ecole . . . . n'est, à proprement parler, qu'une Dialectique qui enseigne les moïens de faire entendre à autrui les choses qu'on sait, ou même aussi de dire sans jugement plusieurs paroles touchant celles qu'on ne sait pas. Ainsi elle cor-

Il conseilloit pourtant de faire quelque étude de certains principes raisonnables d'une bonne Logique; mais Gassendi méprisoit absolument cette étude. *Il croioit que si l'œil voit, l'oreille entend, & les autres facultés font leurs fonctions, sans avoir besoin d'aucuns préceptes, l'entendement pouvoit bien raisonner, chercher la vérité, la trouver, & juger sans l'aide de la Logique .... Il ne la mettoit pas au nombre des véritables parties de la Philosophie; il n'estimoit pas même qu'on dût faire commencer par-là les étudians, de crainte de les rebuter par un travail inutile* (*).

Voilà, Madame, des autorités bien respectables contre la Logique. Cependant on peut, & on doit dire en sa faveur que tous les grands Philosophes n'ont montré tant de mépris, que pour cette Logique qu'on appelle

corrompt le bon sens, plûtôt qu'elle ne l'augmente. DESCARTES, Principes de la Philosophie, *Préface*.

(*) Bernier, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. Préface.*

le Scholastique, qui est celle qu'on apprend ordinairement dans les Colléges, & dont les Moines font usage; aussi semble-t-elle être véritablement faite pour eux, & cette étude est en effet très-propre à des gens qui ne se nourrissent ordinairement que de chimères (*). Je crois qu'on ne sauroit errer, en suivant le principe que prescrit Descartes de faire *quelque étude de certains principes raisonnables d'une bonne Logique.* De quelque pénétration d'esprit, de quelque justesse de génie qu'on soit doüé, une exacte méthode dans la direction de nos pensées ne peut servir qu'à rendre nos jugemens plus parfaits. En réduisant la Logique à certaines bornes très-étroites & très-succintes, on doit la rendre de quelque utilité: on en a même donné dans ces derniers tems un Traité très-bon, & qui a quelque peu réhabilité sa réputation (†), quoiqu'à dire vrai, cet Ouvrage

(*) *Gens Monacha, gens pasta chimaris.*
(†) L'Art de Penser, *par Mrs. de* PORT-ROYAL.

vrage soit plûtôt un Recueil des plus belles questions de Métaphysique, de Physique, &c. (*), qu'on a entrelassé de quelques préceptes d'une Logique sensée & dépouillée de toutes ses inutilités (†).

(*) J'ai même remarqué que cette Logique..., si vous en exceptez certains exemples fort recherchés, & quelques grands & beaux Chapitres de Physique, de Morale, de Métaphysique & de Mathématiques, a beaucoup de rapport à celle de Gassendi. BERNIER, *là-même.*

(†) Les Questions.... que nous avons cru devoir omettre, sont de ce genre. Elles ont cela de commode, qu'elles ont peu de crédit, non-seulement dans le monde où elles sont inconnues, mais parmi ceux-là même qui les enseignent. Personne, Dieu merci, ne prend intérêt à l'*Universel, à parte rei*, à l'*Être de Raison*, ni aux *secondes intentions*. Ainsi on n'a pas lieu d'appréhender que quelqu'un se choque de ce qu'on n'en parle point; outre que ces matières sont si peu propres à être mises en François, qu'elles auroient été plus capables de décrier la Philosophie, que de la faire estimer. Art. de Penser, *Premier Discours Préliminaire*, *pag.* 30.

§. II.

EN QUOI CONSISTE LA LOGIQUE.

LA Logique consiste dans les réflexions que nous faisons sur les principales opérations de notre esprit ; & ce que nous appellons l'*Art de penser*, comprend ces quatre chefs, *concevoir*, *juger*, *raisonner & ordonner*.

Concevoir, ou imaginer une chose, c'est s'en former en l'esprit la véritable image, & par le moïen de cette image avoir la chose présente à l'esprit, comme lorsque nous nous représentons un soleil, un arbre, un rond, &c. sans pourtant former sur ces choses aucun jugement exprès. Or, la forme par laquelle nous nous les représentons, ou cette première & simple conception qui les offre, s'appelle *Idée* ou *Notion*.

Juger, c'est dire véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui con-

convient pas. Cette opération de notre esprit se fait, lorsque joignant deux diverses idées, nous les affirmons, ou les nions, comme quand nous disons que la Terre est ronde, & n'est pas quarrée : car nous affirmons sa rondeur, & nions qu'elle ait une autre figure ; ou lorsque nous assûrons que l'homme est un animal, & non point un arbre, donnant à l'homme ce qui lui convient, & niant qu'il soit un arbre.

La troisième opération de notre esprit s'appelle RAISONNER ; c'est-à-dire, inférer d'une ou de deux propositions quelque chose de conclu conséquemment, comme lorsqu'on dit, l'*infidélité est un crime : il est plusieurs amans infidèles ; il est donc plusieurs amans criminels.* Vous voiez, Madame, que de l'assemblage de ces deux premières propositions,

1. *L'infidélité est un crime :*

2. *Il est plusieurs amans infidèles ;*

J'en conclus qu'*il est des amans criminels.*

Mais, pour vous expliquer plus clairement les trois premières opéra-

tions de notre esprit, je vous prie de souffrir que je vous fasse appercevoir ce qui se passe chez un homme qui devient amoureux de vous. Il est d'abord frappé de vos traits & s'en forme en l'esprit une vraie & simple image, sans aller plus loin. Voilà ce qu'on appelle *concevoir*. Bien-tôt il juge que vos traits sont beaux, sont parfaits, & il assûre qu'ils sont opposés à la laideur. Il énonce d'une chose ce qui lui convient, & nie ce qui ne lui convient pas. Il joint ensemble deux idées différentes, celle de la beauté de vos traits, & celle de la laideur qui leur est opposée. Cela s'appelle *juger*. Enfin, son esprit se porte naturellement à la troisième opération, qu'on appelle *raisonner*; car joignant les différentes idées que votre beauté lui a déja données, il forme un jugement concluant. *La beauté*, dit-il, *mérite notre hommage : Madame de *** est doüée d'une beauté éblouïssante ; elle mérite donc mes hommages*.

La dernière des opérations de l'esprit s'appelle ORDONNER, c'est-à-dire, disposer ou arranger ce que nous

avons imaginé sur un sujet, de la manière la plus prompte, la plus claire qu'il nous est possible ; & c'est ce qu'on nomme *Méthode*.

Cette dernière partie de la Logique a encore beaucoup de raport avec l'amant dont je vous ai parlé. Vous voiez, Madame, que le bon sens veut qu'après s'être démontré que vous méritiez ses hommages, il prenne des précautions pour vous les faire agréer, & qu'il dispose sa déclaration d'une manière à être reçue favorablement. Or, Madame, ce qui s'appelle déclaration chez l'amant, s'appelle diverses idées, divers jugemens, & divers raisonnemens, chez le Philosophe ; & c'est l'arrangement de ces choses qui regardent cette quatrième partie de la Logique, qu'on appelle *Méthode*.

Au reste, Madame, comme il arrive très-souvent qu'un amant gagne le cœur de sa maîtresse, sans trop s'arrêter à toutes ces gradations & distinctions amoureuses, on voit aussi que bien des gens qui n'ont aucune règle de la Logique, font avec une justesse infinie

les

les quatre opérations, & quelquefois mieux, & plus exactement que les Philosophes (*). La Nature, en donnant la raison aux hommes, leur en fournit abondamment les moiens : cependant l'étude rectifie toujours le jugement, & il arrive même quelquefois que découvrant par la lumière naturelle qu'un raisonnement est faux, nous avons peine à pénétrer & à appercevoir la raison pourquoi il est faux, la règle nous aide beaucoup dans cette occasion.

(*) Tout cela se fait naturellement, & quelquefois mieux par ceux qui n'ont appris aucune règle de la Logique, que par ceux qui les ont apprises. Art de penser, *pag.* 2.



§. III.

§. III.

TOUTES NOS IDE'ES TIRENT LEUR ORIGINE DE NOS SENS, OU DE CELLES QUI PASSENT PAR NOS SENS.

IL faut ſuppoſer qu'au commencement l'ame eſt comme une *table unie* (*), vuide de tous caractères, & ſur laquelle il n'y a encore rien de tracé ; ainſi, elle n'a aucune idée, quelle qu'elle ſoit. Vous demanderez, Madame, avec étonnement par quel moïen notre ame en acquiert cette quantité, que l'imagination toujours agiſſante lui préſente avec tant de variété ? Je vous répondrai que c'eſt premiérement *par les objets extérieurs & ſenſibles qui frappent nos ſens* ; ſecondement, *par les opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçues par nos ſens* : opérations qui deviennent l'objet des réflexions de notre ame, formant & pro-

(*) *Tabula raſa.*

produisant dans notre entendement une autre espèce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pû lui fournir. Telles sont les idées de ce qu'on nomme *penser*, *juger*, *examiner*, *desirer*, *souhaiter*, & les autres actions de notre ame, de l'existence desquelles nous sommes très-persuadés, les sentant & les trouvant en nous-mêmes.

Les idées que nous recevons par ce moïen, sont aussi distinctes que celles que les objets extérieurs produisent sur nos sens; ainsi, Madame, toutes nos idées prennent leur source de la *sensation* & de la *réflexion*. Par la *sensation*, les objets extérieurs fournissent à l'esprit les idées des qualités sensibles, telles que sont celles qui nous viennent par le goût, l'attouchement, l'oüie, l'odorat & la vûe. Les sens produisent les notions ou les idées des odeurs différentes, celles des diverses couleurs, celles des sons, celles de la clarté & des ténèbres, &c. Par la *réflexion*, l'esprit fournit à l'entendement ses idées de ses propres opérations; c'est-à-dire, que par les idées qui ont passé par nos sens, & qui se

font

sont imprimées dans notre entendement, il s'en forme diverses autres par l'assemblage que nous en faisons d'une manière très-variée, comme lorsque de l'idée d'une montagne & de celle de l'or, nous en concevons une troisième idée, qui nous represente une montagne d'or.

Nous n'avons donc, Madame, aucunes idées dans l'entendement, que que celles qui ont été produites par la voïe de la *sensation*, ou par celle de la *réflexion* : ensorte que par la *sensation* nous avons plus ou moins d'idées simples, selon que les objets extérieurs qui frappent nos sens, en fournissent à notre entendement, un Sourd aïant moins d'idées qu'un homme qui joüit de tous les sens, puisqu'il n'a aucune notion des sens, & un Aveugle & Sourd aïant encore moins d'idées, puisqu'il n'en a aucune, ni des couleurs, ni des sons. De même, les opérations de notre esprit, ou les *réflexions* nous fournissent plus ou moins d'idées, selon que nous réflechissons plus ou moins sur les premières idées que les sens ont produites dans notre entendement.

ment. C'eſt pourquoi nous voions que les enfans ſont long-tems avant d'avoir des idées ou notions formées par la *réflexion*, ou, ſi l'on veut, par les opérations de l'eſprit. C'eſt auſſi par la même raiſon que certaines gens n'en connoiſſent que médiocrement une partie, & n'ont d'un grand nombre d'idées, produites par la *réflexion*, qu'une connoiſſance flottante & imparfaite.

Vous voiez, aiſément, Madame, que l'homme, n'aïant aucune idée qui ne lui vienne, ou directement, ou indirectement par les ſens, il ne peut commencer à penſer que lorſqu'il commence d'avoir des ſenſations; car puiſqu'il ne peut avoir aucune idée lorſque les ſens n'agiſſent point encore, il ne peut donc avoir aucune penſée.

Je m'apperçois que vous ſerez fort étonnée que je vous aïe aſſurée hardiment que nous ſavions ſi peu de choſes. *Comment*, direz-vous. *Appellez-vous ne rien ſavoir, que de pénétrer avec autant de préciſion les premiéres opérations de l'entendement humain?* Vous m'ac-

m'accuſerez moins de mauvaiſe foi, lorſque je vous aurai montré que ces principes que je viens d'établir, quelques juſtes qu'ils paroiſſent, ont été combattus & rejettés comme faux par de très-grands Philoſophes, qui les ont réfutés d'une maniére à jetter du moins dans le doute ceux qu'ils ne peuvent convaincre entiérement. Dure mortification pour la vanité humaine, que d'être obligé d'avouer qu'elle ignore même la façon dont elle acquiert la faculté de penſer!

Les Philoſophes, qui ſoutiennent que nous avons des idées dont nous ne ſommes point redevables à nos ſens, prétendent qu'il en eſt un certain nombre qui ſont inées avec nous. Je me réſerve d'examiner au long cette queſtion dans la ſuite; mais actuellement je vous dirai ſimplement leurs principales raiſons. *Il n'y a point*, dit un Cartéſien, *de propoſition plus claire que celle-ci :* Je penſe; donc je ſuis. *Or, l'on ne ſauroit avoir aucune aſſûrance évidente de cette propoſition, ſi l'on ne concevoit clairement ce que c'eſt qu'être,* tre, *& ce c'eſt que* penſer. *Si l'on*

ne

*ne peut donc nier que les idées de l'*être *& de la* pensée *sont dans notre entendement, par quels sens, par quels objets extérieurs y ont-elles été produites? Elles ne sont point lumineuses, ou colorées, pour y être entrées par la vûe; d'un son grave ou aigu, pour y être entrées par l'oüie; d'une bonne ou mauvaise odeur, pour y être entrées par l'odorat; de bon ou de mauvais goût, pour y être entrées par le goût; froides ou chaudes, dures ou molles, pour y être entrées par l'attouchement* (*).

Le Philosophe qui raisonne ainsi, prévient lui-même l'objection qu'il prévoit qu'on lui pourroit faire. *Si l'on dit*, ajoute-t-il, *que les idées de* l'être, *& de la* pensée *ont été formées d'autres images sensibles, qu'on nous dise ces autres images sensibles dont on prétend qu'elles ont été formées, & comment elles ont pû être formées.* Il paroît en effet qu'elles ne peuvent l'être par *composition*; car les idées de l'*être* & de la *pensée* étant des idées simples & évidentes

(*) Art. de Penser, *pag.* 12.

tes par elles-mêmes, elles ne sont point la suite de la *réflexion que produit l'assemblage de deux idées differentes*, & elles ne sont point aussi formées par *ampliation* ou *diminution*, ne pouvant dire que l'idée de l'*être* ou de la *pensée* puisse être formée par une gradation ou une diminution d'autres idées. Il faut donc que notre ame ait en elle-même plusieurs idées, qui ne tirent point leur origine de nos sens, & dont la source est dans notre entendement.

Vous voilà, Madame, bien fachée contre ce Cartésien, qui vient s'opposer au systême le plus raisonnable, & qui paroit le plus naturel. Vous goûtiez déja les voïes de la *sensation* & de la *réflexion*, pour introduire toutes les idées dans l'entendement humain; vous croïez appercevoir l'esprit & l'ame se former dans un jeune enfant, à mesure que les organes se fortifient & reçoivent plus d'objets extérieurs. Ce systême a quelque chose d'amusant: il semble que l'homme soit une plante, & qu'on voïe croître en même-tems l'ame & le corps. Les notions, que

l'entendement acquiert tous les jours par le canal des sens, sont à l'esprit comme une douce rosée qui le conduit enfin à la maturité, en lui procurant cette immense variété d'idées. Cependant, si le Cartésien a raison, il faut ne plus accorder aux objets extérieurs que le pouvoir d'occasionner, par les mouvemens qui se font dans notre cerveau, quelques idées qui ne se formeroient pas sans cela; mais presque toutes nos notions ne pourront être rapportées à nos sens, & l'ame aura le pouvoir de les former elle-même par la *pure intellection*, sans en être redevable qu'à Dieu & à elle-même.

Vous me demanderez, Madame, mon sentiment sur ces différentes opinions, & à laquelle j'accorde ma croïance? Si par ce mot de *croïance*, vous entendez une certitude & une persuasion convaincante, je vous avoüerai que je n'en ai aucune. Et franchement, après avoir examiné la chose, je suis d'assez bonne foi pour avoüer que je vois une apparence de vérité dans les deux sentimens. Si vous me pressez davantage, & que vous vouliez que je me

me détermine absolument, je vous avoüerai encore que je croirois assez volontiers que nous n'avons d'idées dans l'entendement, qu'autant qu'elles nous ont été communiquées par nos sens, & que toutes nos notions, ou idées, prennent leur source, ou de la *sensation*, ou de la *réflexion* sur celles qui nous sont venues par la sensation. Voici quelles sont mes raisons; je ne sais si vous les trouverez vraisemblables.

Lorsqu'un Cartésien demande par quel sens les idées de l'*être* & de la *pensée* sont entrées dans notre entendement, on lui peut répondre qu'elles y sont entrées dès l'instant que nous avons eu la première *sensation*: car on connoît que l'on existe, dès qu'on est susceptible de quelque sentiment, & je crois qu'on peut aussi-bien prouver l'existence, en disant, *Je sens, donc je suis*, qu'en disant, *Je pense, donc je suis.* Si nous connoissons donc que nous existons par l'impression de nos sens, je crois que la premiére idée de l'*être* est produite en nous dans le même instant que nous avons la première *sensation* qui fait passer dans notre en-

tendement la perception de notre existence. J'ajouterai que si nous n'acquérions pas nos idées par le moien de nos sens, & que l'ame les formât d'elle-même, il faudroit qu'il y en eût un nombre qui fussent inées avec elles; ce que j'ai peine à me persuader, & qui entraîne après soi de grandes difficultés, comme je le montrerai dans la suite. Car, tous ceux qui soutiennent que nous avons des idées inées, regardent celle de Dieu comme une des principales (*), Je leur demande donc, pour-

(*) Puis donc... que l'idée de cet Etre suprême n'est pourtant pas inée, comme je viens de le montrer évidemment, si je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire passer pour inée. Car, si Dieu eût imprimé quelque caractère dans l'esprit des hommes, il est plus raisonnable de penser que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondément dans notre ame.... Puis donc que notre ame se trouve d'abord sans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'est-là une forte présomption contre tous les autres caractères qu'on voudroit faire passer

pourquoi tant de Nations ont eu des notions si fausses & si ridicules de la Divinité ; qu'au-lieu de reconnoître un Etre parfait, juste, grand dans ses opérations, infini dans tous ses attributs, ils ont eu l'idée d'un nombre de Dieux, dignes de l'horreur de tous les honnêtes gens ? Ils répondront peut-être, *que Dieu grave en général dans le cœur de l'homme l'idée de la Divinité ; mais que l'homme change & pervertit cette idée par une fausse application à des objets particuliers.* Mais il n'est rien de si frivole que cette défense. A quoi servent donc ces idées abstraites de la Divinité, qui ne peuvent produire rien de bon, & qui sont absolument inutiles ? D'ailleurs, des idées abstraites supposent qu'on a déja connu des objets qui se ressemblent ; & l'abstraction ne peut convenir à une première idée, ou, si l'on veut, à une *idée inée.* Ajoutons à ces raisons, que Dieu ne faisant

passer pour inés. LOCKE, Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain, *Liv. I. Chap. II. pag.* 81.

sant rien d'inutile, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il nous communique son idée sous la notion d'un Etre, qui non-seulement n'existe point, mais qui est même directement opposé à sa justice, à sa bonté, à sa grandeur, enfin à tous ses attributs, ainsi que l'étoient les idées qu'on avoit des fausses Divinités dans le Paganisme. Il est des voïageurs qui assûrent qu'il y a des peuples qui n'ont nulle idée de la Divinité (*). Il semble que tous les raisonnemens Métaphysiques doivent céder à l'expérience. Qui croirois-je le plûtôt, un Philosophe qui ne fonde ces raisons que sur des idées abstraites, ou un voïageur digne de foi, qui

(*) *Reperi eam gentem nullum nomen habere quod Deum & hominis animam significet, nulla sacra habet, nulla Idola.* Relatio triplex de Rebus Indicis Caaiguarum. *Ajoutez à ce passage cet autre du Pere* LE GOBIEN, *Jésuite, en parlant des peuples des Isles Marianes & des Isles-voisines.* » Il n'a » pas paru jusques à présent qu'ils aient au» cune connoissance de la Divinité, ni qu'ils » adorent les Images. » Histoire des Isles Marianes, *pag.* 406.

qui établit les siennes sur l'expérience, & sur la réalité des choses dont il a été témoin ? Je respecte fort la Métaphysique ; mais non pas jusqu'au point de lui sacrifier l'évidence.

§. IV.

DES IDÉES CONSIDÉRÉES SELON LEURS OBJETS.

APrès avoir examiné la manière dont nous recevons les différentes idées dans notre entendement, je vais vous les faire considérer selon leurs objets.

Tout ce que nous concevons nous est représenté, ou comme *chose*, ou comme *manière de chose*, ou comme *chose modifiée.*

Ce que je nomme *chose*, est ce que nous concevons & appercevons comme une substance existante par soi, & comme le sujet de tout ce qu'on y connoît. Par exemple, lorsque je conçois un corps, la notion que j'en ai m'offre une chose ou une substance, parce que je considére ce corps comme

une

une chose qui subsiste par soi-même: Mais quand je conçois que ce corps est quarré, l'idée que j'ai de la quarrure ne m'offre à l'esprit qu'une *manière de chose*, une *qualité*, un *attribut*, ou un *mode* (*), que je connois ne pouvoir exister sans le corps dont il fait la quarrure; & par conséquent la différence de la *chose* à la *manière de chose*, ou de la *substance* au *mode*, est très-aisée à appercevoir. La substance est le sujet, & le mode est l'attribut qui le détermine : ensorte que quand je considére tout à la fois le sujet & le mode, j'apperçois une *chose modifiée* ; comme je fais lorsque je conçois l'idée d'un corps quarré, sans distinguer la substance du mode; c'est-à-dire, le corps, de la quarrure...

Voi-

(*) *Tous ces mots sont synonimes, & signifient la même chose.* Les Cathégories d'Aristote, dont on fait tant de mistère, sont de soi très-peu utiles, & non-seulement ne servent guères à former le jugement, ce qui est le vrai but de la Logique; mais souvent y nuisent beaucoup. Art de Penser, *pag.* 21.

Voilà, Madame, les trois sortes de manières dont nous concevons toutes les choses. La première nous représente les *substances*, ou les *choses subsistantes par elles-mêmes*; la seconde, les *qualités & les attributs qui déterminent ces choses*, & la troisième nous offre ces *substances*, ou ces *choses* déterminées & modifiées par leurs *attributs*.

Si je voulois, Madame, vous brouiller pour jamais avec la Philosophie, & sur-tout avec Aristote, le grand ami du Pere Bonaventure, je vous ferois ici une longue énumération des dix Cathégories de ce Philosophe, qu'on peut aisément rapporter à la considération des idées selon leur objet, dont je viens de vous parler. Mais je suis trop intéressé à la conservation d'une aussi aimable Ecolière, pour vouloir la fatiguer par une longue énumération de mots inutiles, & plus capables d'embrouiller le jugement que de le former (*).

On

(*) La seconde raison qui rend l'étude des Cathégories dangereuse, est qu'elle accoutume les hommes à se paier de mots, à s'imaginer qu'ils savent toutes choses, lors-

On regarde ces Cathégories dans les écoles avec autant de respect, que les Juifs en avoient pour les Tables de la Loi que Moïse leur apporta, & l'on peut dire que ce Législateur Hébreu n'eut pas le quart autant d'autorité sur le Peuple Israélite, que le Philosophe Grec en a encore sur le Peuple Scholastique. Ces Cathégories si vantées sont dix classes, auxquelles Aristote a voulu réduire tous les objets de nos pensées ; mais la première façon dont je vous les ai fait considérer, suffira pour éclaircir toutes les difficultés qui pourront naître dans la suite de ces Réflexions.

lorsqu'ils ne connoissent que des noms arbitraires, qui n'en forment dans l'esprit aucune idée claire & distincte. Art de Penser, *pag.* 23.



§. V.

§. V.

LES IDE'ES QUE NOUS ACQUERONS PAR NOTRE PROPRE EXPE'RIENCE, SONT PLUS PARFAITES QUE CELLES QUE NOUS ACQUERONS PAR LE SECOURS.

NOs idées s'acquiérent par notre propre expérience, ou par les leçons que nous recevons. Lorsque les choses nous sont présentes, alors nous faisons usage de nos sens pour éprouver & expérimenter quelles elles sont, comme par la vûe nous distinguons les couleurs, & par l'oüie les différens sons. Mais si les choses sont absentes & éloignées, nous apprenons par autrui quelles elles sont, soit par les discours qu'on nous fait, soit par la lecture des Livres. Cependant les idées que nous acquérons par nos propres sens, sont beaucoup plus parfaites que celles que nous nous formons sur le récit d'autrui; car l'idée que nous recevons par une chose qui tombe sous nos

sens, est l'idée de la chose même: au lieu que celle que nous concevons sur la description qu'on nous en fait, est plûtôt l'idée de cette description, que de la chose même. Aussi voions-nous qu'après avoir entendu ou lû quelque chose, nous en avons bien véritablement une idée que nous conservons; mais si le hazard vient à nous présenter cette chose réellement, l'idée que nous en concevons est bien plus juste, & se trouve différente de la première. Notre esprit *s'attache plus à la représentation réelle d'une chose, qu'au simple recit qu'on nous en fait* (*). L'idée qui nous vient directement par nos propres sens, est originale, & l'autre n'est qu'une copie, qui souvent est informe & fautive, suivant la personne ou le Livre dont nous l'avons reçue. La prudence veut qu'avant que de fonder notre croiance sur ces idées, nous examinions si

(*) *Segnius irritant animos demissa per aures,*
Quam quæ sunt oculis commissa fidelibus.
HORATIUS *in* Arte Poetica, *Vers.* 180.

si elles n'ont rien de contraire aux notions évidentes que nous recevons par nos propres sens.

§. VI.

IL FAUT PRENDRE GARDE DE NOUS LAISSER TROMPER PAR NOS PROPRES SENS, OU PAR NOS PASSIONS, OU PAR L'AUTORITÉ DE CEUX QUI NOUS FONT QUELQUE RECIT, OU QUELQUE HISTOIRE.

NOus devons prendre garde aux choses qui nous sont connues par nos sens ; car quoique l'expérience qui se fait par eux, soit la règle souveraine & décisive à laquelle nous devions recourir lorsque nous doutons de quelque chose, il faut néanmoins, avant de donner une ferme croiance aux idées qu'ils nous communiquent, s'être convaincu par la voïe de l'examen qu'elles sont évidentes, & qu'on ne sauroit raisonnablement les contredire. Sans cette précaution, on courroit ris-

que d'être souvent trompé, on prendroit du cuivre doré pour de l'or, & on assûreroit, en voïant une tour quarrée de fort loin, qu'elle seroit ronde. Mais lorsque nous appliquons le cuivre sur la pierre de touche, nous éclaircissons les premières notions de nos sens par des secondes. En approchant de la tour, nous en usons de même, & nous découvrons sa quarrure.

Lorsque nous venons à errer, nous ne devons pas en accuser directement nos sens, qui ne nous trompent jamais, quand nous les mettons à même d'agir librement & efficacement (*); mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, qui jugeons précipitamment de quelque chose qui ne nous est point assez connue, & sur laquelle nos sens n'ont point la force d'agir entiérement (†). Telle est la fausse idée que

(*) *Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa fit omnis.*
LUCRETIUS, *Lib. IV. Vers.* 487.

(†) Lorsque nous appercevons quelque chose, nous ne sommes point en danger de nous méprendre, si nous n'en jugeons en au-

que nous concevons d'une tour quarrée, que nous nous figurons devoir être ronde, en la regardant de fort loin, l'éloignement affoiblissant notre vûe, & ne donnant à nos sens que le moïen d'agir foiblement & pour ainsi dire à demi.

Nous devons aussi, si nous voulons rectifier autant qu'il est possible nos idées, nous défier de nous-mêmes, c'est-à-dire, de notre tempérament & de nos passions : sans quoi nous courrons risque de faire plusieurs faux-jugemens, & de nous former des idées selon nos inclinations. Un homme qui ne boit point de vin, & qui s'en est abstenu dans sa naissance, a l'idée du

vin

aucune façon. Et quand même nous en jugerions, pourvû que nous ne donnions notre consentement qu'à ce que nous connoissons clairement & distinctement devoir être compris en ce dont nous jugeons, nous ne saurions non plus faillir. Mais ce qui fait que nous nous trompons ordinairement, c'est que nous jugeons bien souvent, encore que nous n'aions pas une connoissance bien exacte de ce dont nous jugeons. DESCARTES, Principes de Philosophie, *pag.* 26.

vin comme desagréable au goût. On voit tous les jours nombre de personnes, qui ont un dégoût pour certaines choses qui sont indifférentes, ou même bonnes. Ces idées sont fausses, & le jugement que notre entendement fait à leur sujet, se trouve défectueux.

Nos passions sont aussi les sources d'un nombre d'idées que nous devons examiner avec plus d'attention que les autres, parce qu'aiant à nous défier de nous-mêmes dans le jugement que nous en faisons, nous devons craindre d'être notre propre dupe. Les amans changent en beautés & en perfections tous les défauts de leurs maîtresses; ceux qui haïssent, condamnent comme des vices les bonnes qualités & les vertus de leurs ennemis. Quand nous ne jugeons des choses qu'à travers le voile de nos passions, nous sommes en danger d'être séduits & trompés; nous étouffons la vérité de nos idées par notre préoccupation. Si nous voulons avoir des notions saines & justes, il faut que notre entendement ait une pleine liberté d'examiner & de choisir celles qui sont les plus véritables.

Ce feroit ici le lieu de vous faire appercevoir combien l'on doit prendre garde à l'autorité de ceux qui nous font la defcription de certains faits, & combien il faut pefer & approfondir bien des chofes, avant de les recevoir pour véritables fur la fimple atteftation de bien des gens, peu inftruits & fujets à tromper (*). Mais vous aïant montré dès le commencement de ces Réflexions, la néceffité de vous défier

(*) La vérité & le menfonge ont leurs vifages conformes, & entre ceux qui ont été abreuvés les premiers du commencement de quelque étrangeté, on en voit plufieurs, qui, fentant par les oppofitions qu'on leur fait lorfqu'ils fement leur hiftoire, où loge là difficulté de la perfuafion, vont calfeutrant cet endroit de quelque piéce fauffe, ce bâtiment s'étoffant & fe formant de main en main; de manière que le plus éloigné témoin en eft mieux inftruit que le plus voifin, & le dernier informé mieux perfuadé que le premier, l'erreur particulière aïant premiérement fait l'erreur publique, & à fon tour après, l'erreur publique faifant l'erreur particulière. MONTAGNE, Effais, *Tom. I. Liv. III.*

fier même de l'autorité des Savans, je crois qu'il est peu nécessaire que j'entreprenne de vous prouver combien il est dangereux d'ajouter foi aisément au récit de ceux, qui, loin de pouvoir éclairer les autres, sont eux-mêmes dans l'ignorance. Souffrez pourtant que je vous exhorte à vous défier principalement des Jansénistes & des Molinistes. Je ne connois que les vendeurs d'orviétan, qui soient plus capables qu'eux de remplir l'entendement de chiméres & d'impostures. Tout homme, nourri dans l'esprit de cabale, est pour jamais privé de la vérité; ses idées ne sont que le ramas des chimères & des visions de son parti. Le fanatisme des Convulsionnaires & le cagotisme ridicule des Séminaristes de St. Sulpice, sont des preuves essentielles de la vérité de ce sentiment. Voïez, Madame, quel jugement on peut faire d'une troupe de gens, qui s'imaginent honorer les Saints & servir Dieu, en portant des courroïes au lieu de boucles à leurs souliers, & en persécutant cruellement quiconque ne pense pas

absolument comme eux (*). Je trouve qu'il est fort plaisant que les Molinistes se servent aujourd'hui contre les Jansénistes de leurs propres armes : ils les traitoient autrefois d'hypocrites, & leur reprochoient leurs grands chapeaux & leurs chemises sans manchettes ; aujourd'hui ils se sont approprié toutes ces sortes de mommeries, & veulent duper le peuple par les mêmes choses qu'ils condamnoient dans leurs adversaires. Je ne doute pas même que si jamais les Jansénistes cessoient d'être fanatiques, on ne vît quelque Moliniste cabrioler sur le tombeau de quelque Saint de son parti, & faire le second Volume de l'Abbé Bécheran (†). Dieu préserve tout honnête homme de l'esprit de parti, & de la fréquentation de ceux qui en sont atteints, j'aime encore mieux vivre avec un amant langoureux. Ce n'est pas que ce dernier ne soit une espèce de fana-

(*) *Les* Sulpiciens, *dont on vient de parler.*
(†) *Voïez les* Lettres Juives, *Lettre VII. pag.* 50. *& suiv.*

natique dans sa façon ; mais du moins sa phrénésie a quelque chose de moins à charge & de moins furieux. Cependant, Madame, les idées qu'on prend d'un amant, sont ordinairement sujettes à caution, sur-tout lorsqu'elles regardent l'objet dont il est épris. Un homme, dont le cœur est vivement touché, déïfie sa maîtresse : fût-elle aussi stupide qu'un Mathurin, il la croit aussi spirituelle que la Comtesse de la Suze ; égalât-elle en laideur Mégére & Thisiphone, il la croiroit semblable à Vénus, & aussi belle que vous.



§. XII.

§. VII.

DE LA NE'CESSITE' DE DE'FINIR LES NOMS DONT ON SE SERT, D'E'VITER LES MOTS AMBIGUS, ET LES FAÇONS DE PARLER EMBARRASSE'ES.

SI le nom qui a été donné à une chose, est ambigu, & qu'il en signifie plusieurs, il arrive souvent qu'en l'entendant prononcer, nous formons une idée différente de celle qu'en a celui qui le prononce : cette diversité de sentimens empêche qu'on ne pénétre aisément le fait, ou la question dont il s'agit. Cette ambiguité dans les mots occasionne encore un grand nombre de disputes inutiles (*) ; ainsi nous devons

(*) Pour ne dire point que la plûpart des sophismes qui trompent les hommes, dépendent de-là, puisqu'il y a toujours quelque mot pris en plusieurs sens. Il est aisé de remarquer que la plûpart des disputes de l'école ne viennent que de ce que celui-ci d'un mê-

vons leur donner, ou leur fixer une ſignification ſimple, qui ne ſoit point équivoque, & qui explique nettement l'idée à laquelle nous voulons les appliquer. Il eſt aiſé de faire comprendre clairement ſa penſée, quand celui à qui on la communique, connoît la force & la véritable ſignification des noms dont nous nous ſervons.

Cette détermination préciſe eſt très-utile dans les Livres & dans les diſcours de Science; car ſouvent l'on ne peut avoir une idée diſtincte d'une choſe, qu'en emploïant beaucoup de mots pour la définir. Mais lorſqu'on a fait comprendre cette choſe par tous ces mots, on attache à un ſeul mot l'idée qu'on en a conçue, & ce mot tient lieu de tous les autres.

Cependant il faut uſer de quelque précaution dans ce choix & cette dénomination de mots, & ne point chan-

même mot, ou d'une même phraſe ſe forme une certaine idée, & celui-là une autre. BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 39.

changer les définitions déja reçues & approuvées, quand on n'a pas sujet d'y trouver à redire; car il est plus facile de faire entendre un mot, déja connu & en usage pour marquer certaine idée qu'on lui a appliquée, que lorsqu'on lui en attache une nouvelle. Les hommes, aïant une fois fixé une idée à un mot, ne s'en défont pas facilement: cette ancienne idée leur revient toujours, & fait oublier aisément celle qu'on veut leur donner par la nouvelle définition. Ainsi, il ne faut changer l'étymologie des noms, & ne chercher à les définir d'une nouvelle manière; qu'autant qu'on trouve que leur première définition est vicieuse, ou laisse quelque ambiguité, dont certaines gens sont charmées de profiter pour appuïer leurs sentimens (*).

§. VIII.

(*) L'abus est, que ne se servant presque jamais de définitions de noms pour en ôter l'obscurité, & les fixer à de certaines idées désignées clairement, ils les laissent dans leur confusion: d'où il arrive que la plûpart des disputes ne sont que des disputes de mots; & de plus, qu'ils se servent de ce qu'il

§. VIII.

LA DE'FINITION D'UNE CHOSE EST JUSTE, PLUS OU MOINS, SUIVANT L'IDE'E QUE NOUS EN AVONS.

DE la justesse de nos idées s'ensuit naturellement la justesse de nos définitions que nous faisons. Car, lorſ-

qu'il y a de clair & de vrai dans les idées confuses, pour établir ce qu'elles ont de faux; ce qui se reconnoîtroit facilement, si l'on avoit défini les noms. Art. de Penser, *pag.* 74.

Il faut particuliérement attribuer les reproches de ces deux citations aux Philosophes de l'école. Dès que la véritable signification des mots est parfaitement marquée, les Philosophies de Scot & de St. Thomas disparoissent. Ce ne sont plus que des chimères ou des fantômes, que la vérité dissipe. Personne n'a mieux dépeint le pernicieux abus qu'on fait des mots que le fameux LOCKE. Un troisième abus, dit-il, qu'on fait du langage, c'est *une obscurité affectée*, soit en donnant à des termes d'usage des significations nouvelles & usitées, soit en introduisant des ter-

lorsque nous voulons expliquer la natu-re

termes nouveaux & ambigus, sans définir ni les uns ni les autres, ou bien en les joignant ensemble d'une manière qui confonde les sens qu'ils ont ordinairement. Quoique la Philosophie Péripatéticienne se soit rendue remarquable par ce défaut, les autres Sectes n'en ont pourtant pas été tout-à-fait exemptes. A peine y en a-t-il aucune, (telle est l'imperfection des connoissances humaines!) qui n'ait été embarassée de quelques difficultés, qu'on a été contraint de couvrir par l'obscurité des termes, & en confondant la signification des mots, afin que cette obscurité fût comme un nuage devant les yeux du peuple, qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur hypothèse..... Il n'y a rien qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du langage qui consiste à confondre les significations des termes, que la *Logique, & les Sciences, telles qu'on les a maniées dans les Ecoles*. Et l'Art de disputer, qui a été en si grande admiration, a aussi beaucoup augmenté les imperfections naturelles du langage, tandis qu'on l'a fait servir à embrouiller la signification des mots, plûtôt qu'à découvrir la nature & la vérité des choses. LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Liv. III. Chap. X. pag. 621.*

re ou les propriétés d'une chose, nous regar-

Il semble que le bon sens ait été près de six ou sept cens ans endormi, & comme plongé dans une léthargie, qui les empêchoit d'agir, & de conduire & éclairer les hommes. Comment a-t-on pû être occupé pendant le régne de la Philosophie Scholastique, des chiméres dont elle est farcie, & croire savoir quelque chose de très-essentiel, en se repaissant de puérilités, de jeux de mots; enfin, de visions ridicules & sans fondement? St. Thomas, tout grand Saint qu'il étoit, au lieu d'achever de rendre la Logique ridicule par son Etre de raison, *n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter toutes ces subtilités scholastiques dont il a fait le sujet, ou, si l'on veut, l'objet de la Logique?* Ens rationis est objectum Logicæ. *Est-il rien de si pitoïable que d'établir un rien, une chose imaginaire pour le sujet d'une Science, ou, si l'on aime mieux, d'une discipline réelle? Car qu'est-ce qu'un être, par la seule raison ou un discours humain, qu'un non-être, une fiction, ou une chimère.*

L'envie de disputer, & l'abus des mots ont fourni d'éternelles controverses entre les Philosophes Scholastiques: ils pensoient la même chose, & disputoient cependant. Par exemple, les Interprêtes Grecs d'Aristote disent que le sujet de la Logique est la démonstra-

regardons d'abord à l'idée que nous en avons ; & selon ce qui est dans notre entendement, nous définissons cette chose bien ou mal ; bien, si l'idée que nous en avons est juste ; mal, si elle est fausse & trompeuse. Or, nos idées étant les causes essentielles & réelles de nos jugemens, les hommes sont plus ou moins savans, selon qu'ils ont plus ou moins d'idées parfaites qui les mettent à même de pouvoir définir & connoître exactement les choses. Car, la quantité & la diversité des idées ne peuvent servir à perfectionner l'entendement & à acquérir la Science, qu'autant qu'elles sont justes & véritables, la multipli-

tration. *Scot soutient que c'est le* syllogisme. *Quelques Philosophes prétendent que c'est l'*argumentation. *Ils disputent tous avec beaucoup de vivacité, & ne différent de sentiment que par l'abus des mots. Car l'*argumentation *ne contient-elle pas le* syllogisme, *qui étant la plus pure façon d'argumenter, entraîne nécessairement & contient en soi la* démonstration? *Et faire un* syllogisme *évident & concluant, n'est-ce pas* argumenter *&* démontrer?

tiplicité de fausses notions ne servant qu'à égarer du chemin de la vérité (*).

§. IX.

DES CAUSES DE NOTRE IGNORANCE.

LEs causes de notre ignorance procédent donc premièrement du manque de nos idées; secondement, de ce que nous ne pouvons découvrir la connexion qui est entre les idées que nous avons; troisiémement, de ce que nous ne réfléchissons point assez sur nos idées.

(*) Or, quoique ce soit une chose considérable que de savoir beaucoup de choses, & chacune en perfection, toutes-fois, comme il y en a si peu qui soient capables de l'un & de l'autre, il semble que l'on ne doit point tant se mettre en peine d'avoir des idées de beaucoup de choses, que de cultiver & perfectionner celles que l'on a; car il vaut mieux savoir peu, & le bien savoir, que de savoir beaucoup, & le savoir mal. BERNIER, Abregé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 81.

idées. Car, si nous considérons en premier lieu que les notions que nous avons, par nos facultés, n'ont aucune proportion avec les choses mêmes, puisque nous n'avons pas une idée claire & distincte de la substance même qui est le fondement de tout le reste, nous reconnoîtrons aisément combien peu nous pouvons avoir de notions certaines. Et sans parler des corps qui échappent à notre connoissance à cause de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous sont inconnus à cause de leur petitesse. Or, comme ces atômes, ou parties subtiles qui nous sont insensibles, sont parties actives de la matière, & les premiers matériaux dont elle se sert, & desquels dépendent *les secondes qualités* & la plûpart des opérations naturelles, nous sommes obligez, par le défaut de leur notion, de rester dans une ignorance invincible de ce que nous voudrions connoître à leur sujet, nous étant impossible de former aucun jugement certain, n'aïant de ces premiers corpuscules aucune idée précise & distincte.

S'il nous étoit possible de connoître

tre par nos ſens ces parties déliées &
ſubtiles qui ſont les parties actives de
la matière, nous distinguerions leurs
opérations méchaniques avec autant de
facilité, qu'en a un Horloger pour
connoître la raiſon par laquelle une
montre va, ou s'arrête. Nous ne ſerions point embarraſſés d'expliquer
pourquoi l'argent ſe diſſout dans l'eau-forte, & non point dans l'eau-régale;
au contraire, de l'or qui ſe diſſout dans
l'eau-régale, & non pas dans l'eau-forte. Si nos ſens pouvoient être aſſez aigus pour appercevoir les parties
actives de la matière, nous verrions
travailler les parties de l'eau-forte ſur
celles de l'argent, & cette méchanique
nous ſeroit auſſi facile à découvrir,
qu'il l'eſt à l'Horloger de ſavoir comment, & par quel reſſort ſe fait le
mouvement d'une pendule. Mais le
défaut de nos ſens ne nous laiſſe que
des conjectures, fondées ſur des idées
qui peut-être ſont fauſſes; & nous ne
pouvons être aſſûrés d'aucune choſe
ſur leur ſujet, que de ce que nous
pouvons en apprendre par un petit
nombre d'expériences qui ne réüſſiſ-
ſent

ſent pas toujours, & dont chacun explique les opérations ſecrettes à ſa fantaiſie.

La difficulté que nous avons de trouver la connexion de nos idées, eſt la ſeconde cauſe de notre ignorance. Il nous eſt impoſſible de déduire en aucune manière *les idées des qualités ſenſibles que nous avons de l'eſprit, d'aucune cauſe corporelle, ni de trouver aucune correſpondance ou liaiſon entre ces idées & les premières qualités qui les produiſent en nous.* L'expérience nous démontre cette vérité. Il nous eſt encore impoſſible de concevoir que la penſée puiſſe produire le mouvement dans un corps, & que le corps puiſſe à ſon tour produire la penſée dans l'eſprit. Nous ne pouvons pénétrer comment l'eſprit agit ſur la matière & la matière ſur l'eſprit: la foibleſſe de notre entendement ne ſauroit trouver la connexion de ſes idées, & le ſeul ſecours que nous aïons, eſt de recourir à un Agent tout puiſſant & tout ſage, qui opére par des moïens que notre foibleſſe ne peut pénétrer.

Enfin notre pareſſe, notre négli-

gligence & notre peu d'attention à réfléchir, sont aussi des causes de notre ignorance. Nous avons souvent des idées complettes, desquelles nous pouvons aisément découvrir la connexion; mais faute de suivre ces idées, & de découvrir & de trouver les notions moïennes, qui peuvent nous apprendre quelle espèce de convenance ou de disconvenance elles ont entre elles, nous restons dans notre ignorance.

Voilà, Madame, les principales réflexions que je crois devoir vous faire faire sur la manière d'acquérir nos idées, & de les considérer simplement entant que premières notions. Vous me direz peut-être, que vous êtes aussi peu avancée qu'avant que de commencer à philosopher. *Que m'avez-vous appris*, continuerez-vous? *Je suis incertaine comment j'acquiers mes idées: je vois que je n'en ai qu'un très-petit nombre, & qu'encore s'en trouve-t-il beaucoup qui peuvent être fausses. Je suis dans l'impossibilité d'en acquérir plusieurs qui me seroient très-utiles. Franchement, ce n'est pas la peine*

de

de raisonner si long-tems, pour n'en être ni plus savant, ni plus heureux & satisfait. (*).

Si c'est-là, Madame, votre sentiment, vous me rendrez du moins la justice de vous avoir parlé naturellement. Je vais, pour continuer à vous donner des preuves de ma sincérité, examiner le *second chef*, ou *la seconde partie* de la Logique.

(*) *Illiterati non minus nervi rigent.*
HORATIUS, Epod. VIII.

Ajoûtez à ce passage cet autre du même Auteur.

Scilicet & morbis & stabilitate carebis,
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.



§. X.

DES JUGEMENS, PAR LESQUELS DE DEUX IDÉES SIMPLES NOUS EN FAISONS UNE COMPOSÉE.

Je vous ai déja dit, Madame, qu'on entendoit par ce mot *juger*, (sur quoi roule la seconde partie de la Logique,) la faculté d'affirmer véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette sorte de pensée est appellée *jugement*, ou *proposition*, parce que c'est par elle que nous décidons qu'une chose est, ou n'est pas : ensorte que si par la *conception* nous l'imaginons nuement & simplement, par le *jugement* nous affirmons ce qui lui est propre, ou ce qui ne lui convient point, & notre entendement, considérant les diverses idées simples qu'il a reçues, en fait une composée; & cette idée, quoique produite indirectement par la *sensation*, est pourtant

tant formée par la *réflexion*, qui sont les deux seules sources de toutes nos notions, ainsi que je vous l'ai déjà montré.

Vous remarquerez, Madame, que toute proposition est généralement, ou affirmative, ou négative. La négation & l'affirmation sont formées par le verbe *est* seulement, comme lorsqu'on dit, *Pierre est fidèle*; ou par ce même verbe *est*, accompagné d'une particule négative, comme lorsqu'on dit; *La constance n'est pas un vice.* Je vous prie de vous souvenir, Madame, que le nom qui précéde le verbe *est*, tel qu'est *Pierre*, & la *constance* dans les propositions que je viens de rapporter, est appellé *sujet*, & celui qui suit ce même verbe *est*, tel qu'est *fidèle* & *vice*, est nommé *attribut.* Il faut aussi observer que toutes les propositions ne sont point composées d'un simple sujet & d'un simple attribut, telle que celle-là, *Pierre* est *fidèle*: mais qu'il en est d'autres composées de plusieurs mots; comme lorsqu'on dit, *N'avoir point de caprices, est le propre d'un amant fidèle.* Dans cette proposition, *N'avoir*

point de caprices, est comme le sujet & le *propre d'un amant fidèle*, comme l'attribut.

§. XI.

D'OU DE'PEND LA VE'RITE' DES PROPOSITIONS, OU DES JUGEMENS.

UN jugement n'est juste & certain, qu'autant qu'il attribue au sujet ce qui lui convient; & c'est de la convenance de l'attribut au sujet que dépend la vérité d'une proposition. Si je dis, par exemple, que le *soleil est lumineux*, ma proposition est vraie, parce que le soleil est véritablement lumineux, & que cet attribut lui convient. Mais si je dis que *le soleil est opaque*, ma proposition devient fausse, parce que l'attribut ne convient point au sujet.

La certitude de nos jugemens dépend aussi de l'évidence qui les fait paroître nécessaires. Car quoique lorsque le soleil est levé, il soit jour; cependant, pour que l'entendement soit cer-

certain de cette proposition, *Il est jour*, il faut que nos sens agissent & nous la démontrent évidemment, & que nous ouvrions les yeux & nous assûrions de la vérité.

De même que la certitude de nos jugemens dépend de l'évidence que nous en avons; de même leur probabilité, ou leur vrai-semblance dépend de ce qu'ils approchent plus de l'évidence que de l'obscurité. Nous donnons notre croïance aux choses, selon que nous voïons des apparences de la vérité.

Pour s'accoutumer à former des jugemens justes & évidens; il faut munir son entendement d'une quantité de propositions évidentes & générales, telles que sont celles qu'on apelle *maximes*, ou *axiomes*. Ce sont des sources, d'où découlent dans notre esprit un nombre d'autres idées qui se ressentent de la pureté de leur origine. Toutes les Sciences fournissent certains axiomes qui leur sont propres, & qu'elles regardent comme leur appartenans de droit. On appelle ces premiers principes, des *maximes*, ou des

axiomes, parce que ce ſont des propoſitions, dont il ſuffit de concevoir le ſens, pour être convaincu de leur certitude; comme,

Il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit, & ne ſoit pas en même-tems.

Le tout eſt plus grand que ſa partie.

De quelque choſe que ce ſoit, la négation ou l'affirmation eſt vraie.

Tout nombre eſt pair, ou impair.

Si à des choſes égales vous ajoutez des choſes égales, les tous ſeront égaux.

Ni l'art, ni la Nature ne peuvent faire une choſe de rien.

Dieu & la Nature ne font rien en vain, &c. (*)

A tous ces axiomes j'en ajoûterai un auſſi évident pour tous ceux qui vous connoiſſent. *On ne doit chercher la parfaite beauté que chez Madame* de ***. Peut-être quelque bourru de Savant, ou quelque Scholaſtique vétilleur,

(*) On a emploié ici ces axiomes préférablement à bien d'autres, parce qu'on s'en ſervira ſouvent dans la ſuite de ces Réflexions.

leur, me disputeront-ils l'évidence de cette proposition; mais vos yeux, s'ils daignent jamais se tourner par hazard vers eux, leur en persuaderont la vérité.

§. XII.

DU SYLLOGISME, OU VRAI RAISONNEMENT.

LE raisonnement, ou le syllogisme, forme, ainsi que je vous l'ai dit, Madame, dès le commencement de cette Réflexion, la troisième partie de la Logique; & ce qu'on entend par ce mot de raisonnement, ou de syllogisme, est l'opération que fait notre esprit, lorsque de deux propositions il en tire nécessairement une troisième, & que notre entendement, reconnoissant deux notions qui conviennent entre elles, prononce une décision sur leur convenance.

Les deux premières propositions, dont le syllogisme est composé, sont appellées *prémisses*, ou *antécédens*, parce qu'on les met devant la troisième

qu'elles précédent, & cette troisième, ou dernière, est nommée *conclusion*, parce qu'elle termine le raisonnement. Ainsi, lorsque je dis,

1. *Quand on a de l'esprit, on apprend aisément:*

2. *Madame de *** a de l'esprit;*

3. *Madame de *** apprend donc aisément,*

les deux premières propositions sont appellées *prémisses*, & la dernière, *conclusion*, comme en effet vous voïez qu'elle sert comme de clôture au raisonnement.

§. XIII.

DES DIFFE'RENTES ESPECES DE SYLLOGISMES.

LE syllogisme a plusieurs différentes formes, selon lesquelles il change de nom. Cette variété & ces diverses espèces d'argument sont assez inutiles à la recherche de la vérité, que les hommes auroient même pû connoître sans former des syllogismes, la plûpart de nos erreurs venant bien plus de ce que

que nous raisonnons sur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raisonnons pas suivant nos principes. Mais comme vous pourriez croire, Madame, que ces argumens sont des mystères cachés, je vais vous en dire un mot, le plus succintement qu'il me sera possible.

On appelle *anthymême* le syllogisme, dont l'une des deux premières propositions, qu'on nomme *prémisses*, se trouve supprimée; mais cependant sous-entendue, comme lorsque je dis,

Quand on a de l'esprit, on apprend aisément;

*Madame de *** apprend donc aisément.*

On comprend naturellement que l'entendement suppose en lui-même cette proposition supprimée,

*Madame de *** a de l'esprit,*

qui, transposée entre les deux autres, formeroit le syllogisme parfait. Au reste, la première proposition de l'enthymême, s'appelle en termes scholastiques *antésédent*, & la conclusion *conséquent*.

Il est encore plusieurs autres argu-

mens,

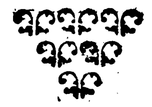
mens, tels que le *syllogisme hypothétique*, le *disjonctif*, celui qu'on fait par gradation & par induction; mais en vérité cela me paroît si peu utile, & les plus grands hommes l'ont si fort méprisé (*), quoique quelques-uns s'y soient soumis par foiblesse (†), que je ne

(*) A quoi sert donc le syllogisme? Je réponds qu'il est principalement d'usage dans les écoles, où l'on n'a pas honte de nier la convenance des idées qui conviennent visiblement ensemble, ou bien hors des écoles, à l'égard de ceux, qui, à l'occasion & à l'exemple de ce que les Doctes n'ont pas honte de faire, ont appris aussi à nier sans pudeur la connexion des idées qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes. Pour celui qui cherche sincérement la vérité, & qui n'a d'autre but que de la trouver, il n'a aucun besoin de ces formes syllogistiques pour être forcé à reconnoître la conséquence, dont la vérité & la justesse paroissent mieux en mettant les idées dans un ordre simple & naturel. LOCKE, Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain, *Liv IV. Chap. XVII. pag.* 873.

(†) *Voici un* Avertissement, *qui est à la tête du II. Chapitre de la III. Partie de l'*Art de Penser. *Cet endroit traite des règles générales des syllogismes simples incomplexes.* Ce

ne veux point occuper votre tems aussi inutilement.

Ce Chapitre & les suivans, jusqu'au douzième, sont de ceux dont il est parlé dans le *Discours*, qui contiennent des choses subtiles pour la spéculation de la Logique, mais qui sont de peu d'usage. *Pourquoi donc les présenter à un Lecteur pour lui faire perdre du tems à les parcourir, & l'obliger peut-être à remplir son entendement de choses superflues & inutiles, qui tiennent la place d'autres beaucoup meilleures qu'on auroit pû leur substituer. L'Auteur de l'*Art de Penser *a connu cette vérité; mais un reste de foiblesse, ou de complaisance pour la Philosophie scholastique, lui a fait faire douze Chapitres superflus, sur-tout s'il a eu dessein, comme il assûre dans sa Préface, d'apprendre à ses Lecteurs dans huit ou dix jours ce qu'il y a de meilleur & de plus utile dans la Logique.*



§ XIV.

LA VERITE' OU LA FAUSSETE' DES PRE'MISSES DU SYLLOGISME, LE RENDENT DE'MONSTRATIF, VE'RITABLE, OU FAUX.

CEtte régle est utile, en ce qu'elle nous apprend que pour raisonner juste, il faut être fondé sur de bons principes. On doit l'avoir toûjours présente à l'imagination, elle nous oblige à examiner mûrement les maximes, desquelles nous voulons tirer nos décisions.

Il faut nous résoudre à ne pouvoir jamais rien conclure d'évident & de persuasif, si nos prémisses ne sont point elles-mêmes évidentes; mais lorsque les deux premières idées sur lesquelles nous avons porté notre jugement, nous sont parfaitement connues, la troisième, que nous formons par le moïen de leur assemblage, devient concluante & persuasive. Ainsi, voulant prouver la sensibilité de l'homme, si je

je pose pour prémisses que *tout homme est animal*, & que *tout animal sent*, j'en tire une troisième proposition, par laquelle je conclus évidemment qu'*il faut donc que tout homme sente*.

Si l'on tâchoit de ne raisonner jamais que le plus clairement qu'on pourroit, on avanceroit bien davantage dans la recherche des vérités qui nous sont inconnues; mais l'on se contente de se servir des notions les plus abstraites. On abandonne souvent le vrai, pour s'appuier sur l'incertain, ou sur le chimérique, on se sert des règles du raisonnement pour en faire un abus (*), & se tromper ainsi soi-même &

(*) Les sages Philosophes anciens ne se sont pas moins plaints que nous de l'abus qu'on faisoit des prétendues règles pour apprendre à raisonner d'une manière juste. Sénèque s'éleve avec beaucoup de force contre cette foule d'argumens, auxquels on a donné tant de noms différens. *Si l'on demande*, dit-il, *à quelqu'un s'il a des cornes, sera-t-il assez sot de s'étaler le front, & ne saura-t-il pas qu'il n'a point de cornes, quoique par quelque argument connu on lui ôte le moïen de prouver le contraire? Il en est de toutes les subtilités Philosophiques, comme des tours*

& les autres, on devient insensiblement Sophiste, sans s'en appercevoir. Dans les disputes que l'on a, on commence à soutenir ses opinions par de faux principes; on en vient enfin jusqu'à l'abus des mots, & l'on s'applaudit d'avoir empêché la vérité de paroître, en l'enveloppant dans des sophismes (*). C'est ainsi que le Poëte, dont

tours des joüeurs de gobelets, dont les mensonges divertissent; de même aussi les argumens, les syllogismes, les sophismes, (Car quel autre nom puis-je leur donner?) ne nuisent point à ceux qui les ignorent, & ne servent en rien à ceux qui les savent. Ceterum qui interrogatur an cornua habeat, non est tam stultus ut frontem suam tentet: nec rursus tam ineptus aut hebes, ut non habere se nesciat, quod tu illi subtilissima collectione persuaseris. Sic ista sine noxa decipiunt, quo modo præstigiatorum acetabula & calculi, in quibus fallacia ipsa delectat. Effice ut quomodo fiat intelligant: perdidi usum. Idem de istis captionibus dico; quo enim nomine potius sophismata appellem? nec ignoranti nocent, nec scientem juvant. L. ÆNNEI SENECÆ, *Epist. Lib. Epist. XLV.*

(*) Après-tout, lorsqu'on rencontre des Sophistes, le meilleur est de les laisser là, com-

dont parle Perse, s'applaudissoit de remplir ses Ouvrages d'antithèses ridicules (*).

comme gens, qui, au lieu de la vérité que nous cherchons, nous présentent l'erreur & la fausseté, ou qui, au lieu d'agir serieusement, se plaisent à joüer & vétiller. *J'ai honte*, dit fort judicieusement Sénèque: *âgés que nous sommes, nous badinons dans les choses les plus sérieuses.* Rat est une syllabe: le rat mange le fromage; donc la syllabe mange le fromage. Ceci ne seroit-il pas plus subtil? Rat est une syllabe: la syllabe ne ronge pas le fromage, donc le rat ne ronge point le fromage. Sottises d'enfans! BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 168.

(*) *Libris in antithetis doctus posuisse figuras:*
Laudatur bellum hoc, hoc bellum.
PERSIUS, Sat. I. *Vers.* 86. 87.



§. XV.

§. XV.

DE L'INUTILITÉ DU SYLLOGISME ET DE L'ARGUMENTATION SCHOLASTIQUE.

L'Opinion de l'inutilité du syllogisme est la plus grande de toutes les hérésies dans l'école ; hors de lui, point de salut. Quiconque erre dans les règles, est un grand homme ; mais quiconque découvre la vérité d'une manière simple, par la connexion des idées claires & distinctes que nous fournit l'entendement, n'est qu'un ignorant.

Cependant, si nous examinons avec un peu d'attention les actions de notre esprit, nous découvrirons que *nous raisonnons mieux & plus clairement, lorsque nous observons seulement la connexion des preuves, sans réduire nos pensées à une règle ou forme de syllogisme* (*). Nous serions bien malheureux,

(*) *Ce qui est en lettres Italiques dans ce Cha-*

reux, si cela étoit autrement; la raison seroit alors le partage de cinq ou six pédans, de qui elle ne fut jamais connue (*). Je ne crois pas qu'on s'amuse à chercher la vérité par le syllogisme dans le Cabinet des Princes, où les affaires qu'on y décide, sont d'assez grande conséquence pour qu'on doive y emploier tous les moïens nécessaires pour raisonner & conclure le plus justement qu'il est possible. Et *si le syllogisme étoit le grand instrument de*

*Chapitre, est pris de l'*Essai sur l'Entendement Humain de l'*illustre* Monsieur LOCKE; *Liv. II. Chap. XVII. On pourra voir dans cet excellent Livre l'inutilité du syllogisme démontrée évidemment. Le Lecteur, qui voudra être entiérement persuadé de cette opinion, ne peut mieux faire que d'avoir recours à cet Auteur.*

(*) Ces principes . . . auront un effet contraire à ceux de la Philosophie commune; car on peut aisément remarquer en ceux qu'on appelle pédans, qu'elle les rend moins capables de raison qu'ils ne seroient, s'ils ne l'avoient jamais apprise. DESCARTES, Principes de Philosophie, *Préface*.

de la raison, & le meilleur moïen pour mettre cette faculté en exercice, je ne doute pas que les Princes n'eussent exigé que leurs Conseillers d'Etat apprissent à former des syllogismes dans toutes les espèces, leur Roiaume, & leur personne même, dépendant des affaires qu'on délibére dans leurs Conseils. Je serois fort étonné qu'on voulût me prouver que le Révérend Pere Professeur de Philosophie du Couvent des Cordeliers, grand & subtil Scotiste, fût un aussi excellent Ministre que le Cardinal de Richelieu, ou Mazarin, qui à coup sûr ne formoient pas un syllogisme dans les règles aussi-bien que lui. Henri IV. a été un des grands Princes qu'il y ait eu, il avoit autant de prudence, de bon sens & de justesse d'esprit, qu'il avoit de valeur; je ne pense pourtant pas qu'on le soupçonne jamais d'avoir sû de sa vie ce que c'étoit qu'un syllogisme. Nous voions tous les jours une quantité de gens, dont les raisonnemens sont nets, justes & précis, & qui n'ont pas la moindre connoissance des règles de la Logique.

Ces

Ces *subtilités*, dit Sénèque (*) en parlant des argumens, *ne servent point à éclaircir les difficultés, & ne peuvent fournir aucune véritable décision ; l'esprit s'en sert comme d'un joüet qui l'amuse ; mais qui ne lui est d'aucune utilité ; & la bonne & véritable Philosophie en reçoit un très grand-dommage. S'il est pardonnable de s'amuser quelquefois à de pareilles fadaises, c'est lorsqu'on a du tems à perdre ; cependant elles sont toujours pernicieuses, car on se laisse aisément séduire à leur clinquant & à leurs fausses & ridicules subtilités.*

Si le syllogisme est nécessaire pour découvrir la vérité, la plus grande partie du monde en est privée. Pour une per-

(*) *Hanc constantiam cavillationes istæ, de quibus paulo ante loquebar, præstare non possunt. Ludit istis animus, non proficit : & Philosophiam à fastigio deducit in planum. Nec te prohibuerim aliquando ista agere, sed tunc cum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum, dulcedinem quandam sui faciunt, & animum, specie subtilitatis inductum, tenent, ac remorantur.* L. SENECA *Epistolæ, Epist. CXI. sub fin.*

personne qui a quelque notion des formes syllogistiques, il y en a dix mille qui n'en ont aucune idée. La moitié des peuples de l'Asie & de l'Afrique n'ont jamais oüi parler de Logique. Il n'y avoit pas un seul homme dans l'Amérique, avant que nous l'eussions découverte, qui sût ce que c'étoit qu'un syllogisme; il se trouvoit pourtant dans ce Continent des gens qui raisonnoient peut-être aussi subtilement que des Logiciens. Nous voions tous les jours de nos païsans avoir dans les choses essentielles de la vie sur lesquelles ils ont reflêchi, plus de bon sens & plus de justesse que des Docteurs de Sorbonne. L'homme seroit bien malheureux, si sans le secours des règles d'Aristote, il ne pouvoit faire usage de sa raison, & que ce présent du Ciel lui devint un don inutile (*).

On

(*) Dieu n'a pas été si peu libéral de ses faveurs envers les hommes, que ce contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laissé à Aristote le soin de les rendre créatures raisonnables; je veux dire ce petit nombre, qu'il pourroit engager à examiner de

On voit plus aisément la connexion de nos idées lorsqu'on n'use point du syllogisme, qui ne sert qu'à rallentir la pénétration & la décision de l'entendement. (*). *Supposons que le mot* Ani-

de telle manière les fondemens du syllogisme, qu'ils vissent qu'entre plus de soixante manières dont trois propositions peuvent être rangées, il n'y en a qu'environ quatorze où l'on puisse être assûré que la conclusion est juste, & sur quel fondement la conclusion est certaine dans ce petit nombre de syllogismes, & non dans d'autres. Dieu a eu beaucoup plus de bonté pour les hommes, il leur a donné un esprit capable de raisonner, sans qu'ils aient besoin d'apprendre les formes des syllogismes. Ce n'est point, dis-je, par les règles du syllogisme que l'esprit humain apprend à raisonner; il a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance, ou la disconvenance de ses idées, & il peut les mettre en bon ordre, sans toutes ces répétitions embarrassantes. LOCKE, Essai sur l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. XVII. pag.* 868.

(*) Il y a en tout ceci beaucoup de vétilles, & qui sont même, en quelque Auteur que ce soit, très-obscures & ennuieuses. BERNIER, Abregé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 126.

Animal *soit une idée moïenne, ou, comme on parle dans les écoles,* le terme moïen, *que l'esprit emploie pour montrer la connexion qui se trouve entre* Homme *&* Vivant, *je demande si l'esprit ne voit pas cette liaison aussi promptement & aussi nettement, lorsque l'idée qui lie ces deux termes, est au milieu dans cet argument naturel?*

Homme... Animal... Vivant,

que dans cet autre plus embarrassé,

Animal... Vivant.. Homme... Animal; *ce qui est la position qu'on donne à ces idées dans un syllogisme, pour faire voir la connexion qui est entre* Homme *&* Vivant, *par l'intervention du mot* Animal?

Voilà donc encore, Madame, cette troisième partie de la Logique inutile, ou du moins peu avantageuse, puisque si le syllogisme étoit nécessaire à la recherche de la vérité, la raison que Dieu nous a donnée, seroit si foible & si imparfaite, qu'elle auroit besoin de lunettes pour appercevoir; au lieu que la lumière naturelle n'étant point offusquée, retenue & contrainte par les formes syllogistiques, voit plus promptement & plus nettement

sans

fans le fecours du fyllogifme, que par fon entremife. On a travaillé pendant plus de deux mille ans inutilement à chercher tant de divifions, de fubdivifions, de noms baroques, qui tenoient du ftile des Magiciens, & au lieu d'éclairer l'efprit, on ne lui a fourni que des occafions capables de l'arrêter dans fes opérations. Heureux, fi revenus de cette erreur, ceux dont toute la Science fe réduit au talent d'embrouiller la vérité, fe rapprochoient des règles naturelles, & avoüoient de bonne-foi que ce qu'ils croioient utile à la raifon, lui étoit plus nuifible que profitable! Voici le talifman, auquel les Commentateurs d'Ariftote & les Sholaftiques avoient attaché la raifon & l'entendement:

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton,

Celantes, Dabitis, Fapefmo, Frifefomorum,

Cefare, Cameftres, Feftino, Baroco, Darapti,

Felapton, Difamis, Datari, Bocardo, Ferifon.

Ne faut-il pas être phrénétique pour in-

inventer de pareilles règles ? Et quel est l'esprit, que le seul arrangement de tous ces mots bizarres n'occupe pendant un tems très-inutilement ? Que doivent donc faire des préceptes qui répondent à la clarté de ces principes, & qui ne sont guéres d'un plus grand secours à l'entendement, que les mots *Baroco*, *Bocardo*, *Ferison* sont doux à l'oreille ? Une chose qui me paroît assez surprenante, c'est que des Philosophes qui ont affecté un grand mépris pour la Philosophie scholastique, aïent prescrit des règles qui ne sont ni plus claires, ni plus nécessaires que celles qu'ils condamnoient avec tant de hauteur. Mr. 'sGravesande, dans son *Introduction à la Logique*, a placé un Traité sur l'argumentation, ou l'art de raisonner par syllogisme. Il s'efforce d'apprendre aux hommes à parler & à penser d'une manière juste & précise par un certain arrangement des Lettres de l'Alphabet. Un Critique moderne s'est moqué de cette méthode si extraordinaire. *Je pense*, dit-il, *que ces préceptes figureroient fort bien dans le* Bourgeois-Gentilhomme ; *il me semble oüir*

Mr.

Mr. Jourdain AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO. Que cela est beau ! Que cela est savant ! La façon d'apprendre aux hommes à raisonner est bien sublime & bien élevée ! EAO, EAE, &c. Vous serez peut-être bien aise de voir ici quelques-unes de ces règles alphabétiques, vous les trouverez en partie (*) au bas de la page.

(*) Il y a une méthode plus facile de prouver qu'il n'y a que dix modes concluans, & cela en considérant d'abord les seules prémisses, & en faisant attention ensuite à la conclusion. Les quatre Lettres A, E, I, O, ne peuvent être prises deux à deux, que de seize manières, comme leur arrangement le fait voir.

AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA,
EE, EI, EO, IE, OE,
II, IO, OI,
OO.

De ces dispositions nous rejettons EE, EO, OE, II, IO, OI, OO; IE doit aussi être rejetté, à cause que la conclusion seroit négative, & par cela même le grand terme universel, qui dévroit être de même dans la majeure; ce qui ne sauroit être dans I. Ainsi il ne reste que ces huit dispositions des prémisses : AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA, EI. De AA nous ne pouvons conclure qu'en A, ou en I. De AE nous

ge. Au reste, je vous dirai que Mr. 'sGravesande n'est point l'inventeur de cette méthode, Aristote (*) s'en étoit servi

plus

ne concluons qu'en E. A la vérité la conclusion en O seroit bonne; mais on n'en fait jamais usage, quand on en peut avoir une plus générale; ce qui se peut toujours dans le cas present, parce que le petit terme est universel dans la mineure. De AI, & de IA on conclut seulement en I. De AO, OA & EI, seulement en O. De EA seulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les modes possibles des syllogismes, AAA, AAI, AII, IAI, qui sont les modes affirmatifs; AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui sont les négatifs. Introduction à la Philos. contenant la Métaph. & la Logique, *Liv. II. Chap. XXXV. pag.* 449. *par Mr.* 'sGRAVÊSANDE.

(*) Πρῶτον μὲν οὖν ἔστω στερητικὴ καθόλου, ἡ α, β, πρότασις. Εἰ οὖν μηδενὶ τῶν β, τὸ α, ὑπάρχει, οὐδὲ τῶν α, οὐδενὶ ὑπάρξει τὸ β. Εἰ γὰρ τινὶ, οἷον τῷ γ, οὐκ ἀληθὲς ἔσται τὸ μηδενὶ τῷ β, τὸ α, ὑπάρχειν. τὸ γὰρ γ, τῶν β, τί ἐστιν. Εἰ δὲ παντὶ τὸ α, τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ὑπάρξει. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει· ἀλλ' ὑπέκειτο, παντὶ ὑπάρχειν. Ὁμοίως δὲ καὶ εἰ κατὰ μέρος ἐστὶν ἡ πρότασις. Εἰ γὰρ τὸ α, τινὶ τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ἀνάγκη ὑπάρχειν. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει. Εἰ δέ γε τὸ α, τινὶ τῶν β, μὴ ὑπάρχει, οὐκ ἀνάγκη καὶ τὸ β,

τῷ α,

plus de deux mille ans auparavant ; ainsi ces

τῷ α, μὴ ὑπάρχειν. οἷον, εἰ τὸ μὲν Β, ἐστὶ ζῶον, τὸ δὲ α, ἄνθρωπος· ἄνθρωπος μὲν γὰρ οὐ παντὶ ζώοιν, ζῶον δὲ παντὶ ἀνθρώπῳ ὑπάρχει.

Sit itaque universalis negativa propositio, A, B. *Si igitur nulli competit eorum quæ sunt* B, & B *profecto nulli competet eorum quæ sunt* A ; *nam si alicui competet, atque si illud,* C *non erit illud profecto verum* A *nulli competere* B, *nam* C *aliquid est eorum, quæ sunt* B, *ut luce clarius extat. Si autem* A *competit omni* B, *&* B *nimirum alicui competet* A. *Nam si nulli competet, &* A *profecto nulli competet* B. *Atque omni supponebatur competere. Similis conversio fiet, etsi particularis affirmativa sit propositio ; nam si* A *competit alicui* B, *&* B *necesse est cuipiam competat* A. *Nam si nulli competat, &* A *profecto nulli competeret* B, *sed alicui supponebatur competere. Si autem* A *non omni competit* B, *non necesse est* B *non omni competere* A, *ut sit* B *quidem animal,* A *vero homo. Homo namque non omni competit animali, ut amimal homini competit omni.* Commentarii Collegii Conimbricensis è Societate Jesu in universam Dialecticam Aristotelis Stagiritæ prima pars. Græco Aristotelis contextui abjuncta est Latina versio, &c. *Lib. I. Aristotelis de prior. resolut. cap. 2. pars 2. Comment. pag.* 430. Aristote raisonne de la même maniére, & veut apprendre à raisonner

 aux

ces préceptes peuvent être appellés *renouvellés des Grecs*. Je doute qu'ils faſſent jamais auprès des gens du monde une fortune plus grande que celle du jeu de l'Oye, *jeu également renouvellé de Grecs.*

Je ne ſaurois mieux terminer ce que j'ai dit ſur l'inutilité des différentes règles qu'on a preſcrites ſur l'argumentation & ſur le ſyllogiſme, que par le ſentiment du plus ſage & du plus profond Métaphyſicien qu'il y ait jamais eu. *Rien n'eſt moins propre à aider l'eſprit*, dit-il, *que le ſyllogiſme, qui, muni d'une ſeule probabilité ou d'un ſeul argument topique, ſe donne carrière & pouſſe cet argument dans ſes derniers confins, juſques à ce qu'il ait entraîné l'eſprit hors de-là vûe de la choſe en queſtion; deſorte que le forçant, pour ainſi dire, à la faveur de quelque difficulté éloignée, il le tient là fortement attaché, & peut-être même embrouillé & entrelaſſé dans une chaîne de ſyllogiſmes, ſans lui donner la liberté de* con-

aux autres par ces préceptes alphabétiques dans les ſix chapitres qui ſuivent celui d'où je viens d'extraire cet exemple. Il faut convenir que le modèle du Maître du *Bourgeois Gentilhomme* eſt très-ancien.

considérer de quel côté se trouve la probabilité, & après que toutes ont été dûement examinées, tant s'en faut qu'il lui fournisse des secours capables de l'en instruire.

Montagne ne se contente pas de mépriser, ainsi que Locke, les règles de l'argumentation; il prétend que la Logique ordinaire ne sert qu'à former des pédans *crottés & enfumés.* » La plus expresse marque, dit-il, de la sagesse, » c'est une jouissance constante; son » état est comme des choses au-dessus » de la Lune, toujours serein. Ces *Ba-* » *roco* & *Baralipton* qui rendent leurs » suppôts ainsi crottés & enfumés, ce » n'est pas elle, ils ne la connoissent que » par oüi dire; comment elle fait état » de sereiner les tempêtes de l'ame & » d'apprendre à rire la faim & les fié- » vres, non par épicycles imaginaires, » mais par raisons naturelles & proba- » bles. « Si Montagne avoit vû les AA & les OO du Professeur Hollandois, sans doute qu'il en eût dit ce qu'il a dit des *Baroco* & des *Baralipton.*



§. XVI.

DE LA ME'THODE.

ON entend par ce mot de *méthode*, la dernière des opérations de notre esprit, que nous avons indiquée au commencement de cette Réflexion, par le terme de *concevoir*, qui signifie disposer ou arranger ce que nous avons imaginé sur un sujet, de la manière la plus prompte & la plus claire qu'il nous est possible. Cette partie de la Logique paroît la plus utile & la plus nécessaire.

Les règles du syllogisme & de l'argumentation servent très-peu à démontrer, ainsi que nous l'avons observé; au lieu qu'en gardant une exacte méthode qui dirige & donne un bon ordre à nos idées, nous prouvons aisément & invinciblement la vérité par une suite de raisonnemens justes & précis.

§. XVII.

DE DEUX SORTES DE ME'THODES

IL y a de deux sortes de méthodes; l'une qui sert à découvrir la vérité, & qu'on

qu'on appelle *analyse*, ou *méthode de résolution*, ou même *méthode d'invention*; & l'autre, qu'on nomme *synthèse*, ou *méthode* de *composition*, qu'on emploie lorsqu'on veut rendre sensibles aux autres les vérités dont on est déja convaincu.

La principale opération de l'analyse, ou méthode d'invention, consiste principalement à concevoir avec clarté & netteté la question dont il s'agit, à examiner avec attention & en détail toutes les notions qui peuvent y avoir du rapport. Comme, si l'on propose si notre ame est immortelle : pour chercher la connoissance de cette vérité en considérant la nature de notre ame, on remarque d'abord que la pensée est l'attribut le plus essentiel à notre ame, & qu'elle peut bien douter de tout, mais non pas de penser, puisqu'elle ne sauroit douter sans penser. On examine ensuite ce que c'est que penser, & voiant que tout ce qui convient aux notions que l'on a de la pensée, ne convient point à celles que l'on a de la *substance étendue*, qu'on appelle *corps*, & appercevant ensuite clairement que la pensée n'est point *étendue*, n'a ni *largeur*, ni *pro-*

fondeur, on en conclut qu'elle n'est point un *mode*, ou un *attribut* de la *substance étendue*. De ce premier raisonnement on en infére un second, par lequel l'on dit que la pensée n'étant point un *mode* de la *substance étendue*, il faut qu'elle le soit d'une autre *substance* différente de la *corporelle*, avec qui n'aiant rien de commun, elle ne souffre point par conséquent de la *distraction*, ou du *changement* qui arrive dans cette même *substance étendue*. De ces raisonnemens on juge ensuite que l'ame n'étant composée d'aucunes parties, ne peut périr; & par conséquent qu'elle est immortelle.

Voilà, Madame, un exemple de la façon de ranger ses idées dans l'ordre d'une exacte méthode, & c'est ce qu'on peut dire de plus sensible pour faire comprendre ce qu'on entend par *méthode*, ou *analyse*. Car il en est de la méthode, ainsi que des autres préceptes de la Logique : elle dépend plus de la justesse naturelle du génie, que de toutes les règles d'Aristote; & quiconque a de l'esprit & de la pénétration, trouve mille fois plus de ressource dans lui-même, que dans tous les conseils, avis, règles

&

& préceptes du syllogisme & de l'analyse (*).

L'au-

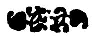
(*) Voilà ce qu'on peut dire généralement de l'analyse, qui consiste plus dans le jugement & dans l'adresse de l'esprit, que dans des règles particulières. Art de penser, *Part. IV. Chap. II. pag.* 361. *Le même Auteur cite les quatre règles que Descartes a données dans sa* Méthode. *Il dit qu'*elles sont trop générales pour être appliquées en particulier à la simple analyse, *& il avouë dans la suite avec beaucoup de bonne foi qu'elles sont presque impossibles à observer.* Il est vrai, *dit-il*, qu'il y a beaucoup de difficultés à observer ces règles.

A quoi sert-il de prescrire des préceptes à l'entendement pour l'aider à faire des opérations, qu'il fait naturellement beaucoup mieux que lorsqu'on le gêne par des règles difficiles à observer, & qui ne font qu'embrouiller l'entendement? Je ne suis point ennemi de toutes les règles; mais je veux qu'elles soient excessivement simples, & aisées à comprendre & à observer. Je souhaiterois qu'on traitât l'esprit des hommes, comme Gui Patin vouloit qu'on traitât les malades. Il en étoit pour les remédes doux & anodins, il vouloit qu'on s'en tint à la casse & à la rhubarbe, il crioit perpétuellement contre le venin émétique, & les Médecins Empiriques. Je regarde les Scholastiques comme des Docteurs Empiriques de l'entendement humain, & leur Philoso-

L'autre espèce de méthode, qu'on appelle *synthèse*, ou *méthode de composition*, quoiqu'elle ait des règles différentes de la première, en est une suite si nécessaire, que quiconque a les facultés de la première, a toujours celles de la derniére. Car lorsqu'on connoît soi même évidemment les choses, & qu'on a eu assez de pénétration & de justesse d'entendement pour découvrir la vérité, on n'a pas grande peine à la faire comprendre aux autres, puisque le plus essentiel & le plus difficile est déja fait, qui consiste à démêler le vrai ou le faux de ses idées, en appercevoir la connexion, en quoi la nature favorable peut beaucoup plus aider, & plus sûrement que l'étude.

losophie comme un vin émétique, aussi pernicieux pour l'esprit, que celui qui vient de la main des Médecins, est dangereux pour le corps.

FIN DE LA SECONDE RE'FLEXION.



RE'FLE-

Les amazones ;

Librairie Farfouille
21.6.89
2 vols
[Donation]





